

Le Dîner des Gens de Lettres

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

OUVRAGES D'ALBERT CIM

Romans et Nouvelles

Jeunesse.	1 vol.
Service de Nuit.	1 —
Les Prouesses d'une Fille. (Collection des Auteurs célèbres.)	1 —
Les Amours d'un Provincial. (Collection des Auteurs célèbres.)	1 —
La Petite Fée. (Collection des Auteurs célèbres.) . . .	1 —
Un Coin de Province.	1 —
La Rue des Trois-Belles.	1 —
Bonne Amie.	1 —
En Pleine Gloire.	1 —
Histoire d'un Baiser.	1 —
Joyeuse Ville. (Collection des Auteurs Gais.)	1 —
Le Célèbre Barastol. (Collection des Auteurs Gais.) . .	1 —
Césarin, histoire d'un Vagabond.	1 —
Jeunes Amours.	1 —
Farceurs. (Collection des Auteurs Gais.)	1 —
Le Roman d'un bon garçon. (Sous presse.)	1 —

Ouvrages pour la jeunesse

Mes Amis et Moi. (Couronné par l'Académie française.) .	1 vol.
Entre Camarades.	1 —
Fils Unique.	1 —
Grand'Mère et Petit-Fils. (Couronné par l'Académie française.)	1 —
Mademoiselle Cœur d'Ange.	1 —
Contes et Souvenirs de mon Pays	1 —
Le Petit Léveillé.	1 —

Études documentaires

Deux Malheureuses.	1 vol.
Institution de Demoiselles	1 —
Bas-Bleus.	1 —
Demoiselles à marier	1 —
Émancipées.	1 —

Divers

Une Bibliothèque l'Art d'acheter les livres, de les classer, de les conserver et de s'en servir. (Couronné par l'Académie française.)	1 vol.
Amateurs et Voleurs de livres.	1 —

ALBERT CIM

LE DINER des GENS DE LETTRES

Souvenirs littéraires



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
RUE RACINE, 26, PRÈS L'ODÉON
1903



A

LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Ce livre est dédié en témoignage d'affection et de dévouement.

A. C.

TABLE DES MATIÈRES [1]

1. Suivant la méthode recommandée par les plus compétents bibliographes, nous plaçons la table des matières en tête du livre, de même que l'on met en tête des chapitres le sommaire, c'est-à-dire la table des matières afférente à chaque chapitre.

Pages

XIV

XV

XVI

Le Dîner des Gens de Lettres

Souvenirs littéraires

I

Fondation et organisation du « Dîner des Gens de Lettres ». — Principaux présidents. — Liberté et cordialité qui règnent dans ces réunions. — Un qui ne s'ennuie pas.

C'est à la demande réitérée et instante du baron Taylor que furent fondés, il y a quelque quarante ans, les dîners mensuels de la Société des gens de lettres ; mais, longtemps restreints à un petit cercle d'habitués, ils n'acquirent une réelle extension qu'à dater de 1890. Dans les premiers mois de cette année-là, sur la réclamation d'un directeur de journal de province, venu tout exprès

à Paris pour assister à l'un de ces banquets, avec l'espoir, cruellement déçu, d'y rencontrer une nombreuse élite de littérateurs, Édouard Montagne, alors délégué du Comité, et deux sociétaires, Ernest Benjamin et Félix Jahyer, résolurent de modifier cet état de choses, de rendre ces réunions à la fois plus accessibles et plus brillantes. Il fut notamment décidé que les adhérents à la Société auraient droit d'y prendre part tout comme les sociétaires, les directeurs de journaux abonnés, les membres du conseil judiciaire et du conseil médical, et que chacun de ces banquets serait présidé par un de nos confrères les plus en renom : pour débuter, c'est au poète académicien François Coppée que Félix Jahyer s'adressa.

Ce premier grand dîner, qui eut lieu le lundi 10 mars 1890 dans les salons de Brébant, boulevard Poissonnière, au coin du faubourg Montmartre, obtint un plein succès : au lieu d'une douzaine de convives, on se trouva cinquante, et la qualité répondait à la quantité.

L'impulsion était donnée, et les dîners des mois

suivants ne furent pas moins fréquentés. A Coppée succédèrent comme présidents de table : Hector Malot, Henri de Bornier, Jules Simon, Théodore de Banville, Arsène Houssaye, Armand Silvestre ; puis Émile Zola, Ludovic Halévy, Camille Flammarion, Clovis Hugues, Tony Révillon, Victorien Sardou, Jules Claretie, Henry Fouquier, Gustave Nadaud, Édouard Cadol, Paul Arène, Philippe Gille, Henry Roujon, Camille Pelletan, Jean Aicard, Émile Richebourg, Aurélien Scholl, Louis Énault, Victor Cherbuliez, Émile Bergerat, André Theuriet, Louis Ratisbonne, Paul Hervieu, Émile Levasseur, Sully Prudhomme, Albert Vandal, Paul Ginisty, Henry Lavedan, Marcel Prévost, Abel Hermant, Gustave Larroumet, Fernand de Rodays, Gaston Deschamps, Alfred Duquet, Jean Rameau, Émile Soldi, Gustave Toudouze, Jules Mary, Pierre Sales, Henri Demesse, Pierre Decourcelle, Catulle Mendès, Jean Reibrach, etc.

On voit qu'il n'est guère d'écrivains marquants de notre époque qui n'aient figuré en belle place

dans ces agapes : c'est ce qui nous a porté à penser qu'elles méritaient d'avoir leur chroniqueur, tout aussi bien, par exemple, que ces *Diners du Bout-du-Banc*, fameux au XVIIIe siècle, dont notre confrère Jacques Ballieu a jadis résumé l'histoire.

Après la disparition de Brébant, « le restaurateur des Lettres », c'est-à-dire vers la fin de 1892, on se donna rendez-vous chez Marguery, et c'est encore dans cet établissement que se tient aujourd'hui, le second lundi de chaque mois, le *Diner des Gens de Lettres*. D'ordinaire, on se réunit dans une sorte de sous-sol, appelé « la serre » ou « le caveau », dont les murs sont en partie revêtus de rocailles : quelquefois aussi le couvert est dressé au premier étage, dans « le salon doré » ou dans « le salon Louis XV », voire dans la longue « salle moyen âge ». D'autres fois même c'est dans l'appartement particulier du maître de céans que la table est mise, — les tables, pour plus exactement parler : l'une, la plus grande, dans son salon, l'autre dans sa salle à manger, l'antichambre et la chambre à coucher servant de

vestiaire ; c'est vous dire que l'amphitryon ne recule devant aucune gène ni aucun sacrifice pour faire bon accueil à MM. les gens de lettres. Fréquemment, vers la fin du repas, au moment des toasts, sa silhouette apparaît dans l'entrebâillement d'une porte ou derrière un paravent : il vient jeter le coup d'œil du maître, — et écouter l'orateur.

Il est rare que la réunion se prolonge au-delà de onze heures. Les départs commencent aussitôt le café pris, vers dix heures : c'est que la plupart des convives pensent au travail du lendemain ; ils viennent là pour se rencontrer, causer, échanger des nouvelles ; non pour tuer le temps, flâner et se fatiguer.

A diverses reprises, on a essayé de faire suivre le dîner d'une séance musicale, de quelque audition artistique, mais, malgré le choix et la supériorité des exécutants, ces divertissements n'ont jamais pu retenir les fuyards, n'ont jamais réussi. La plupart des assistants d'abord sont blasés sur ces spectacles ; puis, encore une fois, il faut songer à la *copie*.

Cependant la brève durée de ces soirées a parfois provoqué les réclamations d'une partie des convives, de « l'élément féminin » ; et j'entends encore les protestations indignées d'une romancière-poétesse, à la vue de Zola filant à l'anglaise.

Une autre fois, une autre dame poète, fraîchement débarquée de sa province, soupirait avec désespoir, en constatant qu'il était « à peine dix heures » et que déjà on s'en allait :

« Et moi qui ai fait des frais de toilette ! C'était bien la peine ! »

En fait de toilette, la plus grande liberté est de règle : très peu — mais le président du dîner est toujours de ceux-là — viennent en habit ; beaucoup sont en simple veston : trois ou quatre dames ont la gentillesse de se décolleter. Les uns — quelques-uns seulement — font retenir leurs places ; presque tous arrivent sans prévenir : il en résulte — ce qui n'est pas commode pour le restaurateur et ce que seul un établissement aussi fréquenté que celui de Marguery peut accepter — qu'on ne sait jamais une heure

d'avance combien, même approximativement, il y aura de convives : tel soir, où l'on croyait n'être qu'une vingtaine, on s'est trouvé soixante ; tel autre, où l'on avait tablé sur cinquante, on s'est vu à peine vingt-cinq.

Non seulement une entière liberté règne dans ces dîners, mais, selon le cliché d'usage, « la plus franche cordialité et une gaîté pleine d'entrain ne cessent d'y présider ». En voici, en dehors de notre propre témoignage, une preuve, fournie un soir d'hiver de l'année 1894.

A l'une des extrémités de la table en fer à cheval avait pris place un imposant personnage, en habit, cravate blanche et plastron éblouissant, à lunettes d'or, au crâne dénudé et luisant, aux longs favoris poivre et sel, qui semblait s'amuser comme une petite folle de la conversation de ses voisins. On avait beau se demander les uns aux autres « qui c'était », personne ne pouvait vous renseigner exactement.

« Sans doute un directeur de journal de province...

— C'est ce que je pense aussi. Vous ne l'avez pas encore vu au dîner ?

— Non, c'est la première fois qu'il vient. »

On finit par interroger Ernest Benjamin, l'organisateur de nos réunions mensuelles, qui nous connaissait tous... ou presque tous.

« Justement, répondit Benjamin, j'étais en train de me demander qui ce peut être... Dès que nous nous lèverons de table, j'irai à lui... »

Aux premiers mots que Benjamin lui adressa :

« Ah ! charmant dîner ! Tous mes compliments et tous mes remercîments, mon cher maître ! s'écria l'inconnu. Je n'oublierai jamais...

— Pardon, mon cher confrère...

— Un menu simple, bourgeois, mais exquis, — tout à fait ce qu'il me faut ! Et quelles pintes de bon sang je me suis faites ! J'en ris encore aux larmes, vous voyez !

— Oui, je vois... Mais, pardon ! Auriez-vous l'obligeance de me dire votre nom ?

— C'est juste : voici ma carte... Je suis maître X... »

Maître X... était avoué aux environs de Paris ; il était venu chez Marguery pour assister à je ne sais quel banquet de corporation, et s'était trompé de salle.

Quand il eut connaissance de son erreur :

« Cela ne m'étonne plus à présent ! s'exclama-t-il. Tout le temps du repas je me disais : « C'est drôle ! *Ils* ne sont pas comme cela d'habitude... ou du moins je ne le présume pas... » Car c'est la première fois que je me rendais à cette convocation. Quelle différence ! Je m'explique maintenant... Ah ! monsieur, vous seriez bien aimable de me permettre de revenir ! »

II

Un bon président : Ernest Hamel. — Les gens de lettres, kékeékça? — Politique et littérature. — Un gros *reproducteur* : Hector Malot. — « Toute vérité est bonne à dire. » — Malot jugé par Mme Séverine. — Un client qui n'a jamais fait de billets. — A la recherche d'un éditeur. — Les deux têtus.

Un des dîners qui rassemblèrent le plus de convives et eurent le plus d'éclat fut celui qu'on offrit à Ernest Hamel en novembre 1892, pour fêter son élection de sénateur. Émile Zola était alors président de la Société, et, par suite, le soin de féliciter le nouvel élu lui incombait.

Hamel, qui a laissé, entre autres importantes publications (*Histoire de Marie Tudor*, *Histoire de Robespierre*. *Histoire de Saint-Just*. etc.), un ample et consciencieux résumé, en neuf forts

volumes in-8, malheureusement inachevé, de l'histoire de la France contemporaine, avait longtemps fait partie du Comité de la Société des gens de lettres, et en avait été un an président. Il a rendu, surtout pendant cette année de présidence, de signalés services « à cette Société, qu'il a aimée — selon les termes de la notice nécrologique que lui consacra Ernest Benjamin, rapporteur de l'exercice 1897-1898, — d'une tendresse assez paternelle pour qu'elle lui témoigne un respect filial ».

D'abord, initié de longue date aux rites et coutumes des assemblées délibérantes, — avant d'être sénateur, Hamel avait été conseiller général de la Somme et conseiller municipal de Paris, — il mettait au service du Comité cette expérience spéciale. J'ai ouï conter, par exemple, que, sous certains de ses prédécesseurs, il régnait quelque peu de laisser-aller et de sans-gêne dans les séances hebdomadaires du Comité : elles s'ouvraient à des heures un tantinet variables ; au lieu de s'asseoir dans le fauteuil qui lui est

réservé, le président — surtout quand ce président s'appelait Henri de Bornier — aimait à siéger, ou plutôt à se tenir debout, devant la cheminée, le dos au feu ; le secrétaire allait le rejoindre, et ne rédigeait son procès-verbal que dans la huitaine et de mémoire. Avec Ernest Hamel, qui était l'ordre, la ponctualité et la correction même, rien de pareil. Chaque lundi, à deux heures sonnantes, il prenait place dans ledit fauteuil, suivait ligne à ligne et point par point l'ordre du jour, sans s'en laisser écarter d'un brin, procédait en tout avec méthode et scrupule, par compas et mesure. Ce n'est pas lui qui se serait permis d'allumer un cigare ou de griller une cigarette pendant la séance, — ni même après ; car il ne fumait pas, je crois bien.

Possesseur d'une fortune qui le dispensait de chercher à vivre de sa plume, il abandonnait chaque année à la Société le montant de sa pension de sociétaire et l'affectait à un prix, — un prix que le Comité, en considération du donateur et de son genre de travail et d'érudition,

décernait d'habitude à un historien. MM. L.-Ch. Chassin, Alfred Duquet, Paul Marin, Émile Colombey furent, entre autres, lauréats du « prix Ernest Hamel ».

Cette fortune lui venait de son père, qui, pendant trente ans, avait tenu le restaurant du Grand-Véfour, au Palais-Royal. De là, à diverses reprises, de faciles quolibets décochés par les réactionnaires au sénateur républicain, qui savait fort bien riposter et avoir le dernier mot. Ainsi une importante feuille monarchique et mondaine, alors patronnée par la duchesse d'Uzès, ayant un jour annoncé que M. le sénateur Hamel était sur le point de reprendre la direction de l'établissement paternel et de s'établir à son tour restaurateur au Palais-Royal, s'attira cette amusante réplique :

« Peu m'importe que la nouvelle lancée par vous ait ou n'ait pas une intention malveillante ; loin de rougir de la profession exercée par mon père, je trouve qu'elle a, surtout quand on y réussit comme lui, quantité d'agréments. On s'y fait

notamment de belles connaissances. C'est ainsi que je me souviens d'avoir vu maintes fois la grand'mère de la duchesse d'Uzès, Mme Clicquot, bonne et brave vieille dame toujours affublée de son cabas, venir talonner mon père pour placer son vin de Champagne. »

Ernest Hamel appartenait, d'ailleurs, à une ancienne et notable famille de la bourgeoisie de Picardie ; il était le petit-neveu du grammairien Lhomond, natif de Chaulnes, dans la Somme.

Il avait été le camarade d'enfance ou l'ami de collège de M. Chauchard, et c'est à lui, à son initiative et à cette amitié, que la Société des gens de lettres est redevable des bonnes grâces du bien inspiré philanthrope, de cette « fondation Chauchard », allocation annuelle de dix mille francs, qui fut un des mémorables et joyeux événements de la présidence d'Hamel.

C'est également durant sa présidence et par lui que furent entamées avec le Conseil d'État les négociations relatives à la reconnaissance de la Société comme établissement d'utilité publique.

Et si ces négociations traînèrent en longueur, ne réussirent qu'un an plus tard (décembre 1891), sous la présidence d'Émile Zola, ce ne fut certes pas la faute d'Hamel. Il avait eu la malchance de tomber, au Conseil d'État, sur un président de section qui ne voulait entendre parler ni d'art ni d'artistes, encore moins de Lettres ou de gens de lettres, et à toutes les raisons qu'on lui exposait répliquait :

« Mais kékcékça, un homme de lettres? Je ne comprends pas... C'est comme si vous me parliez d'une société de pianistes ou de joueurs d'orgue...

— Cependant, hasardait Hamel, Victor Hugo, Balzac, Alexandre Dumas, Edmond About, Alphonse Daudet...

— Des individualités, voilà tout! Des individualités sans mandat! C'est-à-dire rien! Les gens de lettres, ça n'existe pas. »

Il ne voulait pas en démordre, et jamais l'insondable mépris que certains politiciens affectent pour tout ce qui est littérature et littérateurs n'apparut plus clairement.

Ainsi le ministre Rouher répliquait jadis à Sainte-Beuve :

« La littérature, qu'est-ce que cela nous fait ? »

Et ce même Sainte-Beuve, le plus fervent des littérateurs du XIXe siècle, traité au Sénat impérial comme un intrus, « comme un paria », au point de déclarer un jour que, par dévoûment pour les Lettres, « il voulait avoir son affront jusqu'au bout [1] ».

Et le grand Flaubert clamant, de sa voix tonitruante :

« La haine de la littérature ! La haine de la littérature ! C'est chez nos hommes politiques qu'on la voit dans toute sa splendeur [2] ! »

Et Émile Zola attestant, lui aussi, qu' « à ses yeux, le pire crime de la bande des politiciens, c'est de ne pas aimer la littérature,... cette littérature qu'ils osent régenter, et où nous ne leur permettrions pas même de cirer nos souliers, de

1. Cf. Sainte-Beuve, *Premiers Lundis*, t. III, pp. 272, 333 et suiv.
2. Cf. Émile Zola, *les Romanciers naturalistes*, p. 218.

peur qu'ils ne gâtent le cirage, » ajoute-t-il plaisamment [1].

Et Ernest Renan, Barbey d'Aurevilly, et tant et tant d'autres.

Gourdon de Genouillac, dont nous parlerons plus loin, qui connaissait à fond le monde des journaux et des livres, nous expliquait un soir la cause ou l'une des causes de cette antipathie ou mésestime des politiciens pour les simples gens de lettres.

« Nous sommes des imbéciles à leurs yeux, déclarait-il. Pendant tout le temps que j'ai collaboré, pour la partie littéraire, à quelque grand quotidien, je n'ai cessé de sentir peser sur moi le mépris de tous les rédacteurs politiques, députés ou non. Tous semblaient se dire : « Faut-il être « niais pour s'occuper d'une chose aussi futile, « aussi creuse et stérile que la littérature, tandis « qu'avec la politique nous ne pouvons manquer « d'attraper quelque aubaine, de décrocher quel-

1. Émile Zola, *Une Campagne*, p. 371 et *passim*.

« que timbale ! » N'empêche, continuait-il, que la littérature est une chose propre, qu'aimer les Lettres, c'est aimer le beau et le bien, c'est rechercher ce qui élève et éclaire l'esprit, ce qui l'orne, l'embellit et le fortifie ; tandis que la politique... »

Ah ! il ne l'aimait pas, la politique, le brave Gourdon !

Pour en revenir aux démarches entreprises par la Société des gens de lettres devant le Conseil d'État, elles finirent par aboutir, grâce à je ne sais quelles influences ; mais ce ne fut pas sans peine, et le pauvre Hamel, qui avait si vivement désiré conquérir, avant de résigner ses pouvoirs, cette reconnaissance d'utilité publique, n'eut pas le plaisir de récolter ce qu'il avait semé.

A sa mort, en janvier 1898, Henry Houssaye, alors président de la Société des gens de lettres, rendit très justement et dignement hommage à tant de sollicitude et d'efforts. « Son année de présidence, dit-il dans le discours qu'il prononça sur la tombe de son prédécesseur, a été heureuse et féconde pour notre grande famille littéraire.

Il s'est multiplié, sans compter son temps ni ses peines... Si la Société des gens de lettres a compté des présidents au nom plus éclatant, elle n'en a pas eu qui lui aient témoigné plus d'intérêt, montré plus de dévoûment, rendu plus de services. »

*
* *

Ernest Hamel avait eu comme concurrent à la présidence de la Société, en mars 1890, le romancier Hector Malot, à qui, si je me souviens bien, il ne manqua qu'une ou deux voix pour être élu.

Parmi ceux qu'on appelle dans la Société « les gros reproducteurs », c'est-à-dire les sociétaires dont les œuvres sont les plus reproduites dans les journaux, et qui touchent par conséquent les plus fortes mensualités, Hector Malot occupait alors le premier rang, et, cette primauté, il l'a longtemps gardée. Malot est, en effet, un des écrivains qui conviennent le mieux au plus grand nombre de lecteurs : ses romans sont très solidement et habilement charpentés, d'un intérêt saisissant, — ce qu'il faut à la foule, — et ils possèdent, en

outre, une forme littéraire suffisante pour être goûtés par une clientèle plus instruite et plus relevée. Certains de ses livres, *Sans famille*, *Romain Kalbris*, etc., ont été tirés à des centaines de mille d'exemplaires, traduits dans toutes les langues, et sont même devenus classiques en Angleterre et aux États-Unis.

A l'encontre de plus d'un de nos romanciers dits populaires, aussi étrangers à l'amour des Lettres qu'insoucieux de la connaissance de la langue, Hector Malot, qui a fait ses humanités au lycée de Rouen, puis son droit à Paris, a toujours conservé et sans cesse affiné son goût pour les livres et l'étude. Il possède à fond toutes les questions de jurisprudence pratique, s'oriente et se débrouille comme personne dans ce que nous nommons pour l'instant « le maquis de la procédure » : c'est cette science juridique qui lui a permis, en maintes circonstances, de donner à ses récits tant de force, tant d'intensité d'émotion ou de conviction.

Malot, qui se repose aujourd'hui dans son ermitage de Fontenay-sous-Bois et a cessé de publier,

était doué d'une puissance de travail peu commune : ses soixante-dix volumes sont là pour l'attester. Tout en reconnaissant qu'il n'existe pas de règles pour faire un roman, et que « c'est par là que l'art du romancier est supérieur ou inférieur, si l'on veut, à celui de la parfaite cuisinière bourgeoise », il a plus d'une fois initié ses lecteurs à son mode de composition, à toutes les recherches, les enquêtes, les démarches, la longue préparation que nécessite chacune de ses œuvres. Il faut l'écrire maintenant, ce roman qu'on croit tenir, « et c'est alors, remarque-t-il, que le vrai travail commence, avec les hésitations, les dégoûts, la lutte de l'exécution. J'envie ceux de mes confrères qui sont assez maîtres de cette exécution pour lui faire rendre tout ce qu'ils veulent, comme j'envie aussi ceux qui peuvent de bonne foi s'admirer dans tout ce qu'ils font, par cela même qu'ils le font : ils enfantent dans la joie et dans l'orgueil. Mais, à côté de ceux-là, il en est d'autres qui peinent, qui doutent, qui cherchent le mieux, et qui, pour compliquer

encore leur travail, ne sont satisfaits que s'ils arrivent à dissimuler leurs efforts, comme s'il était possible de réaliser jamais le beau vers d'André Chénier :

Tout l'art a disparu, c'est le comble de l'art [1]. »

Au Comité des gens de lettres, Malot passait pour ne pas être commode. Il avait, en effet, selon l'expression courante, les défauts de ses qualités : son énergie allait jusqu'à la rudesse, sa volonté n'admettait aucun biais ni tempérament, sa franchise aucune sourdine. « Toute vérité est bonne à dire, est même destinée à être dite et proclamée » : c'était son principe. On devine tous les inconvénients et les scandales qu'un tel système doit produire.

On ne pouvait, en tout cas, s'empêcher de hautement estimer une aussi fière et aussi loyale nature.

Parmi ceux ou celles qui poussent cette estime jusqu'à l'admiration, — l'admiration pour

1. Hector Malot, *le Roman de mes romans*, p. 190.

l'homme aussi bien que pour l'écrivain, — il faut citer en première ligne Mme Séverine.

« Malot, disait-elle dans un de nos banquets de l'hiver dernier, a eu la malchance de surgir entre Balzac et Zola, deux génies qui ont fait tort au sien. Mais, par la puissance de son observation, par sa compréhension de la vie, ses lumineuses et fécondes idées d'équité, de vérité et d'humanité, par l'habile enchaînement de ses récits et leur dramatique et poignant intérêt, il est leur égal à tous deux, et la Postérité — si elle est juste et si elle en a le loisir — le mettra à sa véritable place, sur le même sommet qu'occupent l'historien de la *Comédie humaine* et celui des *Rougon-Macquart*. Et puis quel ferme et superbe caractère que Malot ! continuait Mme Séverine. Quel désintéressement, quelle dignité, quel noble exemple il nous donne à tous ! »

Par sa vie entière, Malot — qui n'appartient ni à la Légion d'honneur, ni à l'Académie, qui n'est même pas officier d'Académie — justifie ces éloges : il est bien le type du pur homme de let-

tres, qui se tient à l'écart de toutes les brigues et intrigues, et, tout dévoué à son art [1], ne demande qu'à sa plume ses moyens d'existence et d'influence.

Quelques anecdotes, remontant à l'époque de ses débuts, démontreront bien ce qu'est Hector Malot, sa netteté d'esprit, son énergie, et son intransigeance.

Il habitait alors, vers 1860, un très modeste pavillon avec jardin, dans la rue du Chemin-Vert. Ce jardin lui était nécessaire à cause d'un énorme chien dont il avait fait son compagnon et qu'il tenait à conserver près de lui. Outre son affection pour cet animal, Malot avait, comme je le disais tout à l'heure, la passion des livres, et il désirait très vivement posséder les œuvres de Balzac : après Saint-Simon, Balzac a toujours été son auteur favori. Il s'adressa pour cela à l'édi-

1. On pourrait appliquer à Malot ce que dit un des personnages de son roman *Pompon* (p. 187) : «... Je voudrais pouvoir travailler jour et nuit : j'ai eu plus d'un chagrin dans ma vie, et j'ai alors invoqué tous les saints du paradis ; mais il n'y en a qu'un qui m'a exaucé, c'est SAINT TRAVAIL. »

teur Houssiaux, qui venait de publier une belle édition de la *Comedie Humaine* et la vendait à crédit, payable par fractions, à tempérament. Avant de livrer l'ouvrage, Houssiaux voulut, ce qui était de toute justice, se renseigner sur le compte de l'acheteur. Il se rendit rue du Chemin-Vert, interrogea le concierge et jeta un coup d'œil sur le pavillon. La vue de cette pauvre bicoque ne lui inspira qu'une très maigre confiance dans la solvabilité du locataire.

« Je veux bien, puisque vous semblez y tenir tant, dit-il au jeune homme, vous livrer mon Balzac complet ; mais vous me ferez des billets, des billets à dix francs par mois : il vaut cent francs...

— Je tiens beaucoup à l'avoir, c'est vrai, mais je ne vous ferai pas de billets, répondit Malot. Je vous porterai dix francs chaque mois...

— Mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître ! se récria Houssiaux. C'est bien le moins que vous me donniez une garantie, votre signature ! Faites-moi des billets !

— Je ne vous en ferai pas. Je n'en ai jamais

fait, et je n'ai pas envie de commencer, déclara formellement Malot.

— Ah ! vous n'en avez jamais fait ! Vous ne voulez jamais en faire ! repartit à son tour et non moins vivement l'éditeur. Eh bien, j'aime cela, jeune homme ! A la bonne heure ! Vous allez recevoir mon Balzac, vous me donnerez dix francs par mois, et, s'il vous faut d'autres livres, vous n'avez qu'à parler.

— Il ne m'en faut pas d'autres, j'ai assez de Balzac pour le moment. Quand il sera payé, nous verrons ! »

Vers le même temps, comme Malot venait de terminer son premier roman *les Amants* (qui fait partie de la trilogie *les Victimes d'Amour*) et cherchait un éditeur, son ami et compatriote Jules Levallois, alors secrétaire de Sainte-Beuve, parla de lui au grand critique, qui voulut bien le recommander à Michel Lévy. Malot porta son manuscrit à ce dernier, qui, quinze jours plus tard, l'informa qu'il consentait à publier l'ouvrage, mais après corrections.

Michel Lévy était l'éditeur attitré du duc d'Aumale et du parti orléaniste ; la justice impériale venait de poursuivre une de ses récentes publications, *Madame Bovary* de Flaubert, et il appréhendait, avec toute apparence de raison, de nouvelles tracasseries.

« Supprimez les passages indiqués, et vous paraissez dans six semaines ! »

Si vive, si ardente que fût l'impatience de notre débutant de voir imprimer son premier livre, il repoussa toute concession et alla frapper à d'autres portes.

Il est vrai que, quelques mois plus tard, de guerre lasse, et le hasard l'ayant remis en présence de Michel Lévy, il se résigna, accepta les conditions précédemment offertes. Mais le premier mouvement avait été la résistance, le ferme maintien de sa volonté.

Une aventure analogue lui arriva, ainsi qu'il l'a conté [1], avec le fameux Buloz, le fondateur

1. Dans *le Roman de mes romans*, pp. 303 et suiv.

de la *Revue des Deux Mondes*. Malot avait enfin réussi à mettre au jour son livre de début, quand il apprit qu'un roman, qu'il venait de terminer et de remettre à Michel Lévy, avait été communiqué à Buloz, et que celui-ci désirait l'en entretenir. On prit rendez-vous, et, à la date fixée, à l'heure convenue, Malot gravissait le petit escalier conduisant aux bureaux de la *Revue*, alors rue Saint-Benoît. Buloz ne passait pas, tant s'en faut, pour un aimable et gracieux personnage, et ses brusqueries et ses coups de boutoir sont demeurés célèbres. Mais il avait affaire ici à forte partie, à un interlocuteur un peu dans son genre ; comme lui, net, catégorique, carré par la base, et, non moins que lui, tenace, entêté et rétif.

« Pourquoi, demanda-t-il dès l'abord, ne m'avez-vous pas apporté votre premier roman ?

— Parce que je n'ai pas cru que vous le publieriez, répliqua Malot.

— Je ne l'aurais pas publié, en effet, mais je vous aurais donné des conseils, des conseils

très utiles pour la mise au point de votre second livre. »

Et voilà Buloz qui lui explique comment il entend le roman : quelles sont, selon lui, les qualités indispensables pour donner au récit la plus grande somme d'intérêt possible ; et, dans le cas particulier, quelles modifications doivent être apportées à sa nouvelle œuvre.

« Ce que vous m'indiquez là, riposte Malot, ce sont les procédés de fabrication du roman de la *Revue des Deux Mondes*.

— C'est le bon.

— Je ne dis pas qu'il n'ait pas été le bon, mais il n'est peut-être pas le seul bon.

— Il l'est pour moi, interrompt Buloz. Des écrivains qui vous valent bien ont compris qu'ils avaient intérêt à suivre mes indications, et elles leur ont profité. »

Et il lui cite Octave Feuillet, George Sand...

Malot se rebiffe derechef.

« Ce n'est pas votre roman que je veux faire, c'est le mien, tel que je le comprends...

3.

— Mais le mien est le meilleur, est le seul bon, encore une fois ! hurle Buloz avec une féroce conviction.

— Écrivez-le alors ! Écrivez-le vous-même... C'est votre affaire et non la mienne ! Moi, je ne veux être l'interprète ni le scribe de personne. Je fais des romans, conclut Malot, pour dire ce qui me plaît, tout ce qui me plaît, et rien que ce qui me plaît. »

Buloz n'en revenait pas.

« Me tenir tête de la sorte ! Un simple débutant ! Qu'est-ce que ce sera plus tard ? Ne pas mieux reconnaître ma compétence, mieux apprécier mon expérience et mes lumières, et la générosité de mon accueil, et l'importance de la *Revue !* Ah ! jeune homme, vous verrez où cela vous conduira ! »

III

Le « grand électeur » Gourdon de Genouillac. — Cuisine électorale. — Une inondation. — Le tombeau des romans et des romanciers. — Gare au domaine public ! — La production étrangère : la France, le paradis des étrangers. — L'argent, le nerf de la littérature. — Séparation des sexes. — Fraudes conjugales.

Pendant trente ans, Gourdon de Genouillac a siégé dans le Comité de la Société des gens de lettres, et il avait fini par y représenter, mieux qu'aucun de ses collègues, l'expérience et la tradition. Il était à la fois, selon l'ingénieuse et véridique constatation d'Henry Houssaye, l' « élu perpétuel » et le « grand électeur » du Comité.

Le système de Gourdon, pour préparer les élections de la Société des gens de lettres et ame-

ner le succès de ses candidats, était des plus simples et à la portée de tous.

D'abord, il ne patronnait que de « bons candidats », c'est-à-dire des candidats utiles, en mesure de rendre, directement ou indirectement, d'une façon quelconque, service à la Société des gens de lettres.

Comme le Comité, chargé de la haute direction de la Société, est composé de vingt-quatre membres, renouvelables par tiers chaque année, il faisait choix, après en avoir délibéré avec quelques-uns de ses collègues, de huit sociétaires, quatre ayant appartenu déjà au Comité et en connaissant le fonctionnement, et quatre nouveaux, qu'il s'agirait de former et d'initier, de manière à avoir ainsi toujours, en vue des élections futures, des recrues expérimentées et en nombre suffisant.

Puis, deux ou trois jours avant la réunion préparatoire des élections, il invitait chez lui, dans son petit salon de la rue des Dames, une vingtaine de sociétaires de ses amis et sur lesquels il pou-

vait absolument compter : c'étaient pour la plupart des écrivains peu connus, de bons vieillards n'ayant que leurs cheveux blancs pour prestige : mais n'importe ! Étant membres de la Société des gens de lettres, ils avaient droit de vote à l'assemblée générale : c'étaient des électeurs.

Aucun candidat n'était admis à cette réunion privée. On commençait par discuter les candidatures, par reprendre, en d'autres termes, les délibérations commencées en tête-à-tête les jours précédents ; ces délibérations achevées, on procédait au vote par scrutin secret, à l'aide de bulletins au crayon, et — point capital — chaque votant prenait l'engagement de se soumettre au résultat de ce scrutin, c'est-à-dire de voter et de faire voter à la réunion préparatoire d'abord et à l'assemblée générale ensuite pour les huit élus « de chez Gourdon ».

Comme il était expressément recommandé à chacun de ces vingt votants d'amener avec lui, à la réunion préparatoire, le plus d'amis possible, tous champions de cette même liste, les vingt

voix primitives se trouvaient triplées ou quadruplées. — et le tour était joué.

On en a souvent fait la remarque : la liste de Gourdon a toujours réussi à passer à la réunion préparatoire, et la liste de la réunion préparatoire est toujours sortie victorieuse à l'assemblée générale.

Gourdon de Genouillac était donc bien le « grand électeur » de la Société des gens de lettres.

Plusieurs fois on a essayé de lui faire échec, de saper son influence : on n'y est jamais parvenu.

C'est que Gourdon avait des qualités qui manquaient généralement à ses adversaires, des qualités essentielles pour le rôle qu'il remplissait.

Peu d'hommes moins obstinés que lui, moins sourds aux critiques et aux objections. Il était ouvert à toute idée, tirait profit de toute opposition et contradiction. Avec cela d'une inaltérable aménité, d'une impeccable courtoisie, d'une toujours souriante, fine et exquise bonne grâce : — un véritable gentilhomme de lettres.

Particularité curieuse : une de ses mains, la main gauche, était continuellement gantée. Lorsqu'il essayait de la découvrir, enlevait ce gant de peau marron, le froid, un froid glacial, disait-il, lui saisissait les doigts peu à peu, puis lui montait au poignet, lui envahissait le bras, et lui causait d'intolérables souffrances.

Autre menu détail : à la fin de chacun de nos dîners mensuels, — et que de fois j'ai eu le plaisir d'être placé à côté de lui et de l'écouter ! — il ne manquait jamais de prendre un petit verre de bénédictine de Fécamp :

« Garçon ! Vous me servirez de la bénédictine. »

C'était une façon de faire de la réclame à ce produit, dont il avait à se louer tout particulièrement. Dans sa jeunesse, vers 1850, je crois, il avait placé quelques milliers de francs dans cette usine de Fécamp, pris quelques actions de cet établissement, et ces actions n'avaient cessé de lui rapporter de très appréciables dividendes. Il était même devenu membre du Conseil d'ad-

ministration de « la Bénédictine », et il a publié chez Dentu une *Histoire de l'abbaye de Fécamp et de ses abbés*.

Son bagage littéraire est considérable. Il comprend trois catégories : romans et nouvelles, œuvres historiques (dont une histoire de *Paris à travers les âges* en six gros volumes), et ouvrages héraldiques. C'étaient ses livres de ce dernier genre dont Gourdon, à tort ou à droit, faisait le plus de cas, et auxquels il se plaisait à attribuer la plus longue durée.

« Les romans, me disait-il, un soir que nous banquetions côte à côte, c'est comme la maladie de notre époque. Tout bipède qui se mêle d'écrire fait du roman, et comme tout le monde aujourd'hui, hommes, femmes, auvergnats et enfants,— car c'est dès le berceau que ce mal vous saisit,— tient à noircir du papier, vous jugez de ce que cela peut être, quelle incommensurable quantité de romans nous inonde, nous écrase. C'est au point qu'on ne trouve plus de titres à leur donner, à ces malheureux nouveau-nés, qu'on ne

sait plus comment les baptiser : *tous les titres sont pris*. Pour comble, l'inondation ira toujours en augmentant, puisque le métier d'homme de lettres est le seul, avec celui de politicien, qu'on ose pratiquer sans l'avoir appris. Je pose en fait, mon ami, — et cela sans parler de la mauvaise qualité des papiers d'aujourd'hui, qui fera tomber tous nos livres en poussière avant un demi-siècle, — que rien ne restera de toute cette profusion et de ce torrent ; que, même des romanciers les plus en renom actuellement, pas une page ne surnagera. Voyez George Sand, morte à peine depuis vingt ans : qui lit aujourd'hui ses quatre-vingt-dix-sept volumes ? Et Alphonse Karr, décédé en 1890 ? Et Émile Souvestre, qui a pondu une cinquantaine de bouquins, — des romans, toujours ! Et la comtesse Dash, qui en a plus de quatre-vingts à son actif ? Et Clémence Robert, autre infatigable et inépuisable pondeuse ? Et Édouard Ourliac ? Et Méry, le prestigieux causeur marseillais ? Et Alexandre de Lavergne ? Et Emmanuel Gonzalès, notre cher

ancien délégué, qui n'a pas écrit moins de trente volumes ? Et Charles Deslys ? Et Capendu ? Et Alfred de Bréhat ? Et Roger de Beauvoir ? Et Octave Féré ? Et Amédée Achard ? Et tant d'autres, que j'ai fréquentés autrefois, que j'ai vus en plein succès et en pleine gloire ? Qui aujourd'hui achète leurs livres ? Qui les lit ? Qui même sait leurs noms, en dehors des professionnels comme nous ? Je m'amuse de temps en temps à parcourir les catalogues de librairie d'occasion que je reçois : j'y vois annoncer des livres d'art, de science, de droit, d'histoire, de géographie, de voyages, des éditions plus ou moins luxueuses de nos grands écrivains classiques anciens ou modernes, français et étrangers ; des romans, très, très peu. En effet, à quoi bon ? Combien, relativement, peu de personnes achètent des romans, et parmi ces rares acheteurs, combien peu gardent ceux qu'ils ont achetés ? Cela prend de la place, les bouquins, et nous sommes tous ou presque tous si étroitement logés, si encombrés ! Notez, en outre, que les journaux ont soin de

nous approvisionner de feuilletons en quantité, à satiété. C'est même là le danger, le grand danger pour nous, pour la Société des gens de lettres. La propriété littéraire n'est pas perpétuelle, comme la propriété foncière ou mobilière ; elle a une durée très restreinte : cinquante ans après le décès de l'auteur, l'œuvre tombe dans le domaine public ; elle est, en d'autres termes, reproductible en volumes ou en feuilletons sans acquit de droits, librement et gratuitement. Dans vingt ou trente ans d'ici, lorsque les romans de Balzac, de Dumas, de Frédéric Soulié, d'Eugène Sue, de Paul de Kock, de Gaboriau, de Ponson du Terrail, de Paul Féval, de Gustave Aimard, d'Erckmann-Chatrian, etc., pourront être ainsi reproduits sans bourse délier par tous les journaux, croyez-vous que ces journaux auront la naïveté de publier de l'inédit à cinquante centimes, un franc ou deux francs la ligne, ou même de la reproduction non tombée dans le domaine public, de la reproduction taxée à cinq centimes la ligne ? Non, n'est-ce pas ? Et alors

avec quoi alimenterons-nous notre caisse ? De quoi vivrons-nous ? Que feront et que deviendront ces innombrables légions de romanciers ? »

Gourdon ne se montrait pas moins inquiet de l'envahissement du « marché français » par les produits exotiques, et quand il voyait un grand journal ou quelque périodique en vogue publier une traduction de roman russe, anglais, italien, danois ou suédois, il ne pouvait retenir son indignation.

« Si nous en manquions, de romans, je comprendrais ! Mais ce n'est pas le cas, hélas ! au contraire, nous n'en avons que trop, et des romans de qualité bien supérieure à ceux de l'étranger. Alors pourquoi recourir ainsi à autrui ? Parce que nous avons toujours la manie de nous nuire à nous-mêmes, de nous déprécier et de nous décrier sans cesse nous-mêmes. Nombre d'imbéciles s'imaginent qu'aucun tailleur français ne saurait les habiller convenablement, et que, seuls, *Old England* ou *The Sport* (qu'est-ce que viennent faire ces industriels-là chez nous, je

vous le demande !) sont dignes de leur prendre mesure. C'est un avantage et une gloire à Paris de pouvoir se proclamer « dentiste américain ». De temps immémorial, la France est le paradis des étrangers [1]. Nos romanciers ne peuvent parvenir à caser leur copie ; leurs salaires sont de plus en plus maigres ; mais, dès qu'il s'agit de traductions, toutes les portes et toutes les caisses sont ouvertes. »

Un soir qu'une romancière, bien connue pour son cosmopolitisme militant et sa haute mentalité libérée de tout préjugé, se plaignait de la baisse croissante de ses gains littéraires et notamment

1. La remarque a été maintes fois faite. Il y a tantôt quatre cents ans, Bonaventure des Periers écrivait, dans ses *Nouvelles Recreations* (Nouv. 88, D'un singe qu'avoit un abbé, p. 222. Paris, Delahays, 1858) : « Les François ont toujours eu cela de bon entre autres mauvaises graces de prester plus voulentiers audience et faveur aux estrangers qu'aux leurs propres. » « Estimer ce qui se fait chez nous ! s'écrie Marivaux. Eh ! où en serait-on, s'il fallait louer ses compatriotes ? On ne saurait croire le plaisir qu'un Français sent à dénigrer ses meilleurs ouvrages et à leur préférer les fariboles venues de loin. » (*Le Spectateur* in *Revue scientifique*, 22 juillet 1899, p. 98.) Et Sainte-Beuve : « Nous nous chargeons volontiers en France d'être nos propres *mépriseurs*... Le mot de Philibert Delorme, qui s'en plaignait amèrement en son temps, est juste encore : « Le naturel du Français, disait il, est de priser beaucoup plus les artisans et artifices des nations étranges que ceux de sa patrie, bien qu'ils soient très ingénieux et excellents. » (*Nouveaux Lundis*, t. VII, p. 185.)

du total, de plus en plus faible, de ses « reproductions » (et, entre parenthèses, c'est à propos de cette feuilletoniste qu'Aurélien Scholl lança ce mot : « La reproduction ? Mais c'est l'affaire de ces dames ! ») :

« C'est que, repartit Gourdon, il faut opter, chère madame : pendant qu'un lecteur est plongé dans Ibsen ou Bjoernstjerne Bjœrnson, tous deux si chaudement prônés par vous, il ne peut savourer en même temps vos *Aventures parisiennes* ou vos *Femmes modernes*. C'est le principe de l'*impénétrabilité* : pas moyen de faire entrer trois litres de liquide dans un récipient dont la contenance n'est que d'un seul litre, pas moyen ! Nous aurons ou du vin, ou du cidre, ou de la bière...

— Mais, pour continuer votre comparaison, si je veux varier mes rafraîchissements, boire tantôt du vin, tantôt du cidre, tantôt de la bière ?

— Rien ne vous en empêche ; seulement, ayant trois sortes de liquides à consommer, ne vous étonnez pas si vous en consommez moins de chacun. Il y a trente ans, sous l'Empire, la France

était à peu près seule à approvisionner les théâtres et les « librairies de nouveautés » du monde entier ; aujourd'hui, grâce aux concurrents que nous avons fait surgir, que nous nous sommes nous-mêmes partout créés, nos droits d'auteur annuels de provenance étrangère ont baissé de plus du tiers, de près de la moitié. Il est vrai, n'est-ce pas, que l'Art, le grand Art, est au-dessus de toutes ces misérables questions de gros sous, au-dessus de tous ces vils détails ? C'est ce que vous devez sûrement vous dire, chère madame, et ce qui doit vous consoler, » conclut Gourdon [1].

Un autre soir, comme nous causions avec lui, Ernest Benjamin et moi, des prochaines élections au Comité, et que Benjamin rappelait la fameuse déclaration du peintre Signol à un candidat à

1. «... La suprématie que nous sommes en train de perdre dans les Arts, comme nous l'avons perdue dans tant d'autres branches de notre activité nationale. Nous exportons beaucoup moins, et nous importons tous les jours davantage. C'est un fait. Dans les Lettres et les Arts, ainsi que dans l'industrie, nous sommes débordés par la concurrence étrangère. Regardez l'étalage des libraires et les affiches des théâtres, et vous serez édifiés. » (Lucien Descaves, *l'Écho de Paris*, 23 février 1902.)

l'Institut : « Je ne vote jamais pour ceux qui gagnent de l'argent ». Gourdon riposta :

« Gagner de l'argent ? Mais c'est présentement le premier droit et le plus saint des devoirs de tout écrivain, ou plutôt de tous ceux qui veulent devenir écrivains. Oui, le meilleur, voire l'unique conseil à donner à un débutant littéraire, c'est de commencer par gagner de l'argent, par acquérir, d'une façon ou d'une autre, la forte somme, la plus forte possible. Une fois muni de ce viatique, il est sûr d'arriver au but, sûr du succès. Jadis il fallait être noble pour faire son chemin, c'était la « naissance » qui vous servait de « Sésame, ouvre-toi ! » La bourgeoisie ayant succédé à l'aristocratie, l'argent a remplacé les parchemins : c'est lui, à l'heure actuelle, directement ou par voie détournée, au moyen des relations, des intrigues, manigances et pots de vin qu'il permet et facilite, qui ouvre toutes les portes et mène à tout, — à tout sans exception. C'est même là ce qui explique, je n'oserais dire ce qui justifie, les théories et gestes des socialis-

tes et anarchistes : ces messieurs voudraient changer ce criterium, qui ne leur semble pas absolument parfait. Ne sont-ce pas toujours les mêmes qui accaparent l'assiette au beurre, toujours les riches et les juifs qui sont « rois de l'époque » ? Il vous prend fantaisie, je suppose, de rédiger la chronique théâtrale dans tel ou tel grand quotidien : vous allez trouver le directeur de cette feuille marquante et lui exprimez votre envie, en ne manquant pas d'ajouter que vous tenez cent mille francs à sa disposition. Voilà aussitôt votre souhait exaucé : pour avoir l'insigne avantage de vous compter parmi ses rédacteurs, M. le directeur n'hésiterait pas à congédier Sarcey et le bon Dieu lui-même. Est-ce un roman qu'il s'agit de faire passer sans aucun retard dans la plus appréciée de nos revues ? L'argent est là encore pour activer la chose. Un livre à lancer ? L'argent toujours. Et, soyez tranquille, si inepte, si piètre et pitoyable que soit ce fruit de votre veine, il se vendra, atteindra même un mirobolant chiffre de tirage, pourvu seulement

que vous ne lésiniez pas, que la réclame soit copieuse et variée, incessante, étourdissante et infatigable. Et le théâtre donc ! C'est là que l'argent joue son rôle capital, là qu'il triomphe et qu'il règne ! Encore une fois, avant de vous mêler d'écrire, avant de songer à vous faire un nom, enrichissez-vous ! Un nom ! Mais nous connaissons tous et nous coudoyons journellement des écrivains qui en ont un, des écrivains illustres, qui jamais ne se sont autant dire souciés de griffonner une ligne, qui se sont toujours bornés et se bornent invariablement à faire travailler quelque humble et besogneux confrère, de pauvres et timides consœurs, qu'ils payent, bien entendu, le moins cher possible. Cette prose, qui est bien à eux, qui est leur, après tout, puisqu'ils l'ont achetée, ils savent s'en servir admirablement, la placer dans les meilleurs endroits, la publier à son de trompe et à coups de tam-tam. C'est là leur unique occupation et préoccupation, là leur fort. Peu importe que cette prose soit de bonne ou de médiocre qualité, puis-

qu'elle est signée de leur nom célèbre, qu'elle porte une marque connue. Et c'est l'argent, l'argent seul, qui l'a produite, cette marque, qui a créé cette estampille. Le cri de Lamennais : « Silence au pauvre ! » est de plus en plus vrai ; de plus en plus l'argent est le nerf de la littérature, comme il est celui de la guerre[1] ; de plus en plus la gloire est tarifée et s'achète, ainsi que le macaroni, la moutarde et le vermicelle. »

Comme je citais le mot de Veuillot[2] : « Il y avait des grottes sur le Parnasse, on y a creusé des cavernes » :

« Établi surtout des guichets et des comptoirs, rectifia Gourdon de Genouillac. Il fait cependant bon, ajouta-t-il, de rêver sur les pentes de cette colline...

— C'est même là, surenchérit Benjamin, qu'il fait encore le meilleur vivre, à condition de laisser de côté comptoirs, boutiques et repaires. »

1. « L'argent, l'argent, on ne saurait dire combien il est vraiment le nerf et le dieu de la littérature d'aujourd'hui. » (SAINTE-BEUVE, *Portraits contemporains*, t. III, p. 431.)

2. Dans son volume *les Odeurs de Paris*, p. 260.



A l'exemple de beaucoup d'anciens membres du Comité, principalement d'Émile Richebourg, de Charles Valois, de Fortuné du Boisgobey, de Pierre Zaccone, de Philibert Audebrand, etc., Gourdon de Genouillac se montrait peu favorable à l'admission des femmes dans la Société des gens de lettres. Ce n'était pas seulement par attachement au vieux préjugé qui éloignait la femme de la vie publique et la confinait dans le cercle du foyer et de la famille ; il y avait une autre raison plus directe, plus topique, que Gourdon m'expliquait un soir, au sortir de table, — après avoir siroté le traditionnel petit verre de bénédictine, — en aspirant lentement et en connaisseur la fumée de son cigare.

« Ne donnez jamais accès aux hommes et aux femmes à la fois et indistinctement dans une association de secours mutuel comme la nôtre. Outre les inévitables compétitions et rivalités de sexes et tous les embarras et dissensions qui

en résultent, il y a la défense de la caisse, les fraudes conjugales...

— Comment ! jusqu'ici ?

— Parfaitement ! Je ne m'occupe pas du dehors et encore moins de l'alcôve ; je ne considère que notre association et l'état de nos finances. Eh bien, voici la belle madame Valdès, tenez, là, qui nous regarde... Supposez-la mariée, et supposez — ce qui n'arrivera pas, je la sais trop loyale pour cela — supposez qu'il lui prenne envie d'introduire son mari dans la Société des gens de lettres.

— A quelle fin ?

— Afin tout bonnement de toucher, le moment venu, deux pensions de retraite, au lieu d'une. Un sociétaire, homme ou dame, dont l'apport social s'élève à vingt ou trente volumes, n'a qu'à en publier quatre autres, les quatre volumes réglementaires, sous le nom de son conjoint, pour donner droit à ce conjoint de solliciter son entrée chez nous, afin de participer à tous nos avantages, menus ou importants,

accidentels ou essentiels : facilités de voyage sur les lignes de chemin de fer, avances d'argent, prix annuels, secours pécuniaires, et enfin et surtout pension de retraite. Toutes nos allocations, tous nos frais pourraient ainsi se trouver presque doublés. Il y a déjà, raconte-t-on tout bas, des ménages qui ont eu recours à ce stratagème et qui en profitent. Mais comment empêcher un tel abus, comment faire échec à un candidat qui vous apporte ses quatre volumes et remplit toutes les conditions requises ? Pas moyen, avec le système actuel ! Richebourg et moi avons bien étudié la question, et nous sommes arrivés à ce même résultat, à cet unique remède : deux sociétés distinctes, absolument séparées, l'une pour les hommes de lettres, l'autre pour nos aimables consœurs. Rien ne nous empêcherait de nous réunir, comme maintenant, pour festoyer ensemble, notez bien ; au contraire, ce serait un motif pour nous rapprocher davantage ; mais scission de la gestion administrative, et surtout... et surtout ! disjonction complète des finances : un cof-

fre-fort pour nous, et un autre pour ces dames. »

Mais, devant le flot toujours montant des candidatures féminines, sous la poussée de plus en plus violente du prétendu sexe faible, Gourdon de Genouillac ne s'obstina pas : il n'était pas homme à se mettre en travers d'un courant, à s'entêter et batailler ; non : il se rangeait volontiers à la voix commune, allait de lui-même où va le vent ; de là, encore une fois, son succès de « grand électeur ».

« Rien de plus inutile, rien de plus inepte, me disait-il un jour, que de s'ingénier et s'exténuer à redresser les pattes des chiens cagneux. »

Et, lorsque le sort le désigna comme rapporteur de la candidature de Mme Séverine, jamais féministe plus ardent et plus entraînant n'avait porté la parole, la bonne parole, devant le Comité.

IV

Émile Richebourg : le « terre-neuve » des journaux populaires. — Beau ménage et braves gens. — Deux grands romanciers : les deux Émile. — Bonheur incomplet. — Histoire d'un ruban rouge. — Pourquoi Maupassant n'a pas été décoré. — Hector Malot, Léon Cladel, Barbey d'Aurevilly, George Sand, Edmond de Goncourt, etc., et la Légion d'honneur. — Une croix de perdue. — Condition indispensable.

Le romancier Émile Richebourg fut, lui aussi, il y a dix ou quinze ans, une des colonnes et l'un des coryphées de la Société des gens de lettres.

Né dans un petit village de la Haute-Marne, de modeste condition, Richebourg, à ses débuts, avait été employé comptable dans les bureaux de ladite Société, ce qui lui avait permis d'en étudier mieux que personne les rouages et le fonctionnement, le double rôle de société de secours

mutuel et de société commerciale, ayant pour objet, en cette dernière qualité, le recouvrement des droits d'auteur afférents à la reproduction littéraire.

La fondation du *Petit Journal* avait été pour Richebourg une excellente aubaine, comme il avait été, lui, pour cette feuille, le plus précieux et le meilleur des collaborateurs. L'un et l'autre avait trouvé là ce qu'il lui fallait : le romancier, son public ; le journal, son romancier. Lorsqu'en 1873, Émile de Girardin, devenu l'un des propriétaires du *Petit Journal*, entreprit « de relever le niveau intellectuel » de cette feuille, et remplaça la prose de Richebourg par celle de Jules Verne, la vente baissa de 80.000 exemplaires en une semaine. Il fallut rappeler bien vite celui que Jules Claretie a plaisamment baptisé « le terre-neuve des journaux populaires ».

De même, lorsque Gambetta fonda *la Petite République*, il ne manqua pas de recourir à Richebourg, et il eut soin, afin d'obtenir sa collaboration à meilleur compte, de lui insinuer que le

journal n'était pas riche. Richebourg, aussi serviable et bon garçon que fervent républicain, répondit qu'il était heureux de s'associer à cette œuvre de propagande, qu'il se contenterait, pour le roman qu'il donnerait à *la Petite République*, du modique prix de o fr. 20 la ligne, et de o fr. 05 en plus par ligne pour chaque dizaine de mille d'exemplaires supérieure au tirage actuel de 30.000. Lorsque ce roman — *les Deux Berceaux* — atteignit ses derniers feuilletons, *la Petite République* avait vu son tirage monter de 30.000 à 120.000, et les droits d'auteur du romancier s'étaient élevés de o fr. 20 à o fr. 65.

Je sais bien que, pour les érudits et les lettrés, pour tous ceux qui recherchent le commerce des maîtres, se plaisent et se cantonnent dans l'antiquité grecque et latine ou dans la compagnie de Rabelais et de Montaigne, de Molière, de La Bruyère ou de Paul-Louis, la prose de Richebourg n'existe pas, et il est certain qu'il n'y a rien de commun entre celui-ci et ceux-là. C'est autre chose, et, si l'on voulait bien ne pas appe-

ler cette prose de la littérature, ne pas classer ces productions dans la catégorie des Belles-Lettres, peut-être se comprendrait-on mieux et y aurait-il moyen de tomber d'accord [1].

Essayez de publier en feuilletons, dans un journal populaire, je ne dis pas l'*Iliade* ou l'*Odyssée* ni la *Divine Comédie*, mais *Gil Blas*, *Candide*, *le Neveu de Rameau* ou les *Lettres Persanes*, et vous verrez quelle dégringolade dans le tirage, une dégringolade bien autrement formidable que celle subie jadis par *le Petit Journal*, lorsqu'il s'avisa de lancer *Michel Strogoff* de Jules Verne. Balzac même est trop peu mouvementé et trop

1. A propos du roman-feuilleton, voici ce qu'écrivait Henry Fouquier, sous son pseudonyme de Colomba, dans *l'Écho de Paris* du 21 décembre 1897 : « ... Pour d'autres romanciers, le roman, écrit sans trop de préoccupation du style, est une opération que je qualifierais presque de commerciale, qui consiste à raconter des histoires qu'il est plus nécessaire de faire intéressantes, « palpitantes », que vraisemblables. Ce métier, que j'admire comme on admire ce qu'on serait incapable de faire, a été, pour quelques-uns de ceux qui l'ont exercé, une source de grande fortune. Il y aurait même quelque chose à dire, au point de vue de « la justice immanente », dans cet accident qui laisse des hommes de premier mérite, des penseurs ou des poètes, dans la gêne ou la médiocrité, tandis qu'à raconter comment une mère persécutée retrouva sa fille vendue à des bohémiens, on gagne parfois des fortunes. Ce métier de romancier à feuilletons... répond à un besoin énorme de la consommation journalière. » Etc.

littéraire pour cette clientèle. Quand, en 1860, Balathier de Bragelonne, directeur du journal *le Voleur*, alors en grande vogue, essaya de substituer les chefs-d'œuvre de la *Comédie humaine* aux *Compagnons de l'Épée* et à *la Dame au gant noir*, la tentative fut des plus néfastes : « *Le Père Goriot*, avoua-t-il plus tard [1], nous coûta quatre mille lecteurs, qui ne nous revinrent que grâce à une longue *machine* de ce tant décrié Ponson du Terrail. »

Ce qui est incontestable, c'est la grande puissance des romanciers dits populaires, l'action très profonde qu'ils exercent sur leur innombrable clientèle. Je me souviens d'avoir entendu une jeune femme, une malheureuse phtisique, qui se mourait à l'époque où *Andréa la Charmeuse* de Richebourg paraissait dans *le Petit Journal*, dire à sa domestique, qui lisait aussi ce roman :

« Vous êtes bien heureuse, vous, Marguerite ! Vous saurez ce que deviennent les personnages de *notre feuilleton*. Moi, je n'en aurai pas le temps...

1. Journal *le Voleur*, 21 février 1879, p. 114.

je serai sous terre avant qu'il soit terminé. »

Le matin des obsèques d'Émile Richebourg, qui eurent lieu en janvier 1898, à Bougival, trois petites ouvrières, couturières ou fleuristes, attendaient un tramway sur la place de l'Étoile, près du bureau du chemin de fer de Saint-Germain. Apercevant contre la devanture de ce bureau plusieurs grandes couronnes funéraires, elles s'approchent et lisent : A Émile Richebourg ; et aussitôt de s'exclamer :

« Comment ! il est mort ! Émile Richebourg ! »

Et, au lieu de continuer leur route vers l'atelier, elles décident de se cotiser bien vite toutes les trois pour acheter une gerbe de fleurs, et d'aller à Bougival la déposer sur la bière de celui qui les avait tant de fois émues et charmées, tant de fois secouées et apitoyées, mises toutes en larmes et ravies en extase.

*
* *

Richebourg, à ce métier, avait gagné une grande fortune, et volontiers il se laissait aller à

parler de ses finances, conter ce qu'il avait à toucher chez Dentu, son éditeur en volumes, chez Rouff, pour ses livraisons illustrées, et dans tel ou tel journal, pour son nouveau feuilleton.

« J'ai fait cent dix mille l'an passé ; je ferai cent dix-huit mille cette année. Je n'ai pas à me plaindre.

— Certes !

— Et quand je songe à mon arrivée à Paris ! Autant dire en sabots, mon cher, ou plutôt même sans sabots ! Croiriez-vous que nous avons vécu pendant huit jours avec deux francs, ma femme et moi, peu de temps après notre mariage ? Oui, quarante sous ! Pendant ces huit jours nous n'avons mangé que du pain et des lentilles. »

C'était un ménage charmant que celui d'Émile Richebourg. Mme Richebourg, petite vieille à cheveux blancs gracieusement ondulés et aux yeux brun foncé, à reflets d'or, couleur de grains de café, vifs, brillants et pétillants, des yeux tout resplendissants de jeunesse et de bonheur, ado-

rait son mari, qui le lui rendait bien. Je crois qu'ils sortaient peu l'un sans l'autre, et c'était plaisir de les voir ensemble. Ils apportaient avec eux un air de gaîté, de bonté et de prospérité, laissaient derrière eux comme un clair sillon, une traînée de joie.

Vivant retiré dans son élégant cottage de Bougival, au milieu de son jardin et de ses collections de roses, Émile Richebourg, qui n'avait pas d'enfants, faisait de sa fortune le plus noble usage. Il venait en aide à des parents de province, avait élevé et doté plusieurs nièces, casé je ne sais combien de cousins et d'arrière-cousins. C'était en tous points un brave et excellent cœur, et un homme heureux, enchanté et enivré de son double succès, de sa richesse et de sa « gloire ».

« Vous êtes, permettez-moi de vous le dire, déclarait-il gentiment un jour à Émile Zola, alors président de la Société des gens de lettres, — vous êtes le grand romancier littéraire, comme je suis, moi, le grand romancier populaire.

— Les deux Émile, quoi ! lança l'un de nous.

— C'est cela ! Les deux Émile ! »



Eh bien, non, Émile Richebourg n'était pas satisfait ; il lui manquait, ou plutôt il lui a manqué jusqu'en 1894, quelque chose, une seule et unique chose, pour compléter son bonheur ; — chose d'autant plus désirée et convoitée, par conséquent, dont l'absence ne cessait de le hanter, de le pourchasser et le tarabuster.

C'était le ruban rouge.

Plusieurs journalistes faisaient partie du Comité de la Société des gens de lettres, et fréquemment il leur disait :

« Ah ! vous avez de la chance ! Vous êtes décoré, — ou : Vous ne tarderez pas à être décoré, — vous pouvez en être sûr, tandis que moi ! Les romanciers, le Gouvernement n'a pas besoin d'eux, il s'en moque ! Notre président Hamel a fait toutes les démarches imaginables pour me décrocher la croix... Savez-vous ce qu'on lui

répondait tout dernièrement encore à l'Intérieur? « Si seulement M. Émile Richebourg était journaliste parlementaire ! » Je n'ai pas cet honneur. et je le regrette... Mais tout le monde, n'est-ce pas, ne peut avoir pied dans le Parlement, tout le monde n'a pas un journal à sa disposition pour encenser ou éreinter les ministres ? »

Vers la fin de l'année 1890, le Comité de la Société des gens de lettres tenta de rétablir un usage en cours sous l'Empire, et qui consistait à présenter deux fois l'an, à chacun des deux ministères auxquels ressortit cette Société, le ministère de l'Instruction publique et le ministère de l'Intérieur, trois candidats à la Légion d'honneur. Plus d'une objection fut faite à cette proposition de rétablissement. Hector Malot, notamment, toujours retranché dans sa dignité, toujours ferme, fier et rigide, n'admettait pas qu'on sollicitât quoi que ce fût de nos gouvernants :

« Le but et l'idéal de l'écrivain, c'est d'être *quelqu'un*, déclarait-il de son ton autoritaire et tranchant, et il n'a pas à s'occuper de devenir

quelque chose, officier d'Académie ou de l'Éléphant blanc, chevalier de la Légion d'honneur ou du Mérite des domestiques, des bons domestiques, selon le nom d'un des ordres les plus en faveur dans le duché de Saxe-Altenbourg. D'autant plus que ce *quelque chose*, ces rubans violets, rouges, verts, multicolores, ne dépendent pas de nous, mais uniquement de gens qu'il faut aller flagorner et courtiser, devant lesquels il faut s'aplatir... Eh bien, non ! jamais de la vie! » s'écriait-il d'une voix toute vibrante de révolte.

Et il nous racontait, en s'esclaffant, l'histoire de Maxime du Camp, à qui Napoléon III avait octroyé la rosette de la Légion d'honneur pour « services exceptionnels »... rendus à une princesse.

Boisgobey partageait l'avis de Malot, et rappelait l'aveu brutal de Maupassant : « Je ne serai jamais décoré, parce qu'il faut, pour l'être, lécher trop de pieds de députés. »

D'autres citaient le maître écrivain Léon Cladel et sa remarque sur les décorations, « qui ne prouvent généralement que de belles relations,

et plus de démarches et d'instances que de dignité et de scrupules » ;

Barbey d'Aurevilly et son appréciation sur « ce ruban dit de la Légion d'honneur, qui fait commettre tant de choses déshonorantes » ;

Paul de Kock répondant, quelques mois avant sa mort, à un ami influent, qui le poussait à solliciter la croix et se faisait fort de la lui obtenir : « En fait de croix, je n'en ai plus besoin que d'une, mon cher ; c'est une croix de marbre, et mes enfants s'en chargeront » ;

George Sand répliquant si joliment, en 1873, au ministre Jules Simon, qui voulait la décorer : « Ne faites pas cela, cher ami ; non, ne faites pas cela, je vous en prie ! Vous me rendriez ridicule. Vrai, me voyez-vous avec un ruban rouge sur l'estomac? J'aurais l'air d'une vieille cantinière ! »

Et Edmond de Goncourt écrivant dans son *Journal* que, s'il avait une faveur à demander à son ami le ministre Berthelot, « ce serait de le rayer des cadres de la Légion d'honneur » ; et ajoutant à propos d'un M. Durand, fabricant de

fruits confits, décoré pour la supériorité de ses produits : « Voyons, là, raisonnablement, est-ce que la confection des fruits confits et celle des livres devraient avoir la même récompense ? »

Tant il y a que la motion soumise au Comité fut repoussée, et que le pauvre Richebourg dut perdre toute espérance de voir sa candidature à la Légion d'honneur officiellement proposée à l'un des deux ministres en question.

« Ah ! si seulement j'étais journaliste parlementaire ! »

Ernest Hamel, devenu sénateur de Seine-et-Oise, et resté président honoraire de la Société des gens de lettres, affectionnait tout particulièrement Richebourg, — « un de nos plus gros *reproducteurs*, l'écrivain qui, avec Malot, nous rapporte le plus ! » Il avait pris à cœur la conquête de ce ruban, et s'était juré d'arriver à ses fins. Dans sa courageuse franchise, et fort de ce qu'il considérait comme la justice et le droit, il alla même chanter pouilles à un jeune ministre, qui, au lieu de « récompenser » Richebourg, avait

préféré « encourager des talents naissants » :

« Vous débutez bien mal dans la vie politique, monsieur ! Ce sont des faveurs que vous distribuez à vos petits camarades, et non des récompenses méritées, » etc.

L'algarade fit du bruit en son temps.

Une autre histoire, qui se passa à peu près à la même époque et ne fit pas moins de tapage, ce fut la toute franche et cordiale riposte d'un ministre à Émile Zola, promoteur de la candidature de Paul Alexis à la Légion d'honneur.

« Comment ! Alexis n'est pas décoré ?

— Non, monsieur le ministre ; il est même, de tous ses anciens frères d'armes, les survivants des *Soirées de Médan*, le seul qui ne le soit pas.

— Croyez bien, mon cher maître, que je vais m'efforcer de réparer cet oubli. Je serai enchanté, positivement ravi... Ah ! mais fichtre ! rectifia soudain Son Excellence. Pas cette fois ! Nous allons entrer dans la période électorale, et ce serait une croix de perdue ! Qu'Alexis patiente encore un peu, hein ? Dites-le lui. Je vous promets. . . »

6.

Alexis est mort étant toujours sous l'orme.

Une réponse du même tonneau fut faite à certain sénateur qui recommandait au grand maître de l'Université, pour cette même distinction, le critique et érudit Jules Levallois, l'ancien secrétaire de Sainte-Beuve.

« Levallois n'est pas décoré ? Vous êtes sûr ?

— Absolument. Il y a même cela de particulier, que, républicain de vieille date, il a refusé la croix sous l'Empire.

— Raison de plus alors ! C'est à la République à acquitter cette dette, et je vous sais infiniment gré, mon cher sénateur, d'avoir fait appel à ma... Ah ! seulement pas maintenant ! Impossible ! La situation politique domine tout, et a des exigences... J'ai aujourd'hui besoin de toutes mes croix, et ne peux les gaspiller avec des littérateurs. »

De même encore pour un autre secrétaire de Sainte-Beuve, — ils n'ont vraiment pas de chance ! — Jules Troubat, que François Coppée, président du Comité organisé, en 1898, pour ériger un monument à l'illustre auteur des

Lundis dans le jardin du Luxembourg, signalait, à cette occasion, à la bienveillante équité du susdit ministre et grand maître... Pas de croix à galvauder !

Pour en revenir à Richebourg, qui, plus que jamais, regrettait de ne pas être journaliste parlementaire, il dut attendre, pour être décoré, d'avoir « un ministre dans sa manche, condition indispensable, ajoutait Hamel avec son fin sourire désabusé, tellement indispensable qu'elle dispense souvent de toutes les autres » ; et ce ministre fut Eugène Spuller, qui se souvint sans doute alors du désintéressement dont Richebourg avait fait preuve durant sa collaboration à *la Petite République*.

Et, quelques semaines plus tard, le nouveau légionnaire présidait, tout radieux, notre banquet mensuel ; nous buvions tous à la santé du « grand romancier populaire » qui avait fait entrer tant d'argent dans notre caisse, de ce bon et brave Richebourg, — l'autre Émile !

V

Les « panaches ». — Émile Zola à la Société des gens de lettres. — Zola gras et Zola maigre. — Apprentissage oratoire. — Les ennemis de Zola. — Zola et les femmes. — Brûlante déclaration. — « Charité quand même ! » — Les Lettres au-dessus de tout.

Dans le Comité, composé de vingt-quatre membres élus par l'Assemblée générale, et qui forme comme le conseil d'administration de la Société des gens de lettres, on redoutait toujours un peu l'élection des confrères très en vue et en renom, l'arrivée des « panaches ». Le délégué surtout, qui représente le Comité d'une façon permanente et garde la haute main sur le personnel des divers services administratifs de la Société, était toujours un tantinet inquiet de

l'apparition dans la salle des séances de ces recrues illustres. Ce n'était nullement, ni d'un côté ni de l'autre, par jalousie de métier, non, certes ; mais c'est que les « illustrations », les « panaches », passaient pour ne pas faire grand' chose au Comité, ne venir que très irrégulièrement aux réunions hebdomadaires du lundi, laisser volontiers toute la besogne à leurs collègues, et se contenter d'apporter, eux, l'éclat et le prestige de leur nom. Il en est même parfois, dit-on, qui s'imaginent être « panaches », afin de se permettre cette même désinvolture...

Avec Émile Zola, nom célèbre et retentissant entre tous, on n'avait pas à redouter de ces marques d'indifférence et de sans gêne, ou du moins, si telles craintes se produisirent chez quelques-uns, elles se dissipèrent vite.

L'auteur des *Rougon-Macquart* est entré dans la Société des gens de lettres le 9 février 1891 : il y fut reçu exceptionnellement, et, ce qui n'a lieu que pour les membres de l'Institut, sans lecture préalable d'un rapport sur sa candidature suivi

d'un vote à scrutin secret : on le nomma par acclamation et à main levée, à l'unanimité. Quelques semaines plus tard, dans la séance de l'assemblée générale du dimanche 5 avril 1891, il était élu membre du Comité par 126 voix sur 167 votants, et, le lendemain, le Comité le choisissait pour président.

Dès cette première séance, en prenant possession du fauteuil présidentiel, Émile Zola fit une déclaration très franche et très nette :

« Je suis, dit-il, peu au courant du mécanisme de notre Société ; mais je suis animé de la meilleure volonté, et vous pouvez compter, Messieurs, sur tout mon zèle et tous mes efforts. J'espère bien, du reste, que mon apprentissage se fera rapidement et que vous ne vous apercevrez pas trop de mon inexpérience. J'ai la réputation d'être un travailleur acharné et je ferai en sorte de vous prouver que cette réputation n'est pas usurpée. »

Pendant quatre ans (1891-1892, 1892-1893, 1893-1894, puis 1895-1896), Émile Zola a été président de la Société des gens de lettres, et

je ne crois pas que, durant ces quatre années, il ait manqué trois séances ; même les plus beaux lundis d'été, il abandonnait ses ombrages de Médan et arrivait ponctuellement à deux heures au siège de la Société, alors rue de la Chaussée-d'Antin. Et cela sans rechigner, gaiement.

« C'est pour moi une occasion de venir à Paris, disait-il. Une fois par semaine, c'est peu de chose, et il n'y a pas à se plaindre. »

A cette rigoureuse exactitude et cette puissance de travail bien connue et dont il avait eu raison de se prévaloir, Émile Zola joignait d'autres qualités dont on ne tarda pas à s'apercevoir au Comité.

D'abord « ce don surprenant d'assimilation et de perfectibilité », que le romancier Duranty, un bon juge et en très favorable posture pour une telle observation, avait constaté dès les débuts de Zola, entre 1860 et 1870 [1]. Puis une volonté, une

1. Cf. PAUL ALEXIS, *Emile Zola*, p. 72.

ténacité sans pareille, dont le chef de l'école naturaliste (il n'aimait pas qu'on lui donnât ce titre) a. comme chacun sait, fourni maintes preuves.

Cette volonté de fer. cette inflexible. impérieuse et tyrannique obstination, ne laissa pas de présenter au début plus d'un inconvénient. Il était impossible à Zola de se borner. comme son prédécesseur. le correct et parlementaire Ernest Hamel, à diriger les débats; force lui était d'y prendre part, de se jeter dans la mêlée, et de s'évertuer à faire triompher son opinion. Lui-même reconnaissait sa faute. estimait qu' « un président ne doit être que le serviteur de l'assemblée qui l'a élu » : — ce qui ne l'empêchait pas de retomber, une seconde après. dans son péché d'habitude, son humeur batailleuse et autoritaire. Enfin, peu à peu, et assez rapidement même, grâce toujours à cette prodigieuse puissance de volition. il réussit à s'amender et à se contenir, tout se calma et rentra dans l'ordre.

« Vouloir, c'est pouvoir » : jamais personne au

monde n'a, mieux qu'Émile Zola, vérifié cette vulgaire maxime. N'a-t-on pas été jusqu'à prétendre que, si, de gros, lourd et obèse qu'il était à trente ans, il est devenu maigre et fluet à cinquante, c'est uniquement *parce qu'il l'a voulu*, parce qu'il s'est appliqué, acharné, à se faire maigrir ?

Et, à ce propos, Paul Alexis, qui a consacré tout un volume à Émile Zola, nous représente, dans cette étude, son héros comme grand amateur de bons plats et très porté sur sa bouche. « Son second vice est la gourmandise », écrit-il [1], la passion du travail étant le premier. Or, il m'est fréquemment arrivé, à nos dîners de la Société des gens de lettres, de me trouver assis à proximité de Zola, et je peux déclarer en pleine certitude que je l'ai toujours vu, au contraire, excessivement sobre, indifférent à toute jouissance gastronomique, refusant notamment tout vin d'extra et ne buvant que de l'eau claire. Surtout

1. Paul Alexis, *loc. cit.*, p. 188.

jamais de café, jamais d'alcool ni de liqueurs, jamais de tabac non plus. Il est probable qu'entre l'époque (1882) où Paul Alexis a publié son livre et celle où ces dîners ont eu lieu, un changement radical, que la plus énergique volonté pouvait seule imposer, s'est produit dans le régime diététique de Zola, et c'est ce changement, cette diététique nouvelle, qui a transformé le « Zola gras » en « Zola maigre ».

Autres particularités sur l'auteur de *l'Assommoir* :

Bien qu'issu de famille méridionale et élevé dans le Midi, Zola ne supportait pas aisément les fortes chaleurs de l'été et en souffrait même beaucoup. Les temps humides et pluvieux étaient ceux qu'il préférait : par les pluies battantes, il se plaisait à sortir, surtout lorsqu'il était à Médan, à effectuer de longues promenades et à se faire bien mouiller.

Zola présidait toujours nos séances du Comité soigneusement ganté, — des gants de filoselle noire ou de mince peau jaune, sous lesquels on

voyait ou devinait les incessants trémoussements, les continuelles crispations de ses doigts.

*
* *

Émile Zola n'avait nullement l'habitude de la parole lors de son entrée au Comité et de ses débuts comme président de la Société des gens de lettres, et je me souviens d'un de ses tout premiers discours, une mercuriale assez délicate et embarrassante. il est vrai, mais encore plus embarrassée, certes, à l'adresse d'un sociétaire en défaut. Je vois encore la tête du malheureux sur qui tombaient ces malencontreuses phrases : c'était pour nous tous une gêne horrible, un vrai supplice, qu'Émile Richebourg se décida à interrompre :

« C'est bien, allez, monsieur le président, laissez... Nous lui dirons le reste après la séance... »

Dans une visite qu'il fit, en juin 1893, à l'Association générale des étudiants, rue des Écoles, Émile Zola a, d'ailleurs, avec une sincérité pleine de bonhomie, avoué cette inexpérience et traité

de ses premières tentatives dans l'art oratoire.

« Je suis venu simplement : c'est mon genre, déclara-t-il au président de cette association, M. Laurent, en le remerciant de son accueil. Je ne suis pas homme à grands saluts ni à grandes phrases. D'ailleurs, les phrases, je ne sais pas les faire, et c'est mon grand chagrin actuel. J'ai beaucoup écrit, je voudrais pouvoir parler. Mais ce sont choses toutes différentes. Je crois à l'entière vérité de la théorie médicale des localisations. Il est certain que, lorsqu'on parle, il se fait dans la tête une mécanique autre que lorsqu'on écrit. De plus, à part ce don de la parole, il y a autre chose : il y a les gestes, les lieux communs, l'exagération de la pensée et des mots ; il y a le cabotin. Or, je n'ai rien de tout cela, et je le regrette, oui, vivement.

« J'ai fait une œuvre, je voudrais maintenant vouer ce qui me reste de vie à la défense de quelques idées sociales. J'aimerais, pour ce but, être d'une assemblée où je travaillerais, où je parlerais. Je ne peux pas encore ; je fais des efforts ;

je suis entré à la Société des gens de lettres pour m'exercer, mais je ne suis pas content de moi, je ne suis pas encore absolument maître de ma parole. Enfin, j'essaierai ! »

Ces essais, toujours en vertu de cet étonnant « don de perfectibilité » et de cette force de volonté non moins caractéristique, furent bientôt suivis d'excellents résultats. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, des discours écrits, des oraisons funèbres, par exemple, lues par le président Émile Zola sur les tombes de Léon Cladel, de Guy de Maupassant, d'Arsène Houssaye, etc. : je ne considère que les improvisations ou les harangues plus ou moins préparées et débitées d'abondance.

Comme preuves de ces constants progrès et de cette prompte réussite, je citerai l'allocution prononcée par Zola, en juin 1893 également, au banquet offert à la presse par l'éditeur Charpentier à l'occasion de l'achèvement des *Rougon-Macquart* ; — une conférence au palais du Trocadéro, en avril 1894, lors de la fête donnée par la

Société des gens de lettres, pour sa caisse de secours : — et nombre de toasts portés, au nom du Comité ou de la Société des gens de lettres, par le président Émile Zola aux présidents des dîners mensuels, spécialement à M. Émile Levasseur, de l'Institut, qui avait été jadis son professeur au lycée Saint-Louis, et lui avait prédit de grands succès d'écrivain [1] ; à Jules Simon, à Aurélien Scholl, etc.

Impressionnable au suprême degré, nerveux au possible, Émile Zola aurait certainement préféré, dans les premiers temps, se dérober à ces exhibitions, esquiver ces corvées : « Je vous avoue, disait-il en commençant sa conférence au Trocadéro, que je n'aurais jamais osé monter ainsi de moi-même sur cette scène ; il a fallu m'y pousser, me répéter « que c'était pour nos pauvres » ; je ne suis pas avocat, je n'ai pas l'habitude de la parole, et c'est la première fois que je parle devant un aussi nombreux auditoire... »

1. Cf. Paul Alexis, *loc. cit.*, p. 37.

Mais ce trouble, cette poignante émotion « inséparable des premiers débuts », ces *souleurs* bien connues de tous ceux qui discourent en public, se calmèrent.

Zola s'en tira par la franchise et la vérité, ce qui est toujours le meilleur moyen et la première des habiletés. Au lieu de s'évertuer à dissimuler sa gêne et ses transes, il en fit tout bonnement l'aveu, comme nous venons de le constater. Puis, peu ou prou délivré de ces instinctives appréhensions, il en arriva à improviser très convenablement, à dire librement et aisément, en fort bons termes et fort bien, tout ce qu'il avait à dire. Nous l'avons même vu, en diverses occurrences, vraiment pathétique et entraînant, superbe d'ardeur de conviction et d'élévation d'esprit, de vigueur de raisonnement et de dialectique, voire de généreuse colère.

Les avocats, ceux du moins qui étaient membres du Comité, il s'en défiait, redoutait leur faconde :

« Du moment que ces messieurs n'ont plus le Palais pour déverser le trop-plein de leur élo-

quence, c'est chez nous qu'ils l'apportent. Grand merci ! Gare ! »

Il avait en horreur tous ceux qui jacassent pour ne rien dire et vous font perdre du temps. Aussi, avec lui, les affaires ne traînaient pas ; il coupait court à toute stérile discussion et vaine chicane. Si, par hasard, les adversaires s'obstinaient, s'il ne pouvait étouffer dans l'œuf, comme il l'aurait désiré, ces insipides débats, son impatience se décelait sur-le-champ ; son front se plissait et se déplissait coup sur coup ; ses doigts, qu'un rien agite et qui sont comme parlants, frémissaient, se tordaient, se crispaient; il avait des fourmis dans les épaules et les bras, se secouait, se retournait...

« Mais voyons, voyons, Messieurs, tout cela est inutile, encore une fois! Nous perdons du temps ! »

Perdre du temps, pour lui, travailleur opiniâtre et infatigable, c'était le plus affreux cauchemar, le pire des crimes.

Naturellement, ceux qui avaient des palabres à placer, et qu'il contraignait ainsi à rengaîner

les fleurs de leur rhétorique, n'étaient pas contents.

D'autres, qu'il avait plus ou moins malmenés jadis dans ses articles, lui gardaient rancune. Parmi ceux-ci, je citerai Édouard Cadol, l'auteur des *Inutiles*, « pièce charmante et médiocre », d'un écrivain « à peu près enterré », avait dit un jour Zola [1]. Cadol n'avait jamais pu digérer cette injure, jamais pu acquiescer à cette trop hâtive semi-inhumation, et volontiers il s'en allait glapissant de sa voix malade, simultanément rauque, étouffée et grasseyante, sourde et sifflante :

« Si ce n'était qu'un pornographe, ce Zola, ça me serait égal ! Mais c'est un pornographe sans esprit, sans talent ! Voilà le malheur ! »

Au lieu de « pornographe », il employait un terme plus concis et plus brutal, que vous devinez.

Un autre membre du Comité, Aurélien Scholl, avait eu également naguère maille à partir avec

1. Émile Zola, *Une Campagne*, p. 197.

Zola, mais il n'y paraissait plus. De part et d'autre, on s'était décoché cependant de dures gentillesses. Zola avait traité Scholl de « bourgeois dévoyé, qui peut avoir l'esprit du mot, mais n'a certainement pas la haute et libre allure de l'intelligence... Je ne connais pas, dans le domaine de la pensée, d'homme plus ordinaire, de cerveau plus épais, que ce cavalier élégant et spirituel de l'anecdote [1]. » Avec sa plus mordante ironie, Scholl avait répliqué que si jamais Zola — qui se remuait alors beaucoup pour forcer les portes de l'Académie : « Du moment qu'il y a une Académie en France, je *dois* en être ! » — si jamais Zola réussissait à pénétrer sous la coupole, ce n'est pas un fauteuil qu'il faudrait lui offrir, mais une chaise percée [2]...

A présent, la paix était faite et ces dithyrambes oubliés.

Zola avait encore contre lui, à la Société des

1. Émile Zola, *loc. cit.*, pp. 264-265.
2. Cf. le journal *le Voleur*, 17 novembre 1887, p. 728.

gens de lettres, et cela d'une façon presque absolue, toutes les femmes, qu'elles fussent jeunes ou âgées, dames ou demoiselles. Le motif de cette persistante et irréductible antipathie est facile à concevoir, et Zola lui-même nous l'a indiqué d'avance dans son étude sur George Sand [1] : « Mme Sand, que les obscénités révoltaient, que les moindres allusions scabreuses rendaient grave et fâchée... » Jamais les femmes n'admettront cette théorie, pratiquée pourtant par tous les grands écrivains de tous les temps et de tous les pays, par Aristophane, par Lucrèce, Ovide, Virgile, l'Arioste, Shakespeare, Rabelais, Montai-

1. Dans le volume *Documents littéraires*, p. 211. — On a affirmé, au contraire (et je tiens le fait de M. Camille Pelletan, qui le tenait de son père, et m'a conté la chose précisément dans un banquet de la Société des gens de lettres), que George Sand s'amusait, le soir, au sortir de table, lorsqu'elle recevait à Nohant quelque belle visiteuse parisienne, à faire lire devant elle et ses autres invités, — ou même à la prier de vouloir bien lire elle-même à haute voix, devant tout ce monde, — quelque gras et « médullaire » chapitre de Rabelais. Quoiqu'il en soit de l'authenticité ou du goût de cette plaisanterie, George Sand, dans ses livres et en tant qu'écrivain, justifie parfaitement la remarque de Zola, qui se trouve plusieurs fois corroborée par le grand maître de la critique moderne, par Sainte-Beuve, notamment dans ce passage : « Rabelais a ce que les femmes, même les moins prudes, ne pardonnent pas ; il est sale, il se vautre gratuitement dans l'ordure », etc. (*Nouveaux Lundis*, t. IX, p. 393.)

gue, La Fontaine, Voltaire, Diderot, etc., que « l'Art ne se préoccupe pas de la chasteté ». Les coins de vie « réelle », les termes et locutions populaires, toutes les vérités et crudités de *l'Assommoir* et de *Nana*, de *Germinal* et de *la Terre*, indignaient ces dames, qui ne pouvaient admettre qu'on eût osé choisir Zola pour président de la Société.

« Le chef des pornographes ! s'exclamaient-elles — sans aller cependant jusqu'à prononcer le mot d'Édouard Cadol. — Un écrivain sans moralité, sans idéal, et si mal embouché, si grossier ! Nous imposer cette honte ! »

C'est au point, raconte-t-on, que chaque fois que Zola entrait dans un salon, — celui de son ex-éditeur Georges Charpentier, par exemple, — où se trouvait Mme Adam, celle ci s'empressait de se lever et de quitter la place bien ostensiblement.

En revanche et comme compensation, une poétesse jadis quelque peu en renom, altière et plantureuse matrone frisant la soixantaine, lui déco-

cha un soir, à brûle-pourpoint, à l'issue d'un de nos banquets, une déclaration fulgurante des plus cocasses, et rédigée en vers, bien entendu, en vers alexandrins. Cela s'appelait, si je ne m'abuse, *Lionne et Lion*, et portait cette épigraphe, tirée d'*Hernani* :

« Vous êtes mon lion superbe et généreux. »

C'est toi que j'ai toujours cherché, toujours rêvé,
Toi seul que je réclame et partout et sans cesse !
Enfin te voici donc ! Enfin je t'ai trouvé !
Je te tiens, Maître ! Ah ! songe en quelle nuit d'ivresse
Nous pourrions tous les deux échanger nos trésors,
Confondre nos baisers et mêler nos génies !
Et quel être plus tard, sans peine et sans efforts,
Quel être merveilleux, symbole d'harmonies,
Jaillirait de mes flancs, par toi seul fécondés !
O Maître, songe un peu, songe...

Durant cette invite enchanteresse, tous les regards étaient, comme bien vous pensez, braqués sur le héros de la fête, le nouveau « roi du désert », Émile Zola, qui ne sourcillait point, ne bronchait point, mais avait l'air « rudement embêté ». Notez, encore un coup, que notre opulente et débordante Muse avait dépassé d'une

jolie longueur l'âge de la fécondation, qu'elle était ultra mûre, et imaginez un peu tous les rires, tout le délire qui s'était emparé des convives.

Mais, brusquement, un intermède se produisit.

Charles Chincholle, le rédacteur du *Figaro*, qui se trouvait assis en face de la lionne, ayant commis l'irrévérence, pendant qu'elle poussait ce mirifique rugissement, de se verser un petit verre de chartreuse, la voilà qui se tourne vers lui et vous l'apostrophe et l'agrippe de la belle sorte, le tance et le secoue avec fureur, menace de le dévorer :

« Imbécile ! Mufle ! Il faut toujours qu'il vous interrompe, cet idiot-là ! On ne peut rien réciter devant lui ! Ça n'a pas le respect de l'Art ! Ça ne comprend rien !... »

Ernest Hamel, qui était alors président de la Société et assistait au banquet, coupa court à cette double algarade en levant le siège bien vite.

Les femmes de lettres, en général si hostiles à Zola, n'ont jamais eu dans le Comité, — il faut

cependant bien le leur révéler, — de défenseur plus fidèle et plus dévoué, plus écouté aussi et plus puissant, que ce confrère tant redouté et honni d'elles.

D'ailleurs, c'était toujours et invariablement vers les faibles et les petits qu'allaient les préférences de Zola ; c'était à leur venir en aide le plus possible, à augmenter le plus possible le taux des allocations votées par le Comité, que tendaient tous ses efforts.

« Nous sommes riches, Messieurs : ne lésinons donc pas ! s'écriait-il souvent. On nous trompe. on nous exploite ? Soit ! Mais que les imposteurs ne nous empêchent pas de porter secours aux vrais malheureux. La bienveillance et la bienfaisance malgré tout ! La charité quand même ! Il n'y a que ceux qui ne donnent jamais qui ne sont jamais dupés. »

Et, dans une allocution du lundi 1er avril 1895, après avoir remercié le Comité de sa réélection de président, il ajoutait : « Comme par le passé, je continuerai à plaider la cause des petits et des

humbles et à faire aimer la Société des gens de lettres comme elle mérite de l'être. »

Ce Zola si éminemment accessible à la commisération, qui place la BONTÉ au-dessus de toutes les qualités humaines, si serviable et secourable, n'a échappé à personne au Comité des gens de lettres ; et c'est en toute raison et pleine équité qu'Émile Richebourg disait, dans un de nos dîners mensuels de cette époque, en levant son verre en l'honneur de celui qu'il nommait « le grand romancier littéraire » : « Le monde entier connaît les œuvres et le nom d'Émile Zola ; mais il y a une chose qu'il ignore et que nous connaissons, nous, c'est sa sollicitude envers tous ceux qui peinent et qui souffrent, c'est son dévouement pour eux, c'est sa bonté ! »

Nul président enfin n'a plus énergiquement, plus fièrement et superbement que Zola défendu la cause des Lettres, « ce qu'il y a encore de plus grand et de plus propre ici-bas » ; nul mieux que lui n'a su remettre à leur place, à leur vraie place, ces « ronds de cuir » qui se plaisent à

considérer les littérateurs à peu près comme des gens sans aveu et les traitent de « kékeékça [1] » ; tous ces intrigants ou ces repus de la politique. « toutes ces médiocrités bruyantes et ces viles ambitions exaspérées.... L'idée est la reine du monde ; c'est elle qui fait les peuples, au-dessus des basses agitations de la politique,... la politique, cette chose laide et sale, ce cloaque où croupissent toutes les vilenies et toutes les lâchetés humaines.... Quiconque tient une plume est le maître ; les autres, ceux qui tiennent une épée, ne sont que les valets de l'idée [2]. »

Cette suprématie des Lettres, cette prééminence de la pensée humaine dans sa recherche de la vérité et son culte de l'Art, Zola n'a jamais cessé de la soutenir, de « batailler, — selon la déclaration qu'il faisait un jour à André Maurel [3], —

1. Voir ci-dessus, p. 15.

2. Émile Zola, *Une Campagne*, pp. 276, 319, 396 et *passim*.

3. Voir la *Revue bleue* du 15 mars 1890, p. 347, article *Zola intime*, par André Maurel. — J'ai eu recours fréquemment, dans ce chapitre, à un autre article publié par la même revue, le 28 mars 1896, *M. Émile Zola et la Société des gens de lettres*, par G. Gallois, un de mes très intimes amis.

au nom des Lettres, pour les Lettres, à leur glorification, contre tout ce qui en détourne le goût public, en éloigne l'attention générale.... De temps en temps, il est bon de parler fort, pour montrer que la littérature est bien vivante, domine tout le reste. »

VI

Une bourrasque. — Aurélien Scholl : sa ménagerie ; ses ripostes, historiettes et boutades. — Le devoir du public. — Têtes de Turcs : Lubomirski et « le prince » Léopold Stapleaux.

En quittant la présidence de la Société des gens de lettres, au mois d'avril 1894. Émile Zola avait très sagement dit à son successeur Jean Aicard : « Je vous laisse, mon cher ami. une situation, ou plutôt une question, grosse d'orages, la question de la statue de Balzac. Rodin, qui a accepté d'exécuter cette statue, tarde à la livrer, malgré ses engagements réitérés. Il n'en finit pas, et le Comité s'impatiente. Efforcez-vous de trouver un terrain de

conciliation : sinon... gare la bourrasque [1] ! »

La bourrasque, toujours de plus en plus menaçante, éclata à la fin de novembre; elle emporta le président Aicard et avec lui cinq membres du Comité : Henry de Braisne, Pierre Maël, Marcel Prévost, Raoul de Saint-Arroman et Gustave Toudouze. Hector Malot, qui s'était joint d'abord à ces démissionnaires, retira sa lettre et reprit sa place à la séance suivante.

Mais six démissions dans un Comité composé de vingt-quatre membres, six démissions dont celle du président, c'était grave, et il y avait longtemps que la Société des gens de lettres n'avait traversé une passe aussi agitée. Il fallait remonter jusqu'à ses premiers temps, temps héroïques, période d'enfantement, pour retrouver de semblables péripéties.

Ce fut Théodore Cahu qui, avec son flegme et sa netteté de jugement, toujours plein d'entrain et d'à-propos, conjura le danger et sauva la

1 Voir *le Figaro* du 3 décembre 1894, article de Jean Aicard.

situation. Cahu était alors vice-président de la Société. Il courut chez Aurélien Scholl, qui faisait également partie du Comité, lui offrit la présidence, la lui garantit et le détermina à accepter. Si Scholl avait refusé, Malot ne retirant pas sa démission, le Comité risquait de ne plus se trouver en nombre, de ne plus avoir son *quorum* (16, les deux tiers de 24, total des membres du Comité) : il fallait réunir l'assemblée générale, procéder à des élections complémentaires : c'était toute une série d'incertitudes, de troubles et d'aléas.

Heureux d'avoir échappé à cette tourmente, les membres de la Société des gens de lettres se donnèrent rendez-vous au prochain dîner mensuel, naturellement présidé par Scholl, au dîner du 10 décembre 1894, qui eut une affluence et un éclat inaccoutumés. Il fallut tripler les rangées de tables et les disposer dans toute la longueur des deux salles de « la serre ». Il y avait, pour ne citer que les noms les plus saillants : Louis Énault, Camille Flammarion, Pierre Decourcelle, Jean Rameau, Pierre Sales, Robinet de Cléry,

Edmond Tarbé, Ardouin-Dumazet, Édouard Cadol. Mme Gagneur, Charles Leroy, Jules Mary, le docteur Monin, Chincholle, Borel d'Hauterive, Fernand-Lafargue, le baron Jules Legoux, Paul Gaulot, Schalck de la Faverie, Adrien Huard, Jean Sigaux, Mmes Georges Maldague, Paul Georges et Marguerite Belin, Camille Debans, Charles Diguet, Gourdon de Genouillac, Camille Le Senne, Jules Troubat, Théodore Cahu, Armand Lapointe, etc. Tous ces écrivains avaient voulu donner au nouveau président Aurélien Scholl un témoignage d'approbation et de gratitude, tous étaient venus pour lui crier bravo et merci.



Scholl était du reste un assidu de nos banquets, et maintes fois déjà il s'était assis à notre table à cette place d'honneur. C'était, on le sait, un fin gourmet, et, on le sait encore mieux, le plus spirituel, le plus amusant et éblouissant des causeurs. Il ne tarissait pas en anecdotes, en jeux

de mots, allusions imprévues, humoristiques et drolatiques reparties.

Il avait pour les animaux la plus compatissante affection, — on se souvient du *Roman de Folette*, — et vivait entouré de quadrupèdes et d'oiseaux. A côté d'un petit terrier gros comme le poing, il y avait chez lui, à cette époque, un chien de garde appelé *Cabot*, qui reconduisait soigneusement chaque visiteur jusqu'à la porte sans gronder ni aboyer, mais sans le perdre de vue non plus, et de tout près, le museau sur les talons. Il y avait *Antonio*, un magnifique ara rouge pourpre ; il y avait une petite perruche verte ; il y avait un couple de frétillantes petites souris blanches ; il y avait... La première fois que Scholl alla s'installer dans sa villégiature d'Étampes avec toutes ses bêtes, les gamins de l'endroit crurent à l'arrivée de Bidel avec sa ménagerie :

« Voilà Bidel ! Voilà Bidel qui débarque ! Quelle veine ! »

Il fallait ouïr Scholl nous conter, tout en mangeant, les détails de cette triomphale entrée.

Comme un des convives observait que cette manie d'élever des animaux lui était commune avec Mlle X..., de l'Ambigu, et qu'on dissertait à ce sujet :

« Elle a actuellement deux caniches d'un noir d'ébène, quatre perroquets superbes...

— Il y a quelques années, elle n'avait que des serins, toute une volière...

— Pardon ! L'an passé, quand elle a joué ma pièce, interrompit le feuilletoniste-dramaturge Z..., elle avait pour ami Chose, le fameux entraîneur de Chantilly ; eh bien, il n'y avait chez elle ni caniches, ni perroquets, ni serins ; je n'ai rien vu de tout cela...

— C'est sans doute que son entraîneur, le fameux Chose, lui suffisait ! » lança Scholl.

A un journaliste de province, qui venait de temps à autre à nos dîners mensuels, et, tout en buvant sec et se vermillonnant la trogne, nous rasait avec ses tirades anticléricales et ses professions de foi matérialistes :

« Prenez garde, mon brave, insinuait Scholl ;

c'est dangereux ce que vous faites-là. Quand on se pique d'athéisme, il faut éviter de se piquer le nez, car... il y a un Dieu pour les ivrognes ! »

« Voyez-vous, nous expliquait-il un soir, pendant que circulait autour de la table un plat de pré-salé : c'est pourtant du gigot que dépend la solution de la question sociale... Oui, du gigot ! Un gigot par jour et par habitant, et le problème serait résolu. Ce ne sont pas les habitants qui manquent, ce sont les gigots. »

Et une autre fois :

« A Paris, en 1870, pendant le siège, toutes les femmes ont mangé du chien. On aurait pu croire que cette nourriture aurait inculqué au *sexe laiteux* des principes de fidélité : pas du tout ! Le chien a produit sur ces dames un effet absolument imprévu ; elles ont exigé des colliers ! »

C'était une solennelle affaire pour Scholl que le repas, et où il n'admettait pas d'importuns, pas de gêneurs :

Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne.

Volontiers il rappelait la réponse du bailli de Suffren, gouverneur de Pondichéry, à une députation d'indigènes, chargés de l'entretenir d'une grave et urgente question, réponse faite par l'intermédiaire d'un domestique :

« Va dire à ces messieurs qu'il n'y a pas d'importance ni d'urgence qui tienne. Un des plus rigoureux principes de la religion catholique m'enjoint de ne pas me distraire de ce que je fais quand je suis à table : il faut m'y résigner. »

« Scholl aime les bons plats, a écrit Adolphe Brisson, dans un très exact et très vivant portrait [1], et il aime que les plats soient copieux. Il possède une capacité stomacale tout à fait rare. Je me rappelle notre étonnement, quand, au retour de Nice, nous le vîmes devant nous, à deux heures de l'après-midi, ouvrir sa valise, en tirer deux pains, un jambonneau et une bouteille de pale-ale, et dévorer à belles dents ces provisions substantielles. Songez que nous sortions

1. *Portraits intimes*, p. 73.

de table et que nous venions de déjeuner plantureusement.... Manger, fumer, boire frais et dire des choses spirituelles, c'est toute la vie de ce petit-fils de Rivarol. Et si je n'ajoute pas l'amour à cette énumération, c'est que je n'ai pas le droit d'être indiscret. Pourtant si je voulais écouter ce qui se dit, rapporter ce qu'on raconte... Mais non !»

A tout propos, à chaque instant, jaillissaient, des lèvres de Scholl, les plus plaisantes boutades, quantité de fines et ingénieuses, ironiques ou comiques réflexions.

« Les hors-d'œuvre, ces crevettes roses et ces olives, sont au menu du repas ce que les rubans sont à la toilette des femmes. »

A l'une de nos convives, une sociétaire qui lui reprochait d'avoir quelquefois des mots un peu crus :

« A l'avenir, chère madame, je vous les ferai tous cuire. »

D'un financier, ancien viveur, devenu presque aveugle, à la suite, affirmait-on, de certaines prouesses galantes :

« C'est le cas où jamais de dire que les femmes lui ont coûté les yeux de la tête ! »

Et cet intarissable humour n'excluait pas, tant s'en faut, un grand bon sens et une éloquente élévation d'idées.

« On prétend communément que chacun doit faire son chemin. C'est une erreur, pour nous autres, tout au moins, gens de lettres et artistes, objectait-il un soir en aspirant, au sortir de table, les premières bouffées de son cigare. Ce n'est point à nous de faire notre chemin : c'est au public à nous le faire. Nous, notre devoir, notre honnêteté, c'est de bien travailler, d'effectuer de bonne besogne ; le devoir et l'honnêteté du public, c'est de ne pas méconnaître nos efforts et de nous rendre justice. »

Il avait des à-propos facétieux, de burlesques jeux de scène, comme dans ce banquet de février 1898, où, portant un toast à l'auteur du *Vase brisé*, à l'académicien Sully Prudhomme, tout récemment intronisé dans la Société des gens de lettres, il termina son speech en laissant choir à

terre un vulgaire pichet de faïence, qu'il avait envoyé querir tout exprès :

Il est brisé, n'y touchez pas !

*
* *

Très obligeant, du plus aimable et du plus généreux caractère, foncièrement bienveillant et bon, ce « millionnaire de l'esprit » avait toujours néanmoins ses victimes attitrées, ses plastrons favoris, ses « têtes de Turcs ».

Longtemps le prince romancier Lubomirski — qui n'était, au dire de Scholl, ni *lu*, ni *beau*, et sans doute même pas *mirski* — lui a servi de cible ou de quintaine. Puis ce fut le tour du feuilletoniste belge Léopold Stapleaux ; et, ce joyeux ou fâcheux privilège, Stapleaux le garda jusqu'à son dernier jour, et le conserva même dans l'autre monde. Quand Scholl se mettait à « parler Stapleaux », il ne s'arrêtait plus.

« J'ai passé vingt ans à lui monter des *scies*, avouait-il, et nous n'avons jamais cessé de nous voir avec plaisir. »

En se présentant à la Société des gens de lettres, en 1873, le prince Joseph Lubomirski adressa au délégué d'alors, à Emmanuel Gonzalès, une lettre où il déclarait que, « prince de naissance, il avait renoncé à son titre en se faisant naturaliser Français ».

Scholl de saisir aussitôt la balle au bond, et d'expédier à Gonzalès et à divers journaux une lettre paraissant émaner de Stapleaux, où celui-ci réclamait pour lui le titre abandonné par Lubomirski, et signait fièrement : PRINCE LÉOPOLD STAPLEAUX.

Notez qu'à cette époque, ledit feuilletoniste belge collaborait à des feuilles démocratiques très avancées et passait pour un farouche radical.

Le surlendemain, Scholl voit tomber chez lui le nouveau prince, qui lui narre la *stupide* mystification dont il est l'objet :

« Il y a des gens vraiment par trop bêtes ! s'écrie-t-il, indigné et exaspéré. Tu sais que je vais tous les jours, avant dîner, dans un café du boulevard des Batignolles dont la plupart des

clients ont mes opinions ; ce sont de fermes républicains, des intransigeants.... Eh bien, mon cher, quand je suis arrivé hier à ma table, l'un d'eux m'a tout de suite apostrophé : « Monsieur ! lorsqu'on mendie des titres nobiliaires, qu'on a l'audace de s'en emparer, on ne vient pas se dire ensuite ami du peuple, et frayer avec les vrais citoyens. » J'eus beau lui répliquer que c'était une plaisanterie, une farce qu'un imbécile m'avait faite : « Allons donc ! m'a-t-il riposté, on ne plaisante pas avec ces choses-là ! — Je vous assure... — Faites un procès aux journaux qui ont inséré cette calomnie alors ! — Mais ce procès me rendrait absolument ridicule ! — Nullement ! Et comme nous ne voulons pas de faux frères... » Et ils m'ont flanqué à la porte, mon bon ! Ils m'ont flan-qué-à-la-porte, en me disant qu'ils ne me connaissaient plus, qu'ils ne voulaient rien avoir de commun avec *le prince* Stapleaux. Faut-il qu'il y ait des gens bêtes sur terre ! »

Raconter toutes les mésaventures et prouesses qu'Aurélien Scholl se plaisait à attribuer à l'infor-

tuné Stapleaux serait interminable, et le récit risquerait, en plus d'un endroit, d'outrager ce qu'on nomme les bonnes mœurs.

Je ne rapporterai qu'un seul de ces incidents.

Léopold Stapleaux avait eu, paraît-il, une maîtresse atteinte de phtisie, qui, après être allée se faire soigner en Algérie, avait voulu regagner Paris, n'en avait pas eu la force, et était morte en route, dans une petite gare du Midi, du côté de Sorgues ou de Bédarrides. On trouve sur la défunte des lettres signées de Stapleaux, et on télégraphie immédiatement à celui-ci la lugubre nouvelle. Stapleaux arrive, s'informe des usages du pays : il veut des obsèques exceptionnelles, tout ce qu'il y a de mieux. « Il faut donner tant aux sonneurs, lui répond-on, tant pour le curé et ses deux vicaires, tant pour les porteurs. Puis il y a les enfants de l'hôpital qui suivent le corps ; il y a les pauvres de la paroisse ; il est d'usage... » Stapleaux, qui voyageait avec un permis de rédacteur de journal, et avait en tout trois francs dans sa poche, réplique : « J'ai mieux que tout cela.

Je vous ferai voir quelque chose sortant vraiment de l'ordinaire et ayant un cachet tout spécial, une cérémonie que vous n'avez pas encore vue... — Ah ! — Oui ! Un enterrement qui fera époque chez vous et que vous n'oublierez pas ; où nous n'aurons d'ailleurs besoin ni d'enfants de l'hôpital, ni de pauvres, ni de sonneurs, ni de curé, ni de vicaires... » Et il fit enterrer cette femme civilement.

Comme romancier, Léopold Stapleaux équivalait, selon l'expression de Scholl, « à un marchand de marrons ». C'était, selon lui encore, le plus pitoyable romancier de notre époque, et, s'il était venu s'établir homme de lettres à Paris, c'est qu'à Bruxelles on ne l'eût pas toléré. Ce qui n'empêchait pas Stapleaux d'avoir de l'esprit d'observation, une imagination subtile et féconde, et d'être un très jovial causeur. C'était aussi une jolie fourchette et un amateur de bons crus. Il mourut en novembre 1891, et, conformément à ses dernières volontés, fut inciméré au Père-Lachaise, bien que son bourreau et ami Aurélien

Scholl eût maintes fois essayé de le dissuader de cette crémation :

« Ne fais donc pas cela ! On dira partout que c'est ta dernière *cuite !* »

« Quoique je t'aie beaucoup blagué, tu me manques, mon vieux camarade, écrivait Scholl peu de temps après [1]. Si les prêtres ne nous ont pas trompés sur l'autre vie, comme ils nous ont trompés sur celle-ci, nous nous reverrons un de ces jours. Mais, s'il y a une autre vie, tu ne la comprendrais pas sans vignobles. Donc, il y a des vignobles dans l'au-delà, et je compte bien, à notre prochaine rencontre, t'offrir quelques bonnes bouteilles d'un vieux vin — de derrière les nuages. »

*
* *

Cette haine de Scholl pour les sots et les raseurs éclatait souvent malgré lui et en dépit de toute sa cordialité et de sa bonne humeur.

Il y a quelques années, dans le fort de l'affaire

1. Cf. *les Ingénues de Paris*, pp. 353-354.

Dreyfus, un habitué de nos dîners s'étant lancé, le dessert venu, dans je ne sais plus quelle diatribe politique, Scholl, impatienté, se leva :

« Ah ! vous nous em...nuyez à la fin ! Allez vous faire... »

Il fallait voir la mine navrée et consternée, effarée et bouleversée de ce cher Ernest Benjamin, l'organisateur de nos banquets, toujours si correct, lui, si calme, doux, discret et attique, toujours si maître de lui et si talon rouge !

C'est au sortir de ce dîner mouvementé qu'Henri Lavedan murmurait à l'oreille de Jules Clère :

« Et cela ne coûte que sept francs ! Ce n'est vraiment pas cher ! »

Une autre des victimes attitrées d'Aurélien Scholl a été le père... appelons-le Daphnis, le père Daphnis, un singulier bonhomme et vilain bonhomme, qui plus est, dont les agissements, ou, pour mieux parler, les petits manèges et honteux artifices, méritent d'être exposés ici en détail. Ils sont même dignes, eux et leur auteur, d'avoir un chapitre spécial et ils l'auront.

VII

Histoire d'un pied-à-terre. — Tragédie à caser et grippe bénigne. — Quentin-Bauchart ou Quentin Durward ? — « Écrasons l'infâme ! ». — Ingratitude justifiée.

Un lundi de l'année 18.., le Comité de la Société des gens de lettres, réuni en séance, reçut la visite d'un petit vieillard tout de noir vêtu, à la physionomie peu avenante, aux yeux fuyants, bigles et chassieux, au teint rougeaud et violacé, à la peau rugueuse et squameuse, couturée et ravinée, mais dont la répugnante laideur disparaissait à nos regards, était comme masquée par la bonne nouvelle qu'il nous apportait. Il venait nous annoncer qu'il faisait don à notre caisse des retraites de la gentille somme de 60.000 francs.

Aussi que de remerciements, de los et de bénédictions accueillirent ses paroles et saluèrent son départ !

Par malheur, au bas de l'acte de donation, se trouvait une menue clause, absolument insignifiante au premier aspect, mais qui, dans la suite, devait nous créer quantité de difficultés et de tracasseries. Le donateur, notre mille fois béni petit manteau bleu, avait appris qu'il existait dans l'hôtel de la Société un appartement inoccupé, et il nous demandait de vouloir bien lui concéder ce local comme pied-à-terre.

« J'ai, d'ailleurs, ajoutait-il, une maison en province, une maison où je suis installé et que j'habite d'un bout de l'année à l'autre, sauf les quinze jours d'hiver que je viens passer à Paris ; j'ai, qui plus est, soixante-dix-huit ans : c'est vous dire que je ne vous gênerai ni beaucoup ni longtemps. »

Pouvait-on refuser cette minuscule satisfaction à un homme qui vient de vous gratifier de 60.000 francs ?

Évidemment non. D'autant plus que cet homme, toujours en veine de générosité, insinuait volontiers à droite et à gauche qu'il ne s'en tiendrait pas là, qu'il possédait une honnête fortune et pas un seul héritier naturel, qu'il ne demandait qu'à nous être encore agréable, qu'à se rendre encore utile à cette chère Société des gens de lettres, à laquelle il était si fier d'appartenir, etc.

Sans hésiter, à l'unanimité, le pied-à-terre fut accordé.

Alors et soudain tout changea de face.

Le père Daphnis — car c'est de lui qu'il s'agit — déserta son habitation de province pour s'établir à demeure dans l'hôtel de la Société, et les quinze jours d'hiver passés à Paris se transformèrent en quinze jours d'été passés à la campagne, dans la susdite maison. Tout le reste du temps, nous l'avions sur le dos, et non seulement nous, mais les employés de nos bureaux, tout le personnel de l'hôtel.

Ce n'était rien encore, et nos tribulations ne faisaient que commencer.

Un beau jour le père Daphnis se mit en tête de se présenter aux élections de l'assemblée générale annuelle et d'entrer dans le Comité. Membre du Comité, il devenait un des administrateurs de la Société, avait barre sur le délégué, droit de contrôle indirect sur les employés et le personnel : c'était, en quelque sorte, autoriser et légitimer l'indiscrète et insupportable ingérence qu'il s'était attribuée.

Sans talent, sans valeur littéraire aucune, admis dans la Société des gens de lettres à une époque où régnait la plus large indulgence, n'ayant jamais produit que des œuvres grotesques, un poème épique sur les Olympiades, des tragi-comédies à la façon de Luce de Lancival, de Baour-Lormian ou de Parseval-Grandmaison ; des dissertations philosophico-religieuses, comme *l'Immortalité de l'âme démontrée par les lumières de la science, le Triomphe de l'athéisme constaté par nos principaux explorateurs* (car, grâce à je ne sais quelle singulière argumentation, ce maniaque croyait à la vie future sans admettre l'exis-

tence de Dieu), et autres calembredaines de cette taille, le père Daphnis était inconnu de tous les gens de lettres, et sa candidature n'obtint, dans une réunion préparatoire, qu'un infime nombre de voix.

Mais, dans une réunion suivante, on se ravisa. Quelques sociétaires, des mieux intentionnés, intervinrent. On laissa de côté et on oublia le pitoyable écrivain pour ne voir que le cher et vénéré bienfaiteur, sa donation passée et ses présents à venir.

Le père Daphnis fut élu membre du Comité des gens de lettres.

Alors nouvel avatar, autres batteries démasquées.

Ce n'était rien moins que la présidence de la Société des gens de lettres que guignait notre homme : il ne lui suffisait pas de peser sur nos délibérations par sa qualité de bienfaiteur, — et rien que ce motif aurait dû à jamais l'éloigner du Comité, — il aspirait à la première place, voulait succéder à Émile Zola, à Aurélien Scholl,

à Henry Houssaye, à Paul Hervieu. C'était insensé.

En outre, possédant tout un stock de tragédies héroïques et de pièces guignolesques, toutes inédites, il cherchait comme de raison à les produire, il usait pour cela de son titre de membre du Comité, pourchassait, obsédait nos sociétaires qu'il supposait en situation de le servir : Jules Claretie, Henry Fouquier, Raoul de Saint-Arroman et bien d'autres en ont su quelque chose. Et ces poursuites et obsessions, il les exerçait avec un aplomb, avec un cynisme, qui ne pouvait qu'être inconscient, tant il était injurieux et révoltant.

Un lundi, à l'issue d'une séance du Comité, le père Daphnis s'approche de Paul Hervieu, qui devait ce soir-là présider notre banquet mensuel, et le prie de l'excuser de ne pas aller toaster en son honneur :

« Je suis très grippé, mon cher président, je me sens tout fiévreux, et je vais de ce pas me mettre au lit.

— Je suis navré que ce soit un tel motif qui vous empêche d'être des nôtres ce soir, lui répond Paul Hervieu avec son accortise coutumière, et je souhaite, monsieur Daphnis, que cette grippe se dissipe promptement.

— Je l'espère, mon cher président, mais j'ai hâte de me coucher... »

En ce moment, survient le délégué, Léonce de Larmandie, qui, s'adressant à Paul Hervieu, lui dit :

« Claretie vient de me téléphoner à l'instant même que nous pouvions compter sur lui ce soir ; il tient à porter votre santé... »

Le père Daphnis de dresser l'oreille aussitôt :

« Ah ! Claretie viendra ?... »

Sa grippe disparut comme par enchantement, sa fièvre s'envola, et, au lieu d'aller se couler dans ses draps, il s'empressa de se barbifier, d'enfiler sa redingote, et le premier convive que Paul Hervieu aperçut en arrivant chez Marguery, ce fut le père Daphnis.

« Vos souhaits m'ont porté bonheur, mon cher

président, eut-il l'aplomb de déclarer en s'approchant d'Hervieu et en lui serrant la main ; je me sens si bien que je n'ai pas craint de sortir...

— Enchanté, monsieur Daphnis ! »

Ce que Claretie fut rasé ce soir-là !

*
* *

Tous, nous nous efforcions d'entourer de sollicitude et d'égards M. Daphnis, égards dus à son grand âge encore plus qu'à ses libéralités, et il n'était pas de sottises et d'impertinences qu'il ne nous fît. Il n'appartenait pas à notre monde, n'était pas accoutumé à nos usages, ne comprenait aucune finesse de langage ni plaisanterie, se montrait toujours épilogueur, rogue et retors, susceptible et pointilleux à l'extrême, affublé du plus mesquin et du plus détestable caractère. Ainsi sa maison de province, maison vaste et d'importance, paraît-il, il aurait voulu la léguer, nous apprit-on, à une bonne qui prendrait l'engagement de le servir jusqu'à sa mort, et jamais il ne parvint à trouver cette bonne, à garder près

de lui cette future héritière, créature d'élite : au bout d'un mois ou d'une semaine, on le plantait là invariablement.

« Pas moyen d'y tenir ! Impossible d'habiter avec ce coco-là ! »

Et puis des maladresses, des pataquès, des gaffes de toutes sortes et à n'en plus finir.

Lorsque Maurice Quentin-Bauchart entra au Comité des gens de lettres, ce fut le père Daphnis qui, en sa qualité de doyen d'âge et avant qu'on procédât au renouvellement du bureau, s'assit au fauteuil présidentiel et ouvrit la séance. Il aurait pu laisser au président qu'on allait élire le soin de souhaiter la bienvenue aux membres nouveaux : il préféra se charger de ce soin : mais voyez la malchance, représentez-vous les fous rires qui s'emparèrent de tout le Comité, quand on entendit M. le président d'âge confondre obstinément Quentin-Bauchart avec Quentin Durward, le conseiller municipal de Paris nommé membre du Comité des gens de lettres avec le héros de Walter Scott, dire et

répéter invariablement : « Nous sommes heureux, monsieur Quentin Durward... Je salue monsieur Quentin Durward... »

C'était du délire ; on se roulait sous la table. Et le père Daphnis, sans s'apercevoir de rien, continuait de plus belle, intrépidement :

« Au nom de tous, monsieur Quentin Durward... »

Comme, à la fin de la séance, Quentin-Bauchart s'approchait de lui et lui disait gentiment :

« Merci pour Walter Scott, monsieur Daphnis !

— Quoi ? quoi ? » bafouilla l'autre.

Et voilà le falot personnage qui rêvait d'être président de la Société des gens de lettres, voulait se servir d'elle comme de piédestal ou de tremplin !

« Et cela uniquement parce qu'il nous a apporté de l'argent ! Eh bien, non, je n'admettrai jamais cet argument, jamais ! » protestait Paul Hervieu d'un ton net et avec une vibrante énergie.



M. Daphnis était, cela va sans dire, un assidu de nos dîners, et là encore il commettait nombre d'impairs et de bourdes, nous donnait force tintouin.

D'abord, et à cause même de son physique, il n'était pas facile à caser. Il aurait toujours voulu être assis à côté d'une dame, voire entre deux, et toutes le fuyaient comme la peste. Il était vraiment trop laid, répugnant, avec ses yeux en trou de vrille, torves, humides et sanguinolents, sa peau épaisse, granuleuse et d'un rouge sale, d'un rouge foncé et violacé, couleur d'aubergine. A ce propos, je me rappelle qu'un soir, comme il se trouvait placé à la droite de l'aimable madame Jacques de Garches, qui avait à sa gauche un autre de nos confrères pareillement affligé de strabisme, le commandant X..., nous disions, en les voyant tous les deux à l'envi cligner de l'œil vers leur voisine, qu'elle n'avait pas eu de peine à leur faire « tourner la tête ».

Puis, sans cesse, le père Daphnis cherchait à discuter et à s'imposer ; partout il pontifiait, prêchait et patrocinait.

« J'ai juré d'écraser le matérialisme ! J'en ai fait le serment, et, mieux que Voltaire avec l'*infâme*, j'y arriverai ! Vous lirez mon prochain article dans la *Revue des Deux Mondes* : Brunetière, avec qui j'en causais encore ce matin, est émerveillé, épaté ! Il m'a dit : « Mon cher, voyez-vous, mon cher, il n'y a que vous... »

Le dessert venu, le père Daphnis avait toujours au fond de sa poche quelque carré de papier, qu'il tirait et déployait comme un drapeau.... Et c'étaient des vers, des kyrielles d'alexandrins, destinés, eux aussi, généralement, à « écraser le matérialisme », mais non, certes, à égayer les convives et faciliter leur digestion.

Ensuite il nous contait sur lui-même des détails intimes, parfois très touchants, mais qu'il eût été préférable de ne pas étaler en public. Ainsi il avait profondément aimé sa femme, morte depuis de longues années, et il se croyait toujours en

correspondance avec elle, lui parlait, ne s'endormait jamais sans lui dire bonsoir.

« Bonsoir ? Mais c'est le mot qu'on adresse aux personnes qui nous ennuient et dont on veut se débarrasser, monsieur Daphnis ! » lui objectait un jour Aurélien Scholl.

Quand le père Daphnis mourut, ni le président, ni le vice-président — il n'y en avait qu'un à ce moment-là — ne purent se résoudre à aller, conformément aux traditions, prononcer au cimetière l'oraison funèbre du défunt :

« Il nous a vraiment trop agacés, trop bassinés de son vivant, moi en particulier ! » s'exclamait, d'ailleurs avec toute raison, ce vice-président.

Il fallut charger d'office un membre du Comité de porter sur la tombe ces regrets obligés et les suprêmes remercîments forcément dus à ce « bienfaiteur », si intéressé et si insupportable qu'il fût.

Le mot de la fin, le mot résumant le mieux la situation, c'est encore Aurélien Scholl qui le prononça dans un de nos banquets :

« Ce vieillard, il justifie l'ingratitude ! »

VIII

Ernest Benjamin. — « Mieux vaut se produire que s'instruire. » — L'industrialisme et la littérature. — Pauvre métier ! — Encore le devoir du public. — « Ratés » et pauvres. — La gloire littéraire. — Oubliés et dédaignés. — Eugène Noel. — « Le bruit ne va qu'à ceux qui en font. » — Une fête de famille. — Paul Hervieu et « le Warvick de la République des Lettres ». — La comtesse Rostoptchine et son oraison funèbre. — La littérature et l'art culinaire.

Ernest Benjamin a été longtemps le principal, voire l'unique organisateur des dîners mensuels de la Société des gens de lettres, et il a pris une telle part à ces réunions, y a consacré tant de zèle et de dévouement, que le président Paul Hervieu, dans le toast qu'il lui porta au banquet du 11 juin 1900, a pu le qualifier sans exagération de « véritable fondateur du dîner mensuel ».

Deux autres membres de la Société faisaient,

avec Benjamin, partie de la « Commission du dîner », Félix Jahyer et Édouard Montagne ; mais de longs et cruels deuils étant venus frapper ces deux confrères, Benjamin demeura chargé de toute la besogne, et je m'empresse d'ajouter qu'il s'en acquitta toujours à merveille.

Nul mieux que lui, du reste, ne possédait les qualités requises pour réussir en pareille tâche. Plein de distinction, d'urbanité, de courtoisie et de tact ; toujours gracieux, doux, souriant et avenant, très ferme néanmoins et inébranlable dans ce qu'il jugeait être la vérité et le droit, Benjamin était hautement estimé de nous tous, et était entre tous un sympathique. C'est à lui qu'incombait le soin de choisir les présidents de nos dîners, de rallier les convives, de les recevoir, de les placer, et, ces tâches multiples et délicates, il les remplissait avec sa scrupuleuse conscience et son exquise et indéfectible bonne grâce. Je ne crois pas qu'il ait jamais froissé la susceptibilité d'aucun de nous, et cependant nous appartenions tous exclusivement au *genus irritabile*.

« Pendant douze ans, chaque mois, c'est lui qui organisa nos réunions, a dit sur sa tombe l'ami chargé de lui adresser, au nom de la Société, le dernier adieu ; lui qui nous conviait à venir causer de littérature et d'art, de bonne confraternité et de bonne entente ; lui qui nous exhortait sans cesse à nous rapprocher, à nous mieux connaître, à nous soutenir et nous entr'aider ; durant douze ans, il a été, pour ainsi dire, le lien qui nous unissait tous. »

Il mérite donc bien une place spéciale dans ces souvenirs/



Ces scrupules et cette conscience dont témoignait Ernest Benjamin dans ses fonctions de commissaire de nos dîners se retrouvaient dans toute sa conduite, dans sa vie comme dans ses livres.

Il était par excellence l'écrivain probe, exact. soigneux, méticuleux, l'artiste qui désire avant tout se contenter, et se montre plus que personne

sévère et exigeant envers lui-même. Estimant que « les écrits dont on vit ne vivent pas », jamais il ne fit de la littérature un métier ; il avait pour elle un vrai culte, un culte qui exige du loisir, du travail, de vastes et intelligentes lectures, maintes recherches, analyses et comparaisons. Il pensait, avec le vieux Regnier,

> *qu'il* se faut essayer,
> Se sonder, s'exercer, avant que s'employer ;

et que, pour manier dignement sa langue, il est indispensable de l'avoir bien étudiée et de la bien connaître. Aussi les incorrections de forme, les impropriétés de termes, toutes ces inexpériences ou vulgaires négligences qu'on rencontre fréquemment dans les journaux et les livres : *fixer quelqu'un*, pour fixer les yeux sur lui ; *invectirer quelqu'un ; éviter quelque chose à quelqu'un* ; partir *à* Nice, au lieu de pour Nice ; une rue *passagère*, au lieu de passante ; *conséquent*, à la place de considérable ; *fortuné*, pour signifier qui a de la fortune ; *compendieusement*, dans le sens de longuement ; *demander excuse*, pour demander

pardon : *à l'avance*, pour d'avance, etc., etc., l'horripilaient et l'exaspéraient, le cher Benjamin.

« Rien ne vous oblige à écrire, et encore moins à exhiber votre prose, disait-il : mais, du moment que vous vous en mêlez, vous êtes tenu de savoir la valeur des mots que vous employez, de respecter notre langue et vos lecteurs. Si la tâche vous semble au-dessus de vos forces, essayez d'autre chose, jouez au billard ou au jacquet, faites de la menuiserie, de la photographie ou de la bicyclette. »

Ce qui ne l'empêchait pas de dire aussi — car il n'était pas dupe de ses théories — qu'au point de vue pratique, il vaut infiniment mieux suivre le conseil de Paul-Louis, et *se produire* que *s'instruire* ; qu'à force de s'enterrer dans ses études, on perd toute chance de succès ; on ne fait plus de visites, on ne court plus les dîners, bals et soirées, on n'intrigue plus, ne quémande plus : on manque à tous ses devoirs [1].

1. Telles étaient aussi les recommandations que le fabuliste Viennet, convaincu que « les studieux n'arrivent à rien », adressait

Lui, il avait l'extrême tort de trop aimer à s'instruire. Loin d'être de ces « habiles » dont parle Pascal, « qui ne lisent point, écrivent peu et intriguent beaucoup », il se plaisait surtout au milieu de ses livres, dans la fréquentation des grands esprits de l'humanité, des poètes de la Grèce et de Rome, de notre Montaigne, de notre Molière et de notre La Fontaine ; il était de ces hommes de lettres, bien plus rares qu'on ne le croit, qui aiment vraiment les lettres et les « cultivent ».

> Il fut homme de bien et cultiva les lettres :

cette épitaphe qu'on lit sur le monument de Népomucène Lemercier, au Père-Lachaise, pourrait être aussi justement gravée sur la tombe d'Ernest Benjamin. La crasse ignorance de tant de prétendus écrivains, même des plus huppés, ou, qui pis

aux débutants littéraires : « Jeunes gens, ne m'imitez pas, ne passez pas tout votre temps dans votre cabinet de travail. Courez, trottez chez les libraires, chez les journalistes : ne laissez pas chômer votre nom. Notre siècle est encombré de grands hommes ; la renommée s'enroue à les proclamer. Malheur à ceux qui se laissent oublier ! » Et. (Cité par Staaff, *la Littérature française*, t. II, p. 667.)

est, leur souveraine indifférence en toute matière de littérature et d'érudition, l'indignait ou le consternait.

Il ne comprenait pas, n'en revenait pas.

Ce qu'il comprenait encore moins et le révoltait davantage, c'étaient les trafics et tripotages littéraires, l'industrialisme appliqué à l'Art, à ce qui, de toutes les choses humaines, lui semblait la plus haute et la plus noble.

« Jamais un chef-d'œuvre n'a été fait en collaboration, me disait-il un jour en invoquant l'autorité de La Bruyère. Nous voyons présentement des frères, des cousins, des familles entières : père, mère, fils, fille, oncle, tante, neveu, etc., qui s'associent et publient leurs collectives élucubrations sous un seul nom, ce qui leur permet d'élucubrer en plus grande quantité sous la même estampille, de la répandre et de la vulgariser plus rapidement, par conséquent, cette estampille, et d'en tirer ainsi bien plus de bénéfice que s'ils travaillaient et signaient séparément. On a beau leur répéter et ils ont beau savoir que

toute œuvre de l'esprit est personnelle, que les dons essentiels de l'écrivain, imagination. observation. sensibilité. génie. sont incommunicables ; que jamais. encore une fois, un chef-d'œuvre littéraire n'est sorti de l'accouplement de plusieurs cerveaux : que leur importe ! Ce qu'ils veulent. c'est uniquement pondre plus de copie, de façon à palper plus d'écus. Ils s'associent là comme ils s'associeraient pour gérer une usine, débiter de la brioche ou servir de la limonade. Et. chose à noter et bien amusante, à mesure que la littérature se commercialise ainsi davantage, elle devient moins productive ; plus on fait d'elle un métier. plus ce métier devient mauvais. J'aspire au jour où il sera tout à fait tué, où l'on ne pourra plus du tout « vivre de sa plume » ; alors il n'y aura plus, en fait d'hommes de lettres, que les véritables amis et servants des lettres, ceux qui les aiment pour elles-mêmes, pour elles seules, en absolu désintéressement et passionnément. L'excès du mal aura amené ce bien. »

Coïncidence curieuse, Ernest Benjamin possédait un quasi-homonyme, qui, lui, ne s'occupait que de journalisme industriel et de réclames financières, et, par suite, était son tourment, son cauchemar :

« Voilà encore cet ostrogoth-là qui me compromet ! Ça n'en finit pas ! Je ne sais comment me dépêtrer... Ah mon Dieu ! mon Dieu ! Et c'est que, pour comble, il a le toupet de se prétendre de la Société des gens de lettres, dont il n'a jamais fait un instant partie, — on n'en voudrait pas ! — et d'accroître ainsi cette déplorable et désastreuse confusion ! »

*
* *

Les livres d'Ernest Benjamin, *Veillées poétiques*, *la Sainte*, *Singularité*, *Cœur malade*, *Pour la sauver*, etc., attestent son constant labeur et son persistant souci de la perfection. S'ils n'ont pas obtenu le succès qu'ils méritent, il faut s'en prendre, non à l'auteur, mais aux circonstances, à l'énorme surproduction littéraire et à l'indiffé-

rence forcée du public ; il faut nous souvenir du mot d'Aurélien Scholl, que nous citions dernièrement : le devoir d'un écrivain, son honnêteté, c'est de bien travailler et d'effectuer de bonne besogne ; le devoir et l'honnêteté du public, c'est — ou ce serait — de ne pas méconnaître ces efforts et de leur rendre justice. Et comme disait un autre : il n'y a pas plus de honte à être appelé *raté* que *pauvre*, la fortune et le succès n'allant pas toujours et forcément aux plus dignes et aux meilleurs, tant s'en faut.

Benjamin sentait bien qu'ayant rempli tout son devoir, ayant bien travaillé, abondamment et vaillamment semé, il aurait dû récolter davantage, et il souffrait de ce mécompte, il en souffrait de plus en plus. Quand, dans les derniers temps de sa vie, il avait l'occasion de causer avec quelque intime, volontiers il s'épanchait, donnait plus ou moins carrière à son découragement.

Il avait beau se dire que la gloire littéraire — aussi bien que toute autre — n'a rien d'absolu et n'est même qu'un leurre, n'est que fumée ;

que l'immortalité n'existe pas : que des écrivains très célèbres de leur vivant, — les académiciens Ballanche, Empis, Ancelot, Guiraud, Campenon, Roger, Étienne, Jay, Soumet, Charles Brifaut[1], Molé, Tissot, John Lemoinne, Charles de Mazade, pour ne citer que quelques-uns de nos récents *immortels* ; et Émile Deschamps, Jules Noriac, Léon Gozlan, Louise Colet, Méry, Francis Wey, Louis Ulbach, Jules Lecomte, Xavier Eyma, etc., etc., — sont, vingt ou trente ans seulement après leur mort, à peu près inconnus de tout le monde, et leurs œuvres totalement oubliées, personne ne lisant plus une seule ligne d'eux ; que les plus grands noms mêmes, ceux d'Homère, de Virgile, de Dante, de l'Arioste, Shakespeare, Cervantès, Molière, Voltaire, Hugo, disparaîtront à leur tour : il y en aura trop, de ces grands noms, et la mémoire humaine, selon la juste remarque de Sainte-

1. A propos de la « grande célébrité » de l'académicien Brifaut, on connait le joli mot de Méry à Jules Sandeau, appelé, en 1858, à hériter du fauteuil académique dudit Brifaut, et à entonner, par suite, le panégyrique de cet *immortel* : « Méfiez-vous, cher ami, on vous tend un piège : M. Brifaut n'a jamais existé. »

Beuve. sera bien obligée de faire faillite ; — il avait beau se dire tout cela, il ne pouvait se résigner. Pour comble, il voyait la vogue, gains et honneurs, aller de préférence à l'intrigue, au puffisme, à l'argent qui achète tout, réclame, renom et tapage ; et de cette gloire-là il n'aurait pas voulu. Avec un moraliste et grand seigneur qui s'y entendait, le prince de Ligne, il estimait qu' « il se commet de ces brigandages de succès qui dégoûtent d'en avoir », et il pouvait dire, avec Flaubert, que « rien ne m'a plus donné un absolu mépris du succès que de considérer à quel prix on l'obtient ». Il n'était ni « entrant », ni effronté : se montrait toujours doux, aimable, réservé : ne savait en aucune façon jouer des coudes ni écraser des orteils : il n'avait rien de ce qu'il faut pour percer, rien de l'arriviste.



Il y aurait une curieuse étude à faire sur les écrivains qui valent mieux que leur réputation, les auteurs méconnus, et, en généralisant, les

grands hommes ignorés. Maintes fois, du reste, cette discordance et iniquité a été signalée, cette étude partiellement entreprise.

Sæpe summa ingenia in occulto latent !

disait déjà Plaute il y a deux mille ans.

« Combien d'hommes admirables, et qui avaient de très beaux génies, sont morts sans qu'on en ait parlé ? Combien vivent encore dont on ne parle point, et dont on ne parlera jamais ? » remarque La Bruyère. Et il ajoute cette éternelle vérité : « Quelle horrible peine à un homme qui est sans prôneurs et sans cabale,... qui n'a que beaucoup de mérite pour toute recommandation, de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve, et de venir au niveau d'un fat qui est en crédit ! »

Pensant à tant de réels talents et de génies perdus et étouffés dans la foule, partis — et la mort n'est pas la seule chose qui tue — partis sans avoir fourni carrière et s'être révélés, Montesquieu disait avec humour : « Comme des marchands, ils sont morts sans déplier. »

De même, Gray, dans son célèbre *Cimetière de Campagne*, nous avertit, par la plume de Chateaubriand, que

> Là dorment dans l'oubli des poètes sans gloire,
> Des orateurs sans voix, des héros sans victoire...

Charles Monselet a écrit *les Oubliés et les Dédaignés du XVIII*e *siècle*, et l'éditeur Jouaust, érudit et homme de goût, avait commencé une collection des « Chefs-d'œuvre inconnus ». Il n'y a pas très longtemps que notre confrère Octave Uzanne parlait, en termes des plus laudatifs, de ce généreux esprit et « maître penseur » Lefèvre-Deumier, l'auteur de *Sir Lionel d'Arquenay* et des *Martyrs d'Arezzo*, qui, de l'avis de Barbey d'Aurevilly, « eut du génie », et « pour lequel sans doute je serai seul, ajoute Octave Uzanne, à quêter l'admiration ».

A propos précisément de ces dénis de justice littéraire, je ne puis m'empêcher de rappeler ici un nom, — et, quand je dis rappeler, c'est une simple façon de parler, car ce nom est certainement inconnu de la plupart des lecteurs, — le

nom d'Eugène Noel, qui appartint, lui aussi, à la Société des gens de lettres.

Eugène Noel, l'auteur de *la Vie des fleurs*, de *la Campagne. Paysages et Paysans*, des *Loisirs du père Labèche*, de *Rabelais et son œuvre*, du *Rabelais de poche*, de *Voltaire à Ferney*, et de quantité d'autres volumes consacrés à l'histoire naturelle, à la philosophie pratique et à l'histoire littéraire, a été un des esprits les plus originaux de notre temps. « Il a fait en littérature ce que Millet avait tenté pour la peinture, a très justement noté un de ses biographes, M. Raoul Aubé. Il a fait vivre et parler le campagnard comme nul encore ne l'avait su faire. » Michelet[1] le qualifiait de « grand écrivain populaire qui donne à tout ce qu'il touche un caractère de simplicité lumineuse et saisissante ». Béranger, Edgar Quinet, Proudhon, Auguste Comte, Littré, Édouard Charton, Georges Pouchet le tenaient de même tous dans la plus haute estime. Hier encore Éli-

1. Dans son volume *la Mer*, p. 331.

sée Reclus constatait que « Noel, ce délicieux écrivain, ne ressemblait à personne[1] ». Pas un de ceux qui ont approché ou lu Eugène Noel qui n'ait été frappé de cette puissante et savoureuse originalité, de cette vigoureuse et rayonnante intelligence, et n'ait emporté de ce commerce une inoubliable impression : Hector Malot, Eugène Muller, Jules Levallois surtout, qui fut non seulement l'ami mais le disciple de Noel, pourraient ajouter leur témoignage à ceux que je viens de citer et au mien propre.

Eh bien, encore une fois, en dehors d'un petit cercle d'intimes, et au-delà du coin de province où il a vécu et où il est mort, qui connaît Eugène Noel ? Son tort, sans doute, fut de se confiner dans sa région natale, la Normandie, de ne jamais quitter Rouen, où, durant une vingtaine d'années, il a rempli les fonctions de bibliothécaire de la ville. Encore un qui ne savait pas se remuer et intriguer, mendier et se faufiler ; qui persistait à

1. Cf. Raoul Aubé, *Eugène Noel*, notice nécrologique, *passim* ; et Eugène Noel, *[illegible]*, préface d'Élisée Reclus, pp. 5-6.

se tenir debout ; qui ne fut rien, pas même académicien, pas même, si je ne me trompe, officier d'académie, et qui s'est toute sa vie contenté de faire de bonne besogne, de remplir la plus noble des tâches, de travailler, au milieu de ses livres et de ses fleurs, à l'instruction, à l'amélioration et au bonheur de tous. On peut dire de ce magistral écrivain, gai philosophe et ingénieux et fécond éducateur, ce que lui-même disait de son compatriote, le poète Louis Bouilhet, l'auteur de *Mélœnis* : « Il fut toujours, par situation et par tempérament, un homme simple et très peu bruyant, alors que de nos jours le bruit ne va qu'à ceux qui en font. »

Mais revenons à l'organisateur de nos dîners, à Ernest Benjamin.

*
* *

A plusieurs reprises, les habitués du Dîner des Gens de Lettres, et, entre autres, la comtesse Lydie Rostoptchine, avaient instamment prié Benjamin de s'asseoir à son tour, non au fauteuil, mais sur

la chaise et à la place présidentielles, et il s'était toujours dérobé à cet honneur. Il finit par l'accepter, mais, avec sa délicatesse et sa modestie habituelles, en choisissant, ou plutôt en nous imposant, pour cette présidence, un mois d'été, c'est-à-dire une époque où les Parisiens commencent à partir pour leurs villégiatures, et les réunions à devenir très clairsemées. Nous eûmes beau protester, il s'obstina :

« Les présidences des dîners d'hiver sont réservées à de mieux qualifiés et de plus grands que moi, nous dit-il. J'ai, du reste, des engagements de pris pour le dîner de la rentrée et les banquets suivants. Si vous voulez de moi, il n'y a donc pas à hésiter, pas à chercher plus loin que le mois de juin prochain. »

Le 11 juin 1900, nous nous donnâmes donc rendez-vous chez Marguery pour complimenter et remercier l'organisateur attitré de nos fêtes. Nous étions là une cinquantaine : Mmes Jeanne France, Camille Pert, Gagneur, Paul Georges, la comtesse Rostoptchine, Maxime Villemer, Jac-

ques de Garches, Max Lyan, Nelly Hager, A. de Gériolles, etc. ; MM. Henry Fouquier, Charles Chincholle, Léo Claretie, Hector France, Jules Mary, Eugène Müntz, Lucien Paté, Gustave Toudouze, Pierre Decourcelle, Henry de Braisne, Jules Clère, Louis Collas, Fernand-Lafargue, Élie Fourès, Ernest Gay, Léonce de Larmandie, Édouard Mack, Paul Robiquet, Quentin-Bauchart, Rodocanachi, Poirier de Narçay, Roland de Cadehol, Louis Gerdebat, etc., et ce fut Paul Hervieu, alors président de la Société des gens de lettres, qui prit le premier la parole :

«... Il y a longtemps qu'il vous appartenait de présider ce dîner, qui, en outre de sa fondation, vous est chaque mois redevable des attentions les plus dévouées et les mieux conduites. Mais, Warwick de notre République des Lettres, vous ne songiez qu'au titre de Faiseurs de Présidents. Avec infiniment de tact, vous suscitiez ceux-ci de toutes parts.... Vous n'aviez jamais voulu vous apercevoir qu'il y avait, dans votre miroir, une de ces physionomies de président, que d'una-

nimes applaudissements attendaient. Nous avons dû faire violence à votre modestie, à votre discrétion.... Nous sommes heureux d'entourer en votre personne un écrivain probe et ingénieux, comme vos livres en témoignent.... Notre grand ancêtre à la Société des gens de lettres, Balzac, qui, vous le savez, attachait tant d'importance à bien choisir le nom de ses personnages, n'aurait pas conçu votre caractère sans vous appeler Benjamin, comme y a pourvu votre prédestination parmi nous. Je crois avoir découvert la cause secrète des sentiments que vous inspirez : vous êtes très aimé, parce que vous êtes très aimable.... Vos livres complètent et expliquent à merveille l'impression de sympathie que vous faites naître personnellement. Chez vous, le romancier montre une âme de tendresses et de scrupules, une virile hardiesse pour mener l'action selon la conscience, et cependant une honnête précaution chez vos héros, un soin de respecter les préjugés d'autrui.... »

Mme la comtesse Rostoptchine, au nom des

femmes de lettres, célébra, en termes très touchants, « non le talent littéraire de Benjamin, ni ses qualités aimables de bonne camaraderie, qui lui ont valu l'unanimité des suffrages de l'Assemblée générale, mais cette bienveillance attendrie, ce respect de la femme, qui, dit-elle, donnent tant de charme à nos relations avec Benjamin. » Dans sa vive et communicative émotion, l'oratrice alla même — ce qui, à une fin de dîner, ne laissa pas de produire un certain effet ; mais les Égyptiens dressaient bien une momie sur leur table, comme « pièce de milieu » — alla même jusqu'à charger Benjamin de prononcer, le moment venu, son oraison funèbre :

« Galant et courtois envers nous ici-bas, il nous jette d'une main pieuse des fleurs après notre mort : son oraison funèbre de notre regrettée doyenne Anaïs Ségalas restera dans nos mémoires attendries. Elle lui a même valu ma pratique, — s'il a le chagrin de me survivre.... »

Dans sa réponse à ses toasts, Ernest Benjamin retraça avec autant de sagacité de jugement que

de finesse d'esprit et d'élégance de forme le rôle et l'importance de notre banquet mensuel :

« Vous n'avez nullement à me remercier, dit-il, des soins que je donne à ce dîner et du souci que je prends de convier ici toutes les célébrités de la Littérature. Celui qui s'occupe d'une chose avec ardeur en trouve la beauté vraie, qui le paye de ses efforts. La beauté vraie de celle-ci, je vais vous la dire :

« C'est servir les Lettres que de donner à dîner. Brillat-Savarin prétend que la langue française à table se perfectionne, et que la délicatesse des mets et la joie qui en découle disposent à l'éloquence.... Volney raconte que, pendant la Révolution, les Français émigrés en Amérique faisaient six cents lieues pour aller causer. La conversation est un besoin français, c'est aussi une richesse nationale et un talisman. Ici, en effet, on cause et on oublie les dégoûts et les amertumes ; la jalousie, cette névrose des sots, n'a pas droit de cité, et c'est dans l'union de tous qu'est l'intérêt de chacun. Toute entreprise humaine est

sujette au déclin et exposée à la moquerie, sauf celle qui a pour but de renforcer les amitiés et d'exalter les talents. Chacun de nous comprend la religion littéraire à sa façon.... Mais tous, nous sommes artistes, ayant au cœur un même besoin de travail, d'amour et de charité, enfants de cette grande famille qui s'appelle la Société des gens de lettres, et, tous, nous combattons le bon combat, pour la très grande gloire de la Littérature française.

« Eh bien, ce petit dîner, auquel on serait tenté de ne pas prendre garde, c'est le lien subtil et charmant qui rapproche nos mains et unit nos cœurs. C'est par lui et grâce à lui que nous venons ici renouveler chaque mois le pacte des Lettres et de l'amitié. Je bois donc à lui et à sa longue prospérité.... »

Hélas ! moins d'un an plus tard, dix mois après cette si cordiale et joyeuse réunion, vraie fête de famille, Ernest Benjamin était couché dans sa bière, et nous le conduisions au cimetière Montmartre. Absente de Paris, la comtesse Ros-

toptchine ne put lui rendre l'hommage suprême qu'elle attendait de lui, et que, durant les ravages de la phtisie et sa lente agonie, Benjamin avait eu tout loisir d'espérer d'elle.

IX

Roger Bontemps et *Chagrinier* : Auguste Saulière et « le bon Thiaudière ». — Avocat d'office. — Un voyage à Naples. — Un apôtre. — Double catastrophe.

Un autre de mes meilleurs camarades, tout dévoué, comme Ernest Benjamin, à la Société des gens de lettres, et mort comme lui prématurément, fut Auguste Saulière, l'auteur de nombreux romans : *les Guerres de la Paroisse*, *l'Amour terrible*, *Déshonorée*, *Pour une femme*, etc., et de trois volumes de contes en vers : *Leçons conjugales*, *Histoires conjugales*, *Ce qu'on n'ose pas dire*, très joliment écrits et lestement troussés, que Dentu édita jadis avec luxe, et que les amateurs recherchent encore et payent un bon prix.

13

D'un naturel ouvert, jovial et exubérant, toujours la plaisanterie sur les lèvres et le rire dans les yeux, d'une intarissable fécondité d'imagination, et de la plus allègre et la plus communicative gaîté, vrai Roger Bontemps, boute-en-train de toute réunion, Saulière était on ne peut mieux doué pour ces récits humoristiques et guillerets qu'il éparpillait dans les journaux d'il y a vingt ans. Petit, svelte et dégagé, vif et remuant, les yeux clairs, francs et brillants, il avait, malgré sa tête en cône bizarrement conformée, une physionomie des plus sympathiques : on devinait tout de suite l'aimable compagnon, le brave et excellent garçon.

Il était né à Graulhet, dans le Tarn, vers 1845, et avait été correcteur au *XIX*e *Siècle* d'Edmond About, où il avait en même temps, je crois bien, publié ses premières œuvres, fait ses premières armes. Puis il était entré au ministère de l'Intérieur, dans le bureau de la Presse, et, avec sa grande facilité de travail, avait continué de plus belle à composer romans et nouvelles,

à versifier saynètes, fables et chansonnettes.

Le malheur voulut qu'on licenciât, en 1884 ou 1885, un certain nombre d'employés de ce bureau de la Presse, et que Saulière se trouvât parmi eux. Il dut donc, pour vivre, ne plus compter que sur sa plume, et, quoique son existence et celle de sa femme fussent des plus modestes, une lutte difficile, de pénibles épreuves, commencèrent pour lui. C'était le cas de recourir à son ancien gagne-pain, de se remettre correcteur, et, de différents côtés, on le lui conseilla. Mais il ne voulut rien entendre :

« Jamais de la vie ! Plutôt mourir de faim ! »

Tous ceux qui sont au courant, pour l'avoir pratiqué avec méthode et scrupule, avec science et conscience du très ardu et très dur métier de correcteur d'imprimerie, ne s'étonneront pas trop de cette répulsion. Pour ce labeur si spécial, qui exige un savoir si varié, une telle application, une si continuelle et si absolue contention d'esprit, de telles incessantes minuties, il faut être doué de qualités particulières, et, ces qualités, le sémillant et

exhilarant conteur ne se les reconnaissait sans doute pas

Il ne voulait pas davantage s'adresser à sa famille, à un sien oncle notamment, prêtre du côté de Graulhet, qui l'avait élevé, si je ne me trompe, placé au séminaire, et avec qui il était en froid. Il aurait fallu courber l'échine, implorer une absolution... Non !

Saulière faisait, d'ailleurs, bon visage aux ennuis, et bravait vaillamment la tourmente. Rien ne parvenait à troubler sa rayonnante belle humeur, à refréner son superbe et irrésistible entrain :

« Baste ! On s'en tirera ! C'est un petit moment à passer ! C'est la vie, cela ! Après la pluie, le soleil ; après l'hiver, le printemps !

Le ciel, d'un jour à l'autre, est humide ou serein,
Et tel pleure aujourd'hui qui sourira demain.

Nargue des papillons noirs, et au diantre les pessimistes ! »

Les pessimistes, il n'avait pas assez de quolibets et de railleries à leur décocher, et Schopen-

hauer et ses adeptes lui servaient sans cesse de cible.

Saulière et moi, nous collaborions à cette époque, ainsi que plusieurs de nos confrères de la Société des gens de lettres : Edmond Thiaudière, Fernand-Lafargue, Maxime Villemer, Raphaël Lightone, Pontsevrez, aux journaux de Crouzet, *l'Estafette* et *l'Opinion*, et souvent nous nous en revenions le soir ensemble. Immanquablement alors une discussion, toujours la même, surgissait entre Saulière, l'irréductible et enthousiaste optimiste, et l'auteur de *l'Apprentissage de la vie* et de *la Proie du néant*, Edmond Thiaudière, pessimiste non moins convaincu et non moins ardent.

« Comment, *Chagrinier*, vous êtes encore de ce monde ? s'exclamait Saulière. Vous ne parvenez donc pas à résoudre le dilemme, le terrible dilemme qui s'agite en vous et vous torture, — à savoir si vous devez vous pendre ou vous jeter dans la Seine ? »

Chagrinier, c'était le sobriquet que le facétieux Saulière, ce sempiternel rieur, avait coutume

d'appliquer à celui qu'on désigne toujours couramment au Comité des gens de lettres par la périphrase « le bon Thiaudière », et qui est certainement l'une des physionomies les plus originales, un des esprits les plus curieux et les plus remarquables de notre temps.

Edmond Thiaudière, qui a commencé par être avocat, quitta la toge après avoir plaidé sa première cause, et en quelque sorte pour l'avoir gagnée, cette cause. Chargé d'office de la défense d'une jeune recéleuse, qui avait contre elle — style du Palais — cinq chefs d'accusation, qu'elle ne contestait nullement d'ailleurs, il réussit à faire écarter par le jury quatre desdits chefs, et, s'il n'épargna pas à sa cliente le châtiment du cinquième, c'est qu'ici la culpabilité était par trop flagrante, et qu'il n'y avait vraiment pas moyen d'esquiver la chose. Ce verdict, qui était en somme un succès, loin d'encourager Me Thiaudière, le dégoûta à jamais du barreau.

« Comment! se dit-il, voilà une accusée qui est coupable, coupable de tout ce dont on l'ac-

euse, qui l'avoue elle-même et le proclame, et j'ai failli la faire entièrement acquitter ? Moi, qui place la vérité et la sincérité au-dessus de tout, je passerais ma vie à parler contre ma conscience, à parler contre la vérité, pour gagner de l'argent ? Non, non, pas de ce métier ! »

Et Me Thiaudière lança la toque et la toge aux orties et se fit homme de lettres.

Mais, écrivain, — poète, romancier, journaliste, et toujours philosophe, — il resta plus que jamais le défenseur des petits et des faibles, des déclassés et de tous les vaincus du sort. Très sensible, impressionnable, inquiet, nerveux à l'extrême, il ressemble en cela à un de ses maîtres préférés, à Jean-Jacques, de qui l'on a si justement dit qu'il possédait un derme sans épiderme, un derme à nu. Hommes et bêtes, tout ce qui vit et respire, — et souffre, par conséquent, — a droit à sa pitié, à son universelle commisération :

Moi, je deviens toujours ce que je vois souffrir,

déclare-t-il dans son recueil de vers *Sauvagerie*.

Non seulement Thiaudière a perpétuellement sous les yeux, près de sa table de travail, le portrait d'une petite chienne qui lui était chère, — *Trovata* : ainsi l'avait-il baptisée, parce qu'il l'avait trouvée au coin d'une rue, — mais encore c'est à deux autres représentants de l'espèce canine, à ses deux fidèles compagnons Léa et Mosès, qu'il a dédié une de ses œuvres principales, celui de ses livres qui est peut-être son préféré, *la Proie du néant*. Tout en reconnaissant que « ces chères petites bêtes seraient cent fois plus friandes d'un os de poulet que d'une dédicace », il leur adresse un discours aussi raisonné qu'enjoué et pathétique :

« Ce livre est écrit pour ceux qui souffrent, à ma façon et peut-être à la vôtre, créatures si bonnes, de tout ce qu'il y a et aussi de tout ce qu'il n'y a pas dans ce monde, où notre quart d'heure de vie est un quart d'heure d'angoisse.... Mais, en attendant que nous ayons disparu dans le gouffre éternel, où notre entité doit se briser, il nous reste peut-être encore quelques minutes

pour vivre par le cœur : employons-les. Allons, Mosès, grimpe sur mon épaule, et toi, Léa, bondis sur mes genoux, et, dans l'oubli du passé, du présent et de l'avenir, joutons à qui sera le plus caressant de nous trois ! »

Dans un même ordre d'idées, le voyage qu'Edmond Thiaudière fit à Naples durant sa jeunesse est demeuré célèbre en certains coins du Paris littéraire.

Au lieu de visiter Naples, d'aller admirer Pompéi, Pouzzoles et le Vésuve, on raconte que notre voyageur employa tout son temps — les trois jours qu'il devait consacrer à la cité parthénopéenne — à chercher un hôpital de chiens pour un malheureux roquet qu'il avait trouvé à demi écrasé au sortir de la gare. L'histoire, ainsi narrée, n'est pas strictement exacte. Thiaudière porta bien secours à un chien abandonné, qui geignait et râlait sur le pavé de la rue de Tolède ; il le prit bien avec lui dans sa voiture et le conduisit bien lui-même à l'hôpital ; mais ce dévouement ne l'empêcha pas de faire connaissance avec la

ville, ses monuments, son golfe admirable et ses féeriques entours.

Se dévouer, se prodiguer, c'est l'occupation et comme la mission de Thiaudière, — véritable apôtre, — sa religion et sa vie.

Encore un exemple de ses « sauvetages » : cette fois, c'est d'un être humain qu'il s'agit.

En 1871, à Bordeaux, il assiste par hasard à une audience du tribunal correctionnel et au jugement d'un vagabond, piètre chanteur ambulant, qui, condamné vingt fois, aussitôt repris que relâché, avait passé toute sa jeunesse en prison. Thiaudière s'émeut à la vue de ce pauvre homme. « Vagabond ne signifie pas criminel ; Jésus-Christ non plus, se dit-il, n'avait pas une pierre où reposer sa tête.... » A force de démarches, il finit par obtenir non seulement la grâce de son protégé, mais la suppression de la surveillance de la haute police qui pesait sur lui. Il le fait venir alors à Paris, l'installe chez lui, l'héberge pendant plusieurs mois, lui trouve une place, le marie ou l'aide à se marier, — voyez

jusqu'où va sa sollicitude ! — lui sert de témoin dans la circonstance, enfin réussit à faire un honnête travailleur et un brave père de famille de ce chemineau et cet abandonné.

Voilà Thiaudière, « le bon Thiaudière », un cœur d'or et un cerveau d'élite, et, en vertu de cette double qualité, un des plus suggestifs moralistes, un des penseurs les plus pénétrants et les plus sagaces de ce temps.

*
* *

Plus que personne, Auguste Saulière rendait justice à Thiaudière, appréciait et admirait cette noble et généreuse nature. Mais il était si déluré, si guilleret et goguenard, il aimait tant à « blaguer » tous les tristes et les « chagriniers » !

Pauvre Saulière !

Un soir de mai, en arrivant à *l'Estafette*, nous apprîmes qu'on l'avait le matin même conduit à l'asile Sainte-Anne. Il était subitement devenu fou, et d'une folie étrange, en complet désaccord avec son caractère et ses idées : il voulait absolu-

ment se tuer, se couper la gorge. Mme Saulière avait dû cacher, puis enlever de chez elle tout rasoir et tout couteau ; alors désespoir, fureur et rage du malheureux.

Comment cette violente démence avait-elle pu se produire, éclater soudain ? Saulière était non seulement la gaieté personnifiée, mais la sobriété même ; il ne commettait et n'avait de sa vie commis aucun excès d'aucun genre ; il écrivait sans fatigue, sans la moindre peine, avec une facilité et une rapidité qui auraient eu même besoin souvent d'être modérées. A quoi donc attribuer ce brusque détraquement cérébral ?

Entre autres hypothèses, les médecins émirent l'avis que la conformation du crâne du malade, sa tête pointue, piriforme, était peut-être la cause de cette lésion. La cervelle n'avait pu se développer à l'aise, avait été comprimée, gênée. Tant il y a que le pauvre Saulière gisait, sanglé dans une camisole de force, lorsque nous allâmes le voir à Sainte-Anne, Thiaudière et moi. Et il persistait à parler de se couper la gorge, à réclamer

ses rasoirs, qu'il avait placés là, qu'il ne retrouvait plus, qu'on lui avait sûrement volés....

Un mois après, le 16 juin 1887, on l'inhumait au cimetière de Bagneux, et c'était justement Edmond Thiaudière qui avait mission de lui adresser le dernier adieu au nom de la Société des gens de lettres :

« Ah ! je ne doute pas, s'écriait-il, après avoir rappelé « cette agonie de six semaines, toute pleine d'effarements, toute peuplée de fantômes sinistres, et si propre à troubler l'optimisme le plus ingénu,... je ne doute pas que, s'il eût été remis en possession de son esprit, ne fût-ce qu'un instant, durant les six semaines qui ont achevé si misérablement son rêve de gloire et de bonheur, il serait convenu que son ami le pessimiste, si spirituellement raillé par lui sous le nom de *Chagrinier* dans l'un de ses plus curieux livres en vers, était, hélas ! dans le vrai. Mais n'est-ce pas une grâce qui a été faite à Saulière, à travers le malheur foudroyant dont il a été l'objet, que son incapacité même de le sentir ? »

Ce n'est pas tout, et la tombe d'Auguste Saulière allait bientôt se rouvrir.

L'affreuse maladie de son mari, son internement dans un asile d'aliénés, sa mort enfin, si promptement survenue et si désirable, hélas! autant de coups terribles pour Mme Saulière. Comme bon nombre de nos plus gaulois écrivains, comme Vadé, comme Piron, comme Désaugiers, comme Émile Debraux, l'auteur des *Leçons conjugales* avait toujours fait excellent ménage avec sa femme, et, entre elle et lui, avaient sans cesse régné la plus solide et la plus tendre affection, l'union la plus cordiale et la plus étroite.

Mme Saulière, qui, selon l'expression d'Edmond Thiaudière, « fut une héroïne dans la lutte pour la vie, — pour la vie de son mari », n'eut pas la force de supporter cette brutale séparation, et, quelques jours après, elle tenta de se donner la mort. Tout entière à son inconsolable douleur et à son désespoir, l'esprit comme irrémédiablement affaibli, elle alluma un réchaud dans

l'humble appartement qu'elle occupait rue Servandoni, et se prépara à aller rejoindre l'époux tant pleuré. Ce furent les voisins qui arrivèrent : le charbon avait communiqué le feu au plancher, une épaisse fumée s'était répandue dans l'escalier.... On pénétra dans la pièce, on s'empressa de donner à la moribonde les soins les plus urgents, puis on la transporta à l'hôpital de la Charité.

De parents, elle n'en avait aucun, ou du moins aucun d'eux ne vint à son secours, aucun ne se montra ; et quand la concierge fut invitée par le commissaire de police à prévenir quelqu'un de la famille, c'est à Thiaudière qu'elle s'adressa, c'est Thiaudière qui accourut, qui se chargea de veiller sur cette malheureuse veuve, et tenta, — lui, l'apôtre du pessimisme, l'ennemi acharné de la vie, — de la rendre à la vie.

Il découvrit sur les hauteurs de Jouarre, dans un site fait à souhait pour charmer les yeux et reposer l'esprit, une maison de retraite, où, avec l'aide du Comité des gens de lettres, il fit admet-

tre Mme Saulière, l'y installa de son mieux, l'exhorta à prendre courage, et lui promit de s'occuper sans retard de faire transporter près d'elle, dans le cimetière de l'endroit, les cendres de son mari.

De son côté, elle s'engagea à être raisonnable, à se soigner, à faire tous ses efforts pour se rattacher à l'existence...

Hélas ! elle ne tint pas longtemps ce serment. Vers le milieu de novembre suivant, on la trouva pendue dans sa chambre, derrière la porte.

Cette fois, elle ne s'était pas manquée.

Et le pauvre Auguste Saulière repose aujourd'hui auprès de sa dévouée et vaillante compagne, dort son dernier sommeil sur ce coteau de Jouarre où il n'avait jamais mis le pied de son vivant, et qu'il n'a jamais vu.

X

Charles Chincholle. — Notre héraut d'armes. — « Soyons généreux, Messieurs ! » — Vrai malheur et vrai mérite se cachent. — L'héritage de M. Bovary. — Histoire d'un phonographe. — Le Musée de Picardie. — Belle soirée. — Scholl et Chincholle. — Un règlement de police.

De même qu'Ernest Benjamin était l'organisateur de nos banquets, l'intendant de nos fêtes, Charles Chincholle méritait d'être appelé, — et nous l'appelions, — notre héraut d'armes. Tel que ces anciens officiers royaux qui avaient mission d'annoncer au populaire les tournois, réjouissances et solennités, et de tenir registre des noms et blasons des chevaliers, Chincholle, le doyen des reporters et le plus assidu de nos convives,

ne manquait jamais, en effet, de publier à son de trompe le compte-rendu de nos réunions, avec tous les détails du programme et les noms et titres des principaux assistants.

Entré dans la Société des gens de lettres en 1885, Charles Chincholle a fait pendant onze ans partie du Comité, et il y a successivement rempli les fonctions de secrétaire, de questeur et de vice-président. Durant presque tout le cours de ces onze années, j'ai été non seulement son collègue au Comité, mais le plus souvent son voisin de table à nos séances hebdomadaires ; j'ai eu ainsi occasion de le voir de près, d'échanger avec lui bien des souvenances ou d'intimes remarques, et de cette assidue fréquentation et de ce long voisinage était résultée entre nous une cordiale amitié.

Gai, souriant, simple, sans façon, serviable envers tous et toujours heureux de faire plaisir, d'une obligeance excessive et qui ne laissait pas, au Comité du moins, dans la répartition des avances et des secours, d'avoir ses inconvénients, Chincholle préconisait et pratiquait la libérale

devise de Zola : « Soyons généreux, Messieurs ! N'ayons pas sans cesse la crainte de nous tromper ou d'être trompés ! Que les mensonges et escobarderies des mendiants professionnels ne nous masquent pas des besoins existants, de véritables souffrances, et ne portent préjudice à aucun de nos confrères malheureux ! »

Car c'est là le danger qui règne dans toute société de secours mutuel, l'embarrassante et fâcheuse alternative devant laquelle se trouvent à chaque instant placés les membres du comité d'administration : risquer de repousser une réelle infortune, par peur d'être dupés et d'encourager le métier de quémandeur et d'exploiteur.

Et — force est bien de le reconnaître, hélas ! — c'est aux professionnels, aux mendiants habituels et habitués, attitrés et experts, — c'est-à-dire aux malheureux les moins intéressants, en somme, — que va inévitablement et fatalement, dans presque toute société, une très grosse part, sinon la plus grosse, des fonds de secours. Ces mendiants et exploiteurs savent à quelles portes ils peuvent

frapper, quel moment est le plus propice pour obtenir davantage, à combien se monte le budget des allocations et subsides, et combien il reste en caisse, quelles démarches il est important d'effectuer, quels arguments il est bon de faire valoir et de mettre en jeu pour attendrir, circonvenir et *rouler* les dispensateurs de la manne. Ils n'oublient rien, ces madrés compères, observent une à une et scrupuleusement toutes les précautions, savent jouer on ne peut mieux de l'instrument. Les autres, les indigents qu'on pourrait appeler méritants, ignorent toutes ces ruses et ces trucs ; le plus souvent ils se taisent, n'osent se montrer. Le vrai malheur est un peu, est beaucoup comme le vrai mérite : il se cache, il faut l'aller trouver ; — et ce n'est pas toujours chose facile que de le découvrir. Aussi, quand on n'a aucun doute sur la sincérité de la demande, sur la réalité et l'urgence de la détresse, avec quel empressement chacun se fait l'avocat de cette infortune, avec quel ensemble les mains se lèvent pour voter la plus forte somme disponible !

Chincholle, lui, avait des trésors d'indulgence et plaidait la cause de tous, — de presque tous. Parfois, il commençait par en faire l'aveu : « La cause est bien mauvaise, le solliciteur est un de nos habitués les plus infatigables, les plus insatiables : il y a à peine quinze jours que nous lui avons donné, et le voilà encore qui *repasse!* Je n'en disconviens nullement : il abuse! Mais, Messieurs, il y a là un cas spécial, une situation exceptionnelle, digne du plus grand intérêt, que je vous demande la permission de vous exposer.... »

Et il continuait, il insistait, il bataillait, jusqu'à ce qu'il eût persuadé l'auditoire.

S'il n'y parvenait pas, si l'on rejetait définitivement sa trop clémente proposition, il n'était pas rare de le voir se cabrer et se fâcher. Il y avait de l'enfant en lui, de l'enfant généreux et crédule, à la fois, comme on l'a dit, roublard et candide, tour à tour jovial et mélancolique, exigeant aussi par instants, vif, prompt et volontaire. Je me souviens qu'il y a une dizaine d'an-

nées, à une séance d'ouverture, comme on venait de constituer le bureau du Comité et qu'il n'avait pas été réélu questeur, ainsi qu'il le désirait, il s'emporta au point de lancer au milieu de la table sa serviette bondée de papiers, et de nous décocher les plus désobligeants discours. Notez qu'il était absent au moment de ce malencontreux vote, qu'aucun de nous ne connaissait ce désir, et que nous avions tous pour Chincholle trop d'estime et d'affection pour le froisser de parti pris en quoi que ce fût. La preuve, c'est qu'aussitôt le désir exprimé et connu, on s'empressa, par un nouveau vote, de démolir ce qu'on avait fait et de décerner au bouillant Chincholle ce titre et ces attributions de questeur, auxquels il paraissait tant tenir. Il est juste d'ajouter qu'avec l'âge cette juvénile ardeur et ces vivacités s'étaient de beaucoup calmées.

Mais, au contraire des enfants qui ont hâte de vieillir et se donnent volontiers pour plus âgés qu'ils ne le sont, lui, il aimait quelque peu à se rajeunir. Voyez à quelle époque le font naître le

dictionnaire de Larousse ou le Vapereau et la plupart des nombreux articles publiés à l'occasion de sa mort : le plus souvent vous trouverez comme date de sa naissance : 16 juillet 1845, sinon même 1848, quand, en réalité, il naquit à Chauny le 16 juillet 1843. De même, un journal, un périodique ou recueil quelconque voulait-il reproduire ses traits et lui demandait-il sa photographie, il n'avait garde de choisir la plus récente.

« D'ailleurs, disait-il parfois et avec assurance, j'ai le temps d'être chauve ou de m'exhiber en cheveux blancs. On ne meurt pas avant quatre-vingt-quatorze ans dans ma famille : c'est l'âge auquel mon père, mon grand-père, mon arrière-grand-père ont quitté ce monde ; ainsi !... »

*
* *

Il s'était marié très jeune, et, tablant sur un gros héritage qui ne devait guère tarder à lui échoir, avait assez largement mené la vie dans ses belles années. Cet héritage assuré, c'était celui de son parrain, et ce parrain n'était autre,

m'a-t-il affirmé, que le fameux médecin D..., immortalisé par Flaubert sous le nom de Bovary. Comment, par suite de quelles relations de famille, de quelles rencontres et quelles conjonctures, Charles Chincholle, originaire de Chauny en Picardie, avait-il été tenu sur les fonts du baptême par l'officier de santé normand installé dans le village de Ry, près de Rouen, malchanceux époux de la fringante Emma (de son véritable nom Delphine C...), je ne me charge pas de vous l'expliquer, Chincholle ayant négligé de me le dire : je me borne à vous répéter de mon mieux et aussi exactement que possible ce qu'il m'a plus d'une fois conté, voilà tout. Tant il y a que cette mirifique succession lui échappa. Le parrain ayant pris à son service deux accortes jouvencelles — il ne lui fallait sans doute pas moins que la paire pour se consoler de sa catastrophe conjugale — et leur ayant octroyé à toutes deux des gages vivants de sa tendresse, tint aussi à leur laisser un souvenir moins gênant, une compensation à son avis bien méritée : par testa-

ment dûment rédigé, il leur légua tout son avoir. Adieu les brillantes espérances de Chincholle, cette superbe fortune qui avait toujours miroité devant ses yeux ! Le seul legs que lui fit son parrain consista en une modique somme de cinq mille francs, que ledit ou soi-disant Charles Bovary chargea de vive voix, à son lit de mort, la plus dévouée de ses gouvernantes de remettre au cher filleul, et que celle-ci s'empressa d'ailleurs de garder pour elle. Chincholle eut beau l'appeler en justice, attaquer ces dispositions testamentaires, salaire déguisé et récompense certaine de l'inconduite, prime et encouragement au libertinage, il perdit son procès.

Il n'y avait plus à se leurrer ni à hésiter, il fallait travailler pour vivre.

La Plume au vent, son premier livre, parut en 1865, chez l'éditeur Courniol. « Composé de mes péchés de la vingtième année, écrit et corrigé dans ma chambre d'étudiant, ce volume n'a pas tardé à être renié par moi. Depuis une quinzaine d'années, chaque fois que je le rencontre, je me

hâte de l'acquérir pour le mettre en lambeaux, » avoue-t-il dans une longue dédicace manuscrite, rapidement tracée par lui en tête de mon exemplaire, durant une de nos séances du Comité. « Le volume, continue-t-il, se termine par une comédie mal faite (*la Paille et la Poutre*), d'où j'ai tiré *l'Oncle Margottin*, un vaudeville qui dure vingt-cinq minutes, et qui est, de toutes mes œuvres, celle qui m'a rapporté le plus d'argent. »

C'est à propos de *l'Oncle Margottin*, représenté aux Folies-Dramatiques en avril 1870, que Barbey d'Aurevilly signalait « le sentiment du comique » et « la réelle vocation théâtrale » de l'auteur.

A *l'Oncle Margottin* succéda un gros drame, très mouvementé et poignant, pour lequel Chincholle loua une salle, celle des Nouveautés, et s'improvisa directeur de théâtre. Un soir, il imagina — il avait volontiers de ces idées singulières et drolatiques — d'ajouter sur l'affiche cette annonce : « Entrée libre pour les femmes

adultères. » L'histoire ne dit pas si celles-ci répondirent à l'invite et affluèrent au contrôle.

Alexandre Dumas père, dont Chincholle fut un des secrétaires, et Émile de Girardin, qui le compta parmi ses collaborateurs, furent ses initiateurs et ses guides dans cette carrière du journalisme et spécialement du reportage, où il devait s'acquérir une influence incontestée et un universel renom. Son ardeur d'allure, son cordial entrain, son esprit enjoué, original et prime-sautier avaient séduit Villemessant, qui le prit avec lui au *Figaro* en 1872, et où Chincholle collabora assidûment, soit sous son nom, soit sous divers pseudonymes : Georges Rip, Henri Hamoise, etc., jusqu'au moment de sa mort.

De ces trente années de collaboration quotidienne à un journal aussi répandu, qui le mettait en rapport avec tant de monde, il lui restait quantité de curieux souvenirs, d'intéressantes et intimes anecdotes. En voici une, des dernières que je lui ai entendu conter.

Lorsque le célèbre inventeur américain Edison vint en France, peu après 1880, il voulut, pour remercier *le Figaro* des articles publiés sur lui, laisser à son directeur Villemessant un témoignage tout personnel de sa reconnaissance. Il lui fit présent d'un magnifique phonographe, un modèle perfectionné et tout nouveau, devant lequel, le soir même, tour à tour, vinrent parler tous les rédacteurs du journal, et où non seulement leurs voix, mais leurs locutions habituelles furent enregistrées. Villemessant, par exemple, n'avait pas manqué de s'exclamer : « Ah ! elle est bien bonne, mes enfants ! » Francis Magnard, qui avait grandi au séminaire et frisé la prêtrise, articula : « Encore un défroqué qui vient me relancer ! » Auguste Marcade, fort en thème et fervent de la citation latine, lança un *Agnosco veteris vestigia flammæ!* De son ton de fausset ou de castrat, Albert Wolff glapit, lui aussi, quelqu'un de ses mots coutumiers ; Henri Chabrillat fit de même. Aujourd'hui, Villemessant et la plupart de ses anciens collaborateurs, Magnard,

Marcade, Wolff, Chabrillat, etc., sont morts, et les sons de ce phonographe, ces phrases si connues jadis et retentissant maintenant toutes seules, quand les êtres qui les prononçaient si délibérément, et dont elles étaient comme la caractéristique et la personnification, ont pour jamais disparu, produit un effet si étrange, si lugubre, qu'on a fini par reléguer le macabre instrument dans un placard, dont, pour plus de sûreté, on a caché ou égaré la clef.

*
* *

Chincholle qui, outre ses innombrables articles de reportage et d'actualité, a écrit une douzaine de romans, huit pièces de théâtre, cinq ou six volumes d'histoire contemporaine ou de biographie, et quantité de nouvelles, de fantaisies et variétés, se sentait fatigué dans ces derniers temps et ne dissimulait pas son besoin de repos.

Un de ses rêves les plus ardemment caressés, surtout à l'époque où il était « le Dangeau du

général Boulanger », avait été de se voir créé directeur d'un « Musée de Picardie », qu'il aurait institué et aménagé dans le château de Pierrefonds. C'était même un peu pour cela, afin de se procurer des titres à ce poste, qu'il avait fondé un journal spécial, *l'Estampe,* qui devint ensuite *l'Art du Collectionneur*.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur en janvier 1901, il avait été fêté à cette occasion dans un banquet pour lequel le plus grand salon de Marguery, le salon moyen-âge, s'était trouvé trop exigu. Deux cents convives se pressaient et se tassaient jusque dans les couloirs, une trentaine d'autres durent se réfugier dans diverses salles voisines, et les lettres et télégrammes d'excuses et de compliments s'élevaient en piles sur la table. Ce fut une belle et triomphale soirée pour Chincholle, qui ne vit jamais mieux qu'en cette circonstance que de sympathies il s'était acquises, combien d'amis il comptait dans tous les mondes parisiens.

A la mort d'Aurélien Scholl, avec qui il était

de longue date intimement lié, et qui disait si bien de lui : « Chincholle, c'est mon saint en Auvergne » (Chaint Scholl), il lui avait succédé comme président du Cercle de l'escrime et des arts : nul ne pensait alors qu'il suivrait de si près dans la tombe ce compagnon et ce maître qu'il aimait d'une tendresse profonde, et dont la perte l'avait très vivement affecté.

Un autre deuil, encore plus cruel, l'avait frappé durant ces dernières années : il avait perdu un fils de vingt-deux ans, un fils qu'il adorait, et le cœur lui saignait toujours de cette inguérissable blessure. Il avait fait transporter le corps de ce fils dans le cimetière de Cergy, près de Pontoise, là où sa famille passait la belle saison et où il lui était si doux d'aller se reposer quelques soirées de temps à autre.

« Ce qui me navre, me disait-il un jour, c'est que je ne serai pas enterré à côté de mon fils, tout contre lui, que nous serons séparés.... J'ai chez moi une parente très âgée, appelée, selon toute probabilité, à partir avant moi, qui pren-

dra place, par conséquent, dans mon caveau mortuaire immédiatement au-dessus de mon enfant, et — je me suis bien renseigné ! — on ne peut pas intervertir l'ordre chronologique des bières dans les caveaux ; les règlements de police s'y opposent formellement.... Non, hélas ! il n'y aura pas moyen !... »

Et c'est dans ce petit cimetière de campagne que vient d'aller s'étendre à son tour Charles Chincholle, là que, selon ses pronostics, près de son fils, mais non en contact avec lui, il dort son dernier sommeil.

XI

Édouard Montagne : Chez les tigres ; Une grande douleur. — Léon de la Brière : Un coup de poignard ; « Les charcutiers ne mangent pas de boudin » : Un excellent livre. — Arsène Houssaye : A Compiègne ; Une dame qui se trompe. — Louis Énault : La jeunesse en cheveux blancs ; Un qui se rattrape ; Macabre mystification. — Le général Iung : Louise Colet à Milan ; Bataille de dames. — Tony Révillon et Balathier de Bragelonne : « A la mort des raseurs ! » « Vive Révillon ! »

Emmanuel Gonzalès, qui, pendant vingt-quatre années consécutives, fut tous les ans réélu délégué du Comité des gens de lettres, s'est acquis le renom de délégué modèle. A sa mort, en 1887, il fut remplacé par Édouard Montagne, auteur de nombreux romans, de nouvelles et de pièces de théâtre, qu'il avait trouvé moyen d'écrire tout en remplissant à l'Assistance publique les fonctions

d'économe, puis de directeur d'hôpital. Il venait d'obtenir de cette administration sa pension de retraite, quand le Comité lui confia le poste laissé vacant par Gonzalès.

Édouard Montagne, qui atteignait alors la soixantaine, était un homme de haute taille et de belle prestance. Il aimait à causer, et sa conversation, émaillée de nombreux souvenirs, était pleine d'intérêt et de charme. Il habitait, sur les hauteurs de Belleville, un coquet pavillon entouré de verdure, et dont une vaste pièce était tout entière garnie de vitrines renfermant une singulière collection, — une collection de serrures, de clefs, de verrous et de cadenas de toutes les époques et de tous les pays.

Montagne avait trois enfants, deux garçons et une fille, qui est devenue la femme de notre confrère Schalck de la Faverie, l'érudit bibliothécaire de la Bibliothèque nationale et le délicat et subtil romancier d'*Ames troublées*, d'*Incompatibles*, de *Saurée*, etc. De ces trois enfants, l'un d'eux, un fils de vingt et quelques années, lui

fut soudainement enlevé, et par la plus horrible mort.

Ce fils, que j'ai eu occasion de rencontrer à l'un de nos dîners, où son père paraissait si heureux et si fier de l'amener, était attaché au ministère des Colonies, et occupait, auprès du gouverneur de l'Annam et du Tonkin, l'emploi de commis de résidence. C'était un aimable et gentil garçon, d'aussi belle taille et aussi bien découplé que son père, un robuste et solide gaillard, à qui de longs jours semblaient promis.

Un soir de juillet 1896, ce jeune homme, chargé d'une mission par son chef, à Nhatrang (Annam), cheminait à travers la brousse et pressait le pas pour arriver à destination avant la nuit, quand il fut surpris par un couple de tigres et à demi dévoré par eux.

Aussitôt la nouvelle parvenue au ministère des Colonies, on songea à la communiquer, avec tous les ménagements possibles, à la famille, et, dans cette intention, M. D....., directeur d'un des services ministériels, pria notre confrère Jules

Clère, membre du Comité des gens de lettres et vieil ami d'Édouard Montagne, d'aller trouver celui-ci et de le préparer au lugubre événement.

L'entrevue — je tiens la chose de Jules Clère lui-même — présenta une bien poignante particularité.

Clère avait beau insinuer, puis affirmer et répéter à Montagne qu'il était parvenu au ministère un télégramme contenant de très fâcheux détails sur la santé de son fils, Montagne se refusait obstinément à comprendre :

« J'ai reçu ce matin une lettre charmante de lui : il se porte à merveille...

— Mais, mon pauvre ami, depuis sa lettre...

— Il n'est jamais malade ! Il est fait au climat, il est d'une sobriété à toute épreuve, et ne redoute absolument rien !

— C'est par dépêche télégraphique qu'on a appris cette gravité, reprenait Clère.

— Cela ne le concerne pas, encore une fois ! Lui, il est bien portant, vigoureux...

— Mais, mon pauvre Montagne, on est bien portant un jour, puis le lendemain...

— Qu'est-ce que vous me chantez là ! Je vous dis que je n'ai pas à m'inquiéter de la santé de mon fils, qu'il n'est nullement malade ! Pourquoi voulez-vous à toutes forces qu'il en soit autrement ?

— Mais je ne veux rien ! C'est...

— Pourquoi persister à me mettre ainsi martel en tête?

— Parce que je suis envoyé vers vous exprès par D..... lui-même, finit par répliquer Jules Clère, parce que je suis chargé de vous prévenir. officieusement ou officiellement. à votre choix. que votre fils est très dangereusement atteint...

— Mais non ! Laissez-moi donc tranquille ! Je vous dis et je vous répète que j'ai reçu de lui ce matin même, ce-ma-tin-même, une lettre excellente... »

Il fallut que Jules Clère se décidât à lui déclarer alors sans plus d'euphémismes et de circonlocutions, tout à trac, ce qui en était : qu'il ne

s'agissait pas d'une maladie, que son fils avait été attaqué par des tigres, tué et en partie mangé par eux, que la chose n'était malheureusement que trop certaine, et que lui, Jules Clère, avait mission de l'informer de cette horrible aventure.

Montagne de courir alors au ministère des Colonies, et d'interroger lui-même M. D......

Des scènes navrantes, et qui depuis se renouvelèrent bien souvent, se produisirent : le pauvre père ne pouvait accepter son malheur ; il accusait celui-ci ou celui-là de criminelle incurie, d'odieuse lâcheté, et réitérait ses protestations à tout propos, les faisait entendre à tout venant, sans se lasser. Il ne pensait plus qu'à son infortuné fils, à sa mort épouvantable, ne parlait plus d'autre chose, se désintéressait de tout le reste.

Son caractère et ses idées se trouvèrent irrémédiablement altérés par ce cruel coup. Il devint sombre et farouche, brusque, fantasque, irascible ; il vieillit de dix années en quelques mois ; et, de plus en plus abattu, à jamais inconsolable

et désespéré, il s'éteignit de douleur, après deux ans de cette obsession, de cette agonie.



Un autre de nos confrères, Léon de la Brière, rédacteur au journal orléaniste *le Soleil*, et auteur d'ouvrages de littérature pieuse, *l'Ordre de Malte, les Saints dans le monde, Montaigne chrétien, Pensées chrétiennes*, etc., avait été frappé quelques années auparavant d'un chagrin du même genre, d'un « coup de poignard au cœur », comme il le disait en nous contant sa peine. Son fils, à lui, n'avait été ni tué ni mangé par les fauves ; mais il n'en était pas moins mort, mort au monde, ce fils : il s'était cloîtré dans un couvent et voué à la vie monastique.

En vain, plusieurs d'entre nous insinuaient-ils à La Brière que, ce « coup de poignard », il devait bien un peu s'y attendre ; qu'avec les idées de catholicisme ardent qui étaient les siennes, — il était ou aurait voulu être chevalier de

Malte, avait fait partie des zouaves pontificaux, et combattu à Mentana pour l'indépendance de Pie IX, — et qu'il avait inculquées à son fils, il n'y avait rien d'étonnant que ce fils sacrifiât à son salut éternel les courtes et trompeuses joies de la terre, qu'il ne recherchât et ne voulût que Dieu, — Dieu seul : La Brière hochait la tête et soupirait, en appuyant la main sur sa poitrine, à l'endroit où le coup avait porté, où saignait la blessure.

C'était un homme obligeant et bon, doux et accort, toujours très correct et d'une distinction parfaite, d'une loyauté chevaleresque. Sa taille dépassait la moyenne, et cette grandeur le gênait beaucoup, — lui valait, disait-il, trois inconvénients :

« D'abord, en voyage, dans les chambres d'hôtel, impossible de trouver un lit où l'on puisse s'allonger ! Ensuite, impossible d'entrer dans un fiacre sans bosseler son chapeau ! Impossible enfin de se procurer canne ou parapluie de longueur convenable ! »

La Brière eut un jour un curieux dialogue

avec Zola, alors que celui-ci présidait le Comité des gens de lettres.

On parlait de la quantité de volumes publiés par l'auteur de *la Débâcle*, et de la prodigieuse somme de travail que représentent ces milliers et milliers de pages.

« Vous ne devez pas avoir le temps de lire beaucoup, monsieur le président, disait La Brière. Sauf les ouvrages où vous avez besoin de vous documenter pour vos romans, pour vos études sociales, vous ne devez jamais ouvrir un livre. D'autant plus qu'il y a les journaux quotidiens à parcourir, ce qui n'est pas une petite affaire !

— Nous en sommes tous là plus ou moins, interrompit Zola. Quel est donc celui d'entre nous qui s'amuse à lire, j'entends à lire des livres, sans y être contraint par un travail qu'il médite et prépare, par une œuvre qui nécessite des recherches dans ces livres mêmes ? Il n'y a que les flâneurs, que les paresseux, qui ont le temps de lire !

— Pourtant, mon cher président, nos meilleu-

res lectures, celles qui nous procurent le plus de plaisir, sont précisément celles qu'on fait pour elles-mêmes, pour elles seules...

— Bah ! Bah ! Est-ce que les charcutiers s'avisent jamais de manger du boudin ? Mais non, mon ami ! Ils laissent leur marchandise aux clients ! » lança Zola comme point d'orgue.

L'académicien Cuvillier-Fleury n'était, pas plus que le père de *Nana*, passionné pour la lecture désintéressée, et il n'avait pas comme lui l'excuse d'un absorbant et colossal labeur. Avec son fin sourire habituel, sa constante aménité, non dépourvue d'attique ironie, La Brière racontait volontiers les détails d'une visite qu'il avait jadis faite à celui que Victor Hugo appelait pudiquement M. Villier-Fleury, visite qui démontre derechef toute la justesse de cette remarque de Sainte-Beuve : « Les grands auteurs, une fois arrivés à la gloire, se lisent et ne lisent guère qu'eux-mêmes [1] ». Et combien ici d'écrivains se

1. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. I, p. 209 (à propos de Bernardin de Saint-Pierre).

croient « grands auteurs », se figurent être « arrivés à la gloire » : combien, en dehors d'Émile Zola, de Pierre Loti [1], de Victor Hugo [2], de Lamartine, de Bernardin de Saint-Pierre, etc., « ne lisent guère qu'eux-mêmes » !

La Brière donc avait présenté un de ses livres, *Madame de Sévigné en Bretagne*, à un concours académique, et, ayant appris que le rapporteur de ce concours était M. Cuvillier-Fleury, il alla le voir. Il fut reçu avec la meilleure grâce du monde :

« Vous pouvez être assuré que je défendrai chaudement votre livre, qui est très remarquable, qui est excellent !

— Merci, monsieur ! s'empressa de répondre La Brière. Et merci d'abord d'avoir eu la bonté de me lire !

1. « Je ne lis jamais... Par paresse d'esprit, par frayeur inexpliquée de la pensée écrite, par je ne sais quelle lassitude avant d'avoir commencé, je ne lis pas. » (PIERRE LOTI, *Discours de réception à l'Académie française*.)

2. « Victor Hugo n'avait pas un seul livre chez lui. » (JULES SIMON, *ap.* GEORGES BRUNEL, *le Livre à travers les âges*, p. 3.) « Victor Hugo lisait très peu. » (SAINTE-BEUVE, *Nouvelle Correspondance*, p. 280.)

— Vous lire? Non! riposta l'académicien. J'exagérerais... Je n'ai pas une minute à moi, et je ne lis pas.

— Mais alors... murmura La Brière interloqué. Ne disiez-vous pas que mon livre vous avait paru très ?...

— Très, très remarquable! Je ferai tout mon possible pour qu'un prix, ou tout au moins un fragment de prix, vous soit attribué. Vous le méritez sans conteste.... Ma femme me le répétait encore ce matin.... Elle est très contente de votre ouvrage, enchantée vraiment! Depuis quatre jours, il ne quitte pas sa table de nuit, et il l'endort chaque soir; aussi elle en fait le plus grand cas, en dit le plus grand bien. C'est un livre exquis! »

*
* *

Arsène Houssaye, qui avait été président de la Société des gens de lettres et en était devenu président honoraire, assistait, lui aussi, fréquemment à nos banquets. Au dernier qu'il présida,

en mars 1893, il nous conta en petit comité et à mi-voix une bonne histoire, un peu risquée, mais on sait que le très galant auteur des *Grandes Dames* et des *Courtisanes du Monde*, tout en évitant les mots crus et les trivialités, ne redoutait pas les situations scabreuses.

Une de nos consœurs, ex-actrice, jadis fort élégante et fort belle, et encore des plus fringantes, que je me garderai bien de désigner autrement que par l'initiale Z..., assistait à ce dîner, et, en arrivant, n'avait pas manqué d'aller saluer le président, — et l'avait salué le sourire aux lèvres, la menotte tendue, avec la plus cordiale assurance, la plus aimable et gracieuse familiarité. A peine avait-elle fait demi-tour :

« Quelle est donc cette dame ? » demanda Arsène Houssaye, qui approchait de ses quatre-vingts ans et n'avait probablement plus toute sa sûreté de mémoire d'autrefois.

« Mme Z.... » lui dit-on.

A ce nom, il poussa un « Ah ! » d'étonnement, et sa belle figure, à la barbe olympienne, s'illu-

mina, comme à l'apparition d'une joyeuse évocation.

« Comment ! c'est elle ? Ah !! »

Comme cela remontait loin, et comme ça le rajeunissait ! C'était un soir d'été, au château de Compiègne, à l'époque où Napoléon III invitait par séries les plus notables personnages de l'empire, savants, écrivains et artistes. Les appartements de ces invités, ou, plus exactement, leurs chambres, étaient toutes situées à l'étage supérieur d'une des ailes du château, et donnaient toutes sur un long corridor desservant cette aile. Toutes ces portes, uniformément peintes en acajou, et se succédant à égale distance l'une de l'autre, se ressemblaient tellement que rien n'était plus facile que de se tromper, de les confondre, surtout si l'on ne prenait pas garde au numéro d'ordre inscrit au-dessus d'elles.

Ce soir-là, les invités avaient regagné leurs gîtes respectifs, après une journée des mieux remplies : excursion à Vieux-Moulin et au mont Saint-Marc dans l'après-midi ; après le dîner,

représentation, dans la salle de spectacle du château, par les artistes du Vaudeville. L'un de ces invités, un des plus avenants, des plus aimables et des plus aimés, était en train de se déshabiller, quand soudain sa porte s'ouvrit en coup de vent, et une des actrices, la blonde et sémillante Mme Z..., court-vêtue et à peu près

dans le simple appareil
D'une beauté *qui va se livrer* au sommeil,

se précipita dans la chambre :

« C'est moi.... Me voici ! »

Mais aussitôt elle se rejeta en arrière, voulut s'enfuir :

« Oh ! pardon.... Je me trompe....

— Nullement, belle dame ! s'empressa de répondre notre galant chevalier en se rapprochant de la porte, de façon à couper la retraite à cette ravissante intruse. Non, vous ne vous trompez pas.... »

Et la capiteuse Mme Z... ne s'en alla, en effet, que le lendemain matin.

Comme c'était loin, ces enivrants souvenirs !



Le romancier Louis Énault, que le Dîner des Gens de Lettres compta longtemps parmi ses plus assidus convives, était aussi un très fidèle servant des filles d'Ève et adorateur de la beauté. A l'époque où je commençais à le rencontrer dans les salons de Marguery, il atteignait bien ses soixante-dix ou soixante-douze hivers, ce qui n'avait nullement éteint ses feux ni modéré la ferveur de son culte.

« Il était la jeunesse en cheveux blancs. Il en avait encore le regard, le sourire, la grâce même, et il semblait en avoir gardé la verdeur, la force et les illusions, a très exactement et très joliment dit de lui Fernand-Lafargue, dans le discours qu'il prononça sur sa tombe, en mars 1900. Au dîner mensuel de notre Société, lundi dernier, son absence fut remarquée. Sa place habituelle était vide ; elle le sera toujours ! Et, pendant que mes voisins s'étonnaient de ne pas voir apparaître sa belle et douce figure,

d'une distinction si souriante, il agonisait ! »

Louis Énault, qui était docteur en droit et docteur ès lettres, et avait, en outre, beaucoup voyagé, a énormément écrit ; entre 1850 et 1860, il a remporté de grands succès, notamment avec son roman *Nadèje*, si goûté et prôné par le public féminin. Son style possédait, d'ailleurs, les qualités essentielles les plus appréciées des lectrices : jamais d'expressions triviales, jamais de réalisme ni de naturalisme avec lui ; rien qui pût froisser les épidermes les plus sensibles et les plus satinés ; chez lui tout était doux, poli, fleuri, enrubanné, enguirlandé...

En revanche, notre Céladon se rattrapait en causant, et j'ai ouï dire à plus d'une de nos consœurs, ses voisines de table, que cet écrivain si *select* et si chaste était, dans le tête-à-tête, le plus hardi et le plus terrible des conteurs. Il leur en débitait de tellement crues et de tellement raides, que c'était, assuraient-elles, à ne plus oser lever les yeux ni savoir quelle contenance garder. Il n'a, d'ailleurs, pas été le seul à s'offrir

cette compensation et présenter cette curieuse contradiction : le vieux Malherbe, si châtié dans ses vers ; M. de Buffon, si grave et si majestueux dans ses livres ; l'abbé Maury, l'éloquent panégyriste de saint Louis et de Fénelon, affectaient, dans leurs propos, en petit comité, le même sans-gêne, et se plaisaient à faire montre, surtout en présence de personnes « du sexe », d'un décolleté et d'un débraillé allant jusqu'au cynisme. Et, pour tout dire, « le sexe » se formalise-t-il beaucoup de ces hardiesses, et en garde-t-il vraiment rancune aux coupables ? « Je ne suis pas bien sûr, répond à cela Diderot, dans une de ses lettres à Mlle Volland, que les femmes se déplaisent sincèrement avec ceux qui les font rougir.... Ordinairement les libertins sont plus aimables que les autres, ils ont plus d'esprit, plus de connaissance des hommes et du cœur humain ; les femmes les aiment, » etc.

Volontiers, Louis Énault, ce sémillant vieillard faisait confidence — je n'ose dire de ses conquêtes, ce serait très probablement exagéré

— mais des « objets de ses attentions ». A tel coin de rue, il y avait une ravissante petite parfumeuse, chez qui il avait coutume de s'approvisionner ; à tel autre endroit, une irrésistible boulangère, à qui il ne manquait jamais chaque soir d'aller acheter son pain de gruau, — même lorsqu'il se rendait à notre dîner mensuel : et, en effet, il lui arrivait parfois de tirer de sa poche un petit pain doré, qu'il substituait à celui du restaurant.

« Dernièrement, me racontait-il un soir, une très jolie et très charmante femme, à qui je faisais une déclaration en forme, me répondait :

— Ah ! cher ami ! vous ne me connaissez pas ! Vous ne savez pas que de chagrin vous vous prépareriez, si j'avais la faiblesse de vous écouter ! Je fais souffrir tous ceux qui m'aiment !

« Et moi de lui répliquer du tac au tac :

— Ah ! chère amie ! vous ne me connaissez pas non plus ! J'ai tant vu le monde, tant vécu, que les femmes peuvent bien encore me faire plaisir, mais me faire souffrir, non ! Plus ! Fini, ce temps-là ! »

Ce philosophe épicurien fut victime, dans les dernières années de sa vie, d'une bien macabre mystification.

Un matin qu'il était assis devant sa table de travail, faisant courir sur le papier son infatigable plume, son domestique lui remit la carte d'un « docteur des Facultés de Paris et de Boston ».

« Faites entrer, ordonna Louis Énault.

— J'ai bien l'honneur de vous saluer, monsieur, dit l'arrivant. Je suis l'embaumeur que vous avez demandé.

— L'embaumeur ?

— Lui-même, monsieur. Je viens pour embaumer M. Louis Énault, votre illustre frère...

— Mais, monsieur, je ne suis pas mort ! Je n'ai pas de frère !

— Comment ! Mais...

— C'est moi Louis Énault, moi-même !

— Vous ? Mais, monsieur...

— Puisque je vous le dis !

— On m'avait assuré...

— Vous avez l'air de le regretter ?

— J'ai même reçu ce télégramme...

— Vous trouvez sans doute que je suis trop longtemps sur terre, et vous avez hâte...

— Monsieur ! Oh !

— De m'empailler ! Grand merci ! »



Encore deux vaillants *féministes*, le général Iung et Tony Révillon.

Le général Iung était un petit homme au teint rougeaud, aux cheveux blancs taillés en brosse, à l'œil vif, perçant, étincelant, fulgurant. C'était un délicieux causeur, qui possédait un vaste répertoire d'historiettes et une franchise « à tout casser », le plus curieux et le plus étrange laisser-aller, — à moins que cette expansion et cette rondeur ne fussent qu'apparentes et n'eussent pour but que de mystifier et d' « épater le pékin », ce que je ne garantirais pas.

Je n'oublierai jamais les étonnants, renversants et abracadabrants discours que nous tint le

général à un dîner mensuel présidé par l'éminent économiste Émile Levasseur :

« Savez-vous par quoi il faudrait commencer, si nous avions la guerre, la première chose à faire ?

— Non.... Quoi ?

— Nous débarrasser de tous nos généraux !

— Comment ! De tous ?

— De tous, sans exception ! »

J'adoucis les termes. Je vois encore la tête, la face glabre de M. Levasseur, et ses yeux, que la surprise arrondissait, écarquillait.

Notez bien que le général Iung avait été chef du cabinet du ministre de la guerre, alors que ce ministre était le général Boulanger. Sans doute, en nous décochant ces énormités, il s'amusait à se payer nos têtes, — glabres ou non : c'est du moins ce que j'ai toujours pensé.

Jadis, étant capitaine, il avait épousé une fort belle personne, aventurière de haute marque, la baronne Lucy de Kaulla, dont il dut se séparer judiciairement en 1880, à la suite d'accusations

d'espionnage lancées contre cette femme, et qui rejaillissaient sur le général de Cissey, ancien ministre de la guerre. L'affaire mena grand bruit en son temps, on ne l'a pas oublié.

Les femmes avaient toujours, d'ailleurs, joué un rôle capital dans la vie de ce brillant et très intelligent officier, et, lorsque la conversation roulait sur ce passionnant sujet, il ne tarissait pas.

Il y avait, entre autres, une série de désopilantes aventures du général, ou plutôt du capitaine Iung, en 1859, au lendemain de la guerre d'Italie, à Milan, avec la fameuse Louise Colet, l'incandescente poétesse. Le maréchal Vaillant, qui portait de l'intérêt à cette Muse, avait chargé le capitaine Iung de la piloter dans la ville, de lui servir de cavalier, spécialement lorsqu'elle allait áu théâtre. La corvée déplaisait au jeune officier, qui était alors dans les bonnes grâces d'une des plus jolies femmes de Milan, et ne souhaitait rien d'autre. Un soir qu'il devait accompagner à la Scala la protégée du maréchal, et qu'il se sentait

mal en train, souffrant d'une violente migraine, il envoya son ordonnance présenter ses excuses à Mme Colet, puis monta se coucher. Mais Mme Colet n'admettait pas d'excuses : elle refusa de s'en rapporter à la parole du messager, et courut chez le capitaine. L'obscurité régnait dans la chambre, la migraine s'accommodant mal de la lumière, et la plantureuse dame, qui n'avait, on le sait, absolument rien de vaporeux, rien d'éthéré, s'avança sans broncher vers le lit, la main tendue, pour s'assurer que son sigisbée y reposait bien.

« Je vous demande pardon, murmura celui-ci. Je ne puis bouger... »

L'autre ne voulait rien entendre, et, la main toujours investigatrice, les doigts de plus en plus frôleurs et impatients :

« Vous n'êtes donc pas un homme ! Mais vous n'êtes donc pas un homme ! » s'exclamait-elle avec désespoir.

Il y avait aussi — toujours d'après l'intarissable et caustique général — une certaine rencon-

tre entre la belle madame Louise Colet et la non moins adorable madame de Solms, plus tard Rattazzi, et plus tard encore de Rute, née princesse Bonaparte, rencontre singulière et des plus suggestives, car elle s'était terminée par un crêpage de chignons qui avait prouvé que Mme de Solms portait perruque.

« Et, pour comble, ajoutait le général, ledit crêpage avait lieu à propos du maréchal Vaillant, que Louise Colet avait irrévérencieusement qualifié de fils de coiffeur, et qui passait, en effet, à tort ou à raison, pour avoir vu le jour dans le *salone* d'un barbier ! »



Quant à Tony Révillon, à mesure que la politique l'accaparait, il venait de moins en moins à nos réunions de la Société des gens de lettres, dont il avait été jadis à trois reprises vice-président. Mes relations avec lui remontaient au temps où il rédigeait la chronique de *la Petite Presse* et était le Timothée Trimm de ce journal.

J'avais eu l'occasion de tracer sa silhouette dans une feuille d'alors ; pour cela j'étais allé le voir, et je l'entends encore me lancer cette suprême recommandation :

« Surtout, mon petit, n'oubliez pas de dire que je suis très amoureux ! »

C'était un bel homme, de puissante carrure, de superbe prestance, à la tête ronde et joviale, encadrée d'une épaisse et truculente chevelure châtain : à la moustache épaisse et conquérante, aux joues pleines, rebondies et rubicondes, aux yeux vifs, pétillants et caressants. De cette large figure en boule se dégageait une suprême bonté, un air de cordialité, d'affabilité, de générosité, d'intelligence aussi, qui vous frappait de prime abord. Tony, « le bon Tony », comme on l'appelait couramment, était né orateur, et il avait toutes les qualités physiques du tribun. Il a été longtemps rédacteur au *Radical*, où j'étais chargé de la « Revue des livres », et que de fois il nous a tenus sous le charme de sa parole ! Je me rappelle notamment un discours de remercîment

qu'il adressa à un orphéon, dans une fête donnée par le journal, discours absolument improvisé, ingénieuse et magnifique apologie de la musique, qui émerveilla tout l'auditoire.

Il était né à Saint-Laurent-lez-Mâcon, était venu à Paris vers 1856, et avait débuté sous les auspices de son illustre compatriote Lamartine et de François Ponsard. Ses premiers articles parurent dans la *Gazette de Paris*, que dirigeait Philibert Audebrand, et où l'argent n'abondait pas. Par bonheur, Tony fit la connaissance de Balathier de Bragelonne, qui était à la fois propriétaire-directeur du très intéressant journal *le Voleur*, et rédacteur en chef de *la Petite Presse*, appartenant à M. Paul Dalloz, et dont la vogue balançait à ce moment, en 1869, celle du *Petit Journal*. Léo Lespès, sous son pseudonyme de Timothée Trimm, était le ténor de cette dernière feuille, comme Tony Révillon devint celui de l'autre. Il gagnait là 24.000 francs par an, ce qui ne l'empêchait pas d'être non seulement très républicain, mais aussi radical et aussi socialiste

que possible. En dépit des opinions conservatrices de MM. Dalloz et Balathier de Bragelonne, il ne perdait aucune occasion de soutenir ses idées avancées.

« Je veux, disait-il parfois à Balathier, je veux qu'avant cinq ans d'ici tous les lecteurs de *la Petite Presse* soient socialistes.

— Je le sais bien, cher ami, je le sais bien que vous le voulez ; mais voilà précisément ce que je suis chargé d'empêcher ! », répliquait Balathier, en biffant impitoyablement toutes les phrases qui n'étaient pas conformes aux tendances politiques des directeurs.

Chose bizarre, ce même journal *la Petite Presse* comptait parmi ses rédacteurs attitrés plusieurs autres ardents républicains, comme Louis Noir, Édouard Siebecker, Eugène Razoua, le futur colonel de la Commune, et tous faisaient excellent ménage avec la direction.

Et quel homme étrange et curieux que ce bouillant petit père Balathier, habile et déluré journaliste, qui passe pour avoir écrit les six

volumes des Mémoires de Villemessant, et qui était alors, plus que personne peut-être, célèbre par ses aventures ou plutôt mésaventures féminines !

Un jour, une femme qu'il adorait, et avec laquelle il était perpétuellement en brouille, femme d'ailleurs fort peu cruelle, lui déclara, au milieu d'une dispute, et dans tout le feu de sa rage, qu'elle l'avait trompé, trompé avec tous ses amis :

« Oui, avec tous ! Avec ton Villemessant d'abord, avec ton Godefroy ensuite, avec Magnard, avec Duchesne, avec Terry, avec Duboys, avec Pierre, Paul, Jean, Jacques, André, Siméon.... Oui, tu es... *trompé !* Et tu l'es... largement, dans les grands prix, mon vieux ! »

Le malheureux s'enfuit désespéré, erra deux jours comme un fou à travers le Bois de Boulogne, voulant se noyer dans le lac, et ne pouvant se résoudre à s'y précipiter. Il fut enfin recueilli par un confrère, par Emmanuel Gonzalès, si je me souviens bien, qui réussit à le calmer et à lui faire réintégrer ses pénates.

Quand cette femme à la riche nature mourut, au moment de la mise en terre, le pauvre Balathier tomba, tout éploré et éperdu, dans les bras de son intime compagnon et lieutenant, le dessinateur Godefroy Durand, et s'écria :

« Ah mon ami ! mon ami !... Il n'y avait que nous deux pour savoir l'apprécier ! »

« Ce qui n'était guère poli pour les autres, » ajoutait Révillon, de qui je tiens cette histoire.

Je ne pense pas qu'il fût capable, lui, de telles violentes et bouleversantes passions ni d'aussi profonds désespoirs. L'amour, pour lui, devait être et était chose d'importance sans doute, mais chose aimable, agréable et divertissante avant tout. Comme à Louis Énault, les femmes pouvaient bien lui faire plaisir, voire grand plaisir : lui causer de la peine et du tourment ? Euh ! Euh !

Il a toujours passé pour avoir été dans les meilleurs termes avec la princesse de Solms, chez qui, à Aix-les-Bains, jeune et dans tout l'éclat de son élégance et de sa vigueur, il villé-

giaturait et jouait son rôle dans des comédies de société. Maintes fois plus tard, lorsqu'il fut candidat radical socialiste, puis élu représentant du vingtième arrondissement, on lui a reproché ses aristocratiques accointances et aussi ses féminines relations. A l'époque même où il se présentait à Belleville et avait Gambetta pour concurrent, une odieuse insinuation fut lancée contre lui : il avait, chuchotait-on, séduit une fillette d'une famille d'ouvriers. Il fit appel au témoignage de Jules Vallès, qui se trouvait dans la salle, — c'était durant un banquet, — et qui se borna d'abord à répliquer à mi-voix : « Ah ! veinard ! veinard ! » puis, sommé de s'expliquer et de déclarer la vérité, se leva, et, en guise de réponse, porta ce toast radical et impitoyable : « A la mort des raseurs ! »

Durant une autre réunion électorale, dans je ne sais quelle musette ou quel bastringue, à Belleville toujours, il fut, un soir, publiquement accusé d'avoir « vécu aux crochets » de ladite princesse de Solms-Bonaparte, ce qui était une

infâme calomnie, et comme il venait de s'élancer sur l'estrade, et, rouge de colère et d'indignation, fulminait les plus éloquentes protestations, les défis les plus pressants et les plus impérieux, d'étranges murmures, mais nullement hostiles, de sympathiques, cordiales et enthousiastes clameurs, coururent bientôt, puis éclatèrent dans l'auditoire :

« Tiens ! Tiens ! Tiens !

— Ah bah ?

— Mais très chic !

— Un copain !

— Un vrai !

— Ah ! mon *poteau !*

— Bravo, Révillon ! Bravo, ma vieille branche !

— Vive Révillon ! Vive Révillon ! »

Et, sans lui laisser le temps de se justifier davantage, on l'applaudit à outrance, et sa candidature fut acclamée.

XII

Borel d'Hauterive. — Buloz et la *Revue des Deux Mondes* ; « Songez donc à la *Revue* ! » Victor Cherbuliez et les champignons : Acteur en deuil ; « Au taureau ! » Buloz en Amour ; Une recommandation à Baptiste ; Histoire d'un collier de chien. — Henri Heine et Saint-René Taillandier. — Alfred de Musset et son père. — Baudelaire. — Pétition d'André Malitourne.

Comme le « grand électeur » Gourdon de Genouillac, Borel d'Hauterive s'était spécialement occupé d'armoiries et de blason, et passait pour une des lumières de la science héraldique. C'était un petit homme maigre, exigu, ratatiné, qu'un souffle de vent semblait devoir renverser, et qui n'en est pas moins mort à plus de quatre-vingts ans. Il avait le teint bilieux, les lèvres exsangues, l'œil atone, et cet air de lassitude et de torpeur s'accentuait avec l'âge.

Borel d'Hauterive était le frère du fameux Pétrus Borel, le *Lycanthrope*, et faisait, je crois, bon marché de son nom nobiliaire. Un jour qu'on parlait du mariage d'un monsieur d'Hauterive, Édouard Montagne, notre délégué, lui demanda si ce d'Hauterive était de sa famille :

« Lui ? Il n'est pas plus d'Hauterive que moi ! » repartit Borel.

Un grand malheur l'avait frappé jadis : comme Montagne, comme Chincholle, il avait perdu un enfant déjà grand, une fille, qui s'était tuée à Nice, dans un désespoir d'amour, et ce deuil semblait toujours peser sur lui.

Au début de nos relations, vers 1889, il n'était pas encore le taciturne et somnolent vieillard qu'il devint dans la suite, et je l'ai ouï plus d'une fois égrener ses souvenirs, nous conter, de sa petite voix fluette, zézayante et argentine, bien des anecdotes sur le monde littéraire, notamment sur Buloz, le célèbre directeur de la *Revue des Deux Mondes*, et sur ses collaborateurs, Henri Heine, Alfred de Musset, Cherbuliez et d'autres.

Dévoué tout entier, corps et âme, à sa *Revue*, Buloz ne comprenait pas qu'autour de lui on pût s'occuper d'autre chose, qu'on pût surtout penser à la bagatelle et courir la prétentaine, et lorsque, matineux comme il l'était, il lui arrivait de surprendre un de ses fils rentrant à cinq ou six heures du matin, il en concluait que celui-ci venait de se lever et de s'habiller, et il le félicitait de l'imiter, de ne pas s'acagnarder non plus sur l'oreiller.

A l'un de ses rédacteurs — n'était-ce pas Eugène Forcade ? — réputé pour ses prouesses galantes, et qui se montrait parfois avec une mine tirée, les yeux battus, l'air vanné, il adressait de paternels reproches :

« Vous avez tort, mon ami, grand tort ! Ce n'est pas raisonnable, une telle conduite ! Ah ! si, *dans ces moments-là*, vous songiez à la *Revue*, vous ne feriez pas ce que vous faites ! Non, vous ne le feriez pas ! »

La *Revue !* Il ne voyait qu'elle sur terre, dirigeait vers elle toutes ses actions et toutes ses pensées.

Cherbuliez étant allé lui rendre visite dans sa propriété de Savoie, — ce domaine de Ronjoux, « où rien ne manquerait au bonheur, assurait Buloz, où l'on goûterait les délices du paradis, si seulement on pouvait y recevoir instantanément les épreuves de la *Revue* et les y corriger toutes fraîches, à l'ombre des sapins, » — il le retint à dîner. Un des invités, un botaniste, qui se piquait de bien connaître les champignons, en avait fait, dans la matinée, une ample récolte, que la cuisinière avait accommodée de son mieux. Mais les convives n'avaient pas absolument confiance dans l'infaillibilité dudit connaisseur, et une hésitation non dissimulée se manifesta chez tous, même chez le botaniste mycologue, au moment où le plat apparut sur la table. Cherbuliez se risqua le premier, bravement.

« Cherbuliez ! Non, pas vous ! se récria soudain Buloz. Votre roman pour la *Revue* n'est pas terminé, mon ami ! »

De même, à l'époque où il administrait la Comédie-Française, il était totalement dévoué à

sa tâche, ne vivait que pour la Maison de Molière, et il entendait que tout le monde fît comme lui. Un pensionnaire, qui venait de perdre un de ses plus proches parents, ayant demandé à s'absenter à cause de ce deuil, M. l'administrateur répondit au doyen, qui lui exposait les motifs de ce congé :

« Il n'a pas besoin de quinze jours : deux suffiraient.... D'autant plus que nous pouvons lui faire jouer les rôles tristes. »

L'amour, platonique ou charnel, mais pour peu qu'il fût sincère et profond, était tout à fait en dehors de la compétence de maître Buloz ; et lorsqu'on venait à lui parler d'une jeune fille ou d'une femme qui s'était plus ou moins abandonnée à cette tendresse :

« Elle avait besoin d'être menée au taureau, » répliquait-il crûment.

Gros, lourd, mastoc, il n'avait certes rien de Cupidon ni de l'Antinoüs : aussi s'explique-t-on aisément la stupéfaction de l'historien Vitet, quand, un mardi gras qu'il se présentait aux

bureaux de la *Revue* et demandait à un jeune homme en train d'écrire, et qu'il prenait pour un commis de l'administration, si M. Buloz était visible, il reçut cette réponse :

« M. Buloz ?... Pardon, monsieur, vous oubliez donc que nous sommes à la veille du carême, et qu'aujourd'hui, comme tous les jours de carnaval, M. Buloz figure en Amour sur le char du Bœuf gras ? »

Vitet de se précipiter aussitôt chez l'administrateur Deschamps, et de lui demander ce que signifiait cette plaisanterie d'un de ses employés :

« Ce n'est pas un employé : c'est M. Maxime du Camp, qui corrige ses épreuves...

— Ahbah ! C'est ce loustic ?

— Lui-même. »

Buloz était resté paysan, Savoyard, resté grossier, irascible et violent, méfiant et cauteleux, en maintes circonstances cupide et maniaque.

Il aimait à compter son argent dans son cabinet, ses rouleaux de pièces d'or, et, comme il avait les doigts épais et gourds, comme il était

gauche et maladroit, il lui arrivait assez fréquemment de laisser échapper quelqu'un de ces rouleaux. Il se précipitait à terre aussitôt, ramassait les pièces éparpillées, s'assurait minutieusement qu'aucune ne manquait à l'appel, reconstituait et réempaquetait son rouleau ; puis, quoiqu'il eût son compte parfaitement exact, qu'aucune pièce ne se fût par conséquent égarée, il sonnait son domestique et lui adressait cette recommandation :

« Vous ferez bien attention demain matin en balayant, Baptiste. J'ai laissé tomber un rouleau d'or tout à l'heure, et *il doit* y avoir deux ou trois louis de restés sous les meubles. Faites bien attention, hein ? »

Un de mes bons et chers amis, également membre de la Société des gens de lettres, et qui a été quelque temps secrétaire de cet original personnage, m'a confirmé ces récits de Borel d'Hauterive, et en a ajouté quelques autres, non moins caractéristiques.

Buloz l'ayant une fois emmené en Savoie, dans

sa propriété de Ronjoux, le pria de ne pas manquer, quand il irait à Chambéry, la ville voisine, d'acheter, pour le chien de la maison, un fort collier garni de clous : ce pauvre animal était en butte aux attaques de ses congénères du voisinage, et il était urgent de le garantir contre leurs crocs.

« N'oubliez pas ? Quelque chose de solide, de résistant.... »

Le secrétaire revient avec l'objet en question, un large et superbe collier, muni de plusieurs rangées de clous.

« Parfait ! Parfait ! s'écrie Buloz. Combien avez-vous payé cela ?

— Vingt francs.

— Vingt francs ! réplique-t-il aussitôt avec indignation. Vingt francs pour un collier de chien ! Mais je n'ai jamais mis ce prix-là à une cravate, moi ! »

C'est à ce secrétaire qu'il disait, un jour, cherchant à l'amadouer après une algarade :

« Voyons, ne me quittez pas ! Vous êtes de la

maison, vous le savez bien.... Je vous traiterai comme mon fils !

— Ah ! ça, non, par exemple ! C'est justement ce que je ne veux pas ! » riposta le secrétaire.

Et cependant, il les aimait bien, ses enfants, mais à sa manière, et cette manière ne pouvait convenir à tout le monde.

Il avait perdu un fils, du nom de Louis, je crois, qui était chargé de certains travaux de mise en page de la *Revue*, et, trois mois après ce décès, parcourant le numéro qui venait de paraître et y rencontrant une bourde, il s'exclamait :

« Ce sacré Louis ! Quel brouillon ! Il n'en fait jamais d'autres ! Je t'avais cependant bien recommandé... »

Puis, recouvrant tout à coup sa présence d'esprit, se rappelant brusquement que Louis n'était plus là, qu'il était mort, il quittait la table d'un bond, et s'enfuyait, les yeux brouillés de larmes.

Sur Henri Heine, Borel d'Hauterive nous con-

tait que Buloz le voyant un soir arriver à la *Revue* l'air soucieux et maussade, et lui demandant ce qu'il avait :

« J'ai, répondit Heine, que je viens de rencontrer Saint-René Taillandier devant la porte ; je me suis arrêté avec lui un instant, nous avons échangé nos idées, et je suis tout bête. »

Henri Heine, qui était d'origine juive, exécrait ses coreligionnaires. Se trouvant un jour à table à côté d'une israélite de marque, — une baronne de Rothschild, prétendait Borel, — comme on servait du vin de *Lacryma-Christi*, cette voisine lui demanda d'où venait et ce que signifiait ce nom singulier donné à un vin.

« Cela signifie *larme du Christ*, madame, répliqua Heine, et on appelle ainsi ce vin, parce que le Christ pleure chaque fois qu'un juif en boit.... Oui, il verse des larmes de douleur devant une telle profanation. »

A propos d'Alfred de Musset, Borel contait que Sainte-Beuve s'était un jour rencontré avec le père du jeune poète, et, l'ayant félicité des

premiers et brillants succès de son fils, en reçut cette réponse :

« Oh ! moi, tant qu'Alfred n'aura assassiné personne, je serai content de lui ! »

Sur Baudelaire, Borel possédait quantité de renseignements curieux, et qui confirment bien tout ce qu'on sait de l'étrangeté d'esprit de l'auteur de *la Charogne*.

Mme Baudelaire ayant perdu son mari, le père de Charles Baudelaire, — bien que celui-ci, par une de ses fanfaronnades habituelles, se prétendît « fils d'un prêtre », — se décida à convoler et épousa le général Aupick, qui fut ambassadeur de France à Constantinople. Baudelaire, alors âgé de quinze ou seize ans, avait été furieux de ce remariage, tellement furieux que, la nuit des noces, il s'avisa d'enfermer séparément les deux époux, sa mère dans sa chambre, et le général dans une autre pièce. Sa mauvaise humeur et sa haine contre celui-ci ne faisant que s'accroître, on résolut d'essayer de l'assouplir en l'expatriant, et on embarqua notre jeune homme pour

les Indes. Il avait emporté avec lui les œuvres de Balzac, et, durant la traversée, il ne cessa de les lire. Arrivé à Calcutta, il continua sa lecture. Il affirmait n'avoir rien vu du pays, n'avoir même jamais posé le pied sur le sol indien ; mais ce n'était encore là que pure jactance de sa part, manie d'interloquer et d'« esbrouffer ». En tout cas, à sa rentrée en France, il était accompagné d'une magnifique négresse, une Malaise, avec laquelle il vécut quelque temps, déclarant posséder en elle tout un sérail, savourer dans ses bras toutes les ivresses des élus de Mahomet. C'est à elle sûrement qu'il songeait en écrivant le sonnet *Parfum exotique :*

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne,
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux,
Je vois se dérouler des rivages heureux
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone ;

. . . .

Guidé par ton odeur vers de charmants climats,
Je vois un port rempli de voiles et de mâts
Encor tout fatigués par la vague marine,

. . . .

Etc.

Et dans *la Chevelure* :

La langoureuse Asie et la brulante Afrique,
Tout un monde lointain, absent, presque défunt,
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique !
Comme d'autres esprits voguent sur la musique,
Le mien, ô mon amour ! nage sur ton parfum.

Ailleurs encore, dans le sonnet portant pour titre *Sed non satiata :*

Bizarre déité, brune comme les nuits,
Au parfum mélangé de musc et de havane,
Œuvre de quelque obi, le Faust de la savane,
Sorcière au flanc d'ébène, enfant des noirs minuits,

Je préfère au constance, à l'opium, aux nuits,
L'élixir de ta bouche, etc.

A propos d'opium, il paraît que Baudelaire n'en fumait pas, qu'il ne faisait pas non plus usage de haschich, quoi qu'on ait prétendu ; il paraît qu'il évitait également les spiritueux, et ne buvait que du vin pur, même au café et dans les brasseries, où il se rencontrait avec ses confrères.

La première fois qu'il se présenta chez Maxime du Camp, c'était par une torride après-midi

d'été, et, en le voyant entrer, le front ruisselant de sueur, Maxime du Camp lui offrit de se rafraîchir. Baudelaire accepta.

« Quelle boisson désirez-vous ? De la bière, de l'eau gazeuse avec du sirop, du vin ?

— Du vin, répond le visiteur.

— Quel vin ? bordeaux ? bourgogne ?

— Des deux ; du bordeaux d'abord, du bourgogne ensuite, » dit Baudelaire sans se démâter.

Ce fameux pince-sans-rire trouva cependant un jour à qui parler.... Mais peut-être, cette fois, ne songeait-il pas à une de ses mystifications coutumières ; peut-être sa raison, qui finit, on le sait, par l'abandonner, avait-elle déjà sombré. Comme il se plaignait au docteur Piogey de souffrir beaucoup, de souffrir, disait-il, comme une femme, et ajoutait, avec le plus grand flegme : « Du reste, je suis une femme à présent », le docteur, soit qu'il crût à une plaisanterie, soit qu'il tînt à ne pas contredire et à ne pas irriter un malade, eut l'air de partager cette opinion :

« C'est vrai, vous êtes une femme, confirma-t-il.

— N'est-ce pas ? Et je ne devrais plus m'appeler Baudelaire ?

— Vous ne le devez plus, certainement.

— Et alors ? Quel est donc mon nom ?

— Vous vous appelez... Vous vous appelez *Belle*delaire ! prononça gravement le docteur Piogey.

— Belledelaire ! Belledelaire ! Ah ! que c'est joli ! se récria le poète, les yeux rayonnants, en extase, et les bras au ciel. C'est charmant ! ravissant ! Ah ! Belledelaire ! Belledelaire[1] ! »

*
* *

Borel d'Hauterive, qui était un érudit, qui sortait de l'École des Chartes et avait été conser-

1. Si étrange et décousue, si lamentable qu'ait été l'existence de Baudelaire, il ne faut pas oublier qu'il a toujours passionnément aimé les Lettres et porté très haut le culte de l'Art. C'est avec une fierté sans pareille qu'il proclamait le bilan de ses trente années de vie littéraire, pendant lesquelles il n'avait pas gagné plus de dix-sept mille francs. « Il n'imaginait pas d'injure plus méprisante à relever sur le compte des hommes de lettres, que de pouvoir les traiter de *gagneurs d'argent*, » écrit M. Fernand Calmettes dans son très intéressant ouvrage sur *Leconte de Lisle et ses amis* (p. 120). Quant à Leconte de Lisle, ajoute M. Calmettes, si l'on établissait le total de ses gains purement littéraires en trente ans, on constaterait qu'ils ont été de beaucoup inférieurs à ceux de Baudelaire.

vateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, m'a communiqué un jour une bien amusante pétition d'un candidat bibliothécaire qu'il avait autrefois connu, Armand Malitourne, dont l'*Éloge de Le Sage* obtint, en 1819, un prix de l'Académie française. Malitourne ne manquait pas de valeur ; ses nombreux articles, publiés dans *la Quotidienne*, dans *le Constitutionnel*, *la Revue de Paris*, etc., attestent son humour et sa verve, et, pour le noter en passant, il est le véritable auteur des *Mémoires d'Ida Saint-Elme*, — ce qui n'est pas son plus beau titre de gloire. A la mort de Casimir Delavigne, en 1843, il convoita une sinécure du défunt, la place de bibliothécaire du palais de Fontainebleau, et voici la lettre d'exquise ironie qu'il adressa, en cette occasion, à M. le comte de Montalivet, intendant général de la liste civile :

Monsieur le Comte,

La place de bibliothécaire au château de Fontainebleau est vacante par la mort de M. Casimir Delavigne. Le titulaire était un poète célèbre, et je

ne suis qu'un prosateur oublié. Le poète détenait cette place sans la remplir ; le prosateur ne la demande qu'avec l'espérance de l'obtenir sans l'occuper davantage.

Si modeste qu'on soit, on peut toujours promettre d'égaler n'importe qui dans la possession d'une sinécure.

Ma paresse étant plus connue que mes ouvrages, je me flatte qu'elle est un titre que personne ne me contestera, et une recommandation qui me met à l'abri de toute concurrence.

Sérieusement, Monsieur le Comte, je cherche depuis longtemps l'occasion d'être quelque chose en ne faisant rien pour cela. Si peu que je vaille, le roi l'ignore ; mais, ce peu, vous le connaissez, et il suffira de couvrir, dans la circonstance, l'obscurité du solliciteur par la toute-puissante autorité du protecteur et de son apostille.

Proposez-moi donc pour la bibliothèque du château de Fontainebleau : j'accepterai, je vous en donne ma parole d'honneur.

Et je ne résiderai pas plus que mon illustre devancier, je vous le jure encore.

Veuillez agréer, Monsieur le Comte, les nouvelles et bien anciennes assurances de mon respectueux dévouement.

Armand Malitourne.

Ce petit chef-d'œuvre épistolaire ne parvint pas à attendrir ou à convaincre le comte de Mon-

talivet : Lous-Philippe avait, paraît-il, disposé de la sinécure en question durant la maladie même de Casimir Delavigne. Ce n'est que neuf ans plus tard, en 1852, qu'Armand Malitourne fut nommé conservateur-adjoint à la bibliothèque de l'Arsenal, et vit ainsi récompenser ses efforts et sa patience.

Borel d'Hauterive, pour en revenir à lui, s'éteignit à quatre-vingt-quatre ans, en mars 1896. « Hôte assidu de nos dîners mensuels, où sa souriante vieillesse était toujours accueillie avec le plus respectueux empressement, — a dit de lui Édouard Montagne, dans l'adieu qu'il lui adressa au nom de la Société, — il savait mêler aux propos de gaîté et de rire de ces réunions amicales la note enjouée de sa conversation, trouvant une grande douceur à se rencontrer avec nos anciens au milieu des jeunes, à se souvenir avec eux des amis disparus, avec cette philosophie du grand âge, qui voit venir la mort en face, tranquillement et sans murmure. »

XIII

Trois poètes : André Lemoyne, Léon Duvauchel et Antony Valabrègue. — Chateaubriand aux pommes et omelette André Lemoyne. — « Je ne serai jamais connu ! » — Ressemblance désagréable. — Les deux « guignards. » — « Le peuplier Valabrègue. » — Albin et Antony : deux cousins qui ne cousinent pas.

Le poète André Lemoyne — qui vit encore, heureusement, et à qui je souhaite de nous rester longtemps – a souvent pris part à nos agapes, et je me rappelle qu'il était la terreur d'un autre nourrisson des Muses, de Léon Duvauchel, qui s'en allait répétant de sa voix geignarde :

« Lemoyne, quand il est quelque part, il n'y en a que pour lui ! Il a toujours quelque pièce de vers toute fraîche éclose à vous faire admirer ; puis, celle-là débitée, il vous en glisse une

autre ; puis vous en colle une troisième, et ainsi de suite ! En voilà un accapareur ! Quel égoïste ! »

Lemoyne, de son côté, ne manquait pas de s'exclamer :

« Duvauchel ? Ah ! quel raseur ! Avez-vous remarqué ? Il faut toujours qu'il vous écoule de sa marchandise ! Il ne sort jamais sans un tas de petits papiers plein ses poches. Ah ! mais non, on ne le prend pas sans vert, celui-là ! *sans vers*, avec un *s*, veux-je dire ! « Et j'ai fait ceci ! Et je vais publier cela ! » Il ne vous parle jamais que de lui, cet animal-là ! »

Tous les deux, à en croire les mauvaises langues, avaient un tantinet raison.

André Lemoyne se plaît fréquemment à rappeler le jugement porté sur lui par Sainte-Beuve, l'équitable et élégante sentence par laquelle l'auteur des *Lundis* l'a sacré poète, voilà près d'un demi-siècle :

« Tous les six mois, M. André Lemoyne distille une goutte d'ambre qui se cristallise en

poésie et qui s'ajoute à son cher trésor [1]. » Etc.

On comprend sans peine que le chantre des *Charmeuses* et des *Roses d'antan* soit fier de ce brevet, à lui décerné par le plus autorisé et le plus grand de nos critiques.

Lemoyne ne semble pas néanmoins avoir une absolue confiance dans ses vers pour passer à la postérité.

« Avez-vous remarqué, nous disait-il un jour, à mon ami Jean Sigaux et à moi, que souvent les grands écrivains sont connus par tout autre chose que leurs chefs-d'œuvre littéraires ? Ainsi Chateaubriand : si son nom vit encore, ce n'est pas parce qu'il a écrit le *Génie du Christianisme, les Natchez, les Martyrs* et autres bouquins que personne ne lit plus ; c'est parce qu'il a inventé une sorte de bifteck, le *Chateaubriand aux pommes*. Voilà ce qui le rend vraiment célèbre et immortel, ce qui lui vaut une immense et impérissable popularité. Eh bien,

1. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. X, p. 121.

je veux faire comme lui ! J'ai imaginé un plat, moi aussi !

— Ah ! Et lequel ?

— Une omelette ! Une omelette toute spéciale ! *L'omelette André Lemoyne !* Et je prépare un sonnet... *Oignons, rognons, champignons !* Cela me fournit déjà trois rimes masculines, et trois rimes milliardaires ! Oui, je veux faire un sonnet sur mon omelette : à notre prochain dîner, je l'apporterai à Marguery.

— Le sonnet ?

— Évidemment ! Et je le prierai de confectionner l'omelette, et de l'annoncer chaque jour sur ses menus. *Omelette André Lemoyne !* Cela fait bien, n'est-ce pas ?

— A merveille ! Mais qu'a-t-elle donc de spécial, votre omelette ?

— Eh bien, *oignons, rognons, champignons !* Vous avez la recette ! Trois parties égales de chacun de ces ingrédients ; hachez menu, mélangez, battez ferme, et servez chaud ! »



Duvauchel, lui, ne s'occupait pas, que je sache, de recettes culinaires, ce qui ne l'empêchait pas de travailler de toutes ses forces, et au moins autant sinon plus que Lemoyne, à répandre et vulgariser son nom.

« Je ne serai jamais connu ! »

C'était son cri de désespoir, et il le poussait fréquemment et en tous lieux.

« Je ne serai jamais connu ! »

Pour l'être, pour faire parler de lui, voir son nom imprimé dans les échos des journaux, il ne laissait passer, sans y assister, aucune cérémonie publique : enterrements, mariages, ouvertures d'expositions, vernissages, inaugurations quelconques ; s'efforçait de se mettre le plus possible en vedette, s'y évertuait et s'y ingéniait, et ne récoltait le plus souvent qu'oubli et silence. Pour comble, quand un reporter complaisant venait à faire mention de lui, ce n'était pas Duvauchel qu'on imprimait, mais Duvanchel ou Duvachel,

ce qui était véritablement jouer de malheur, et irritait, énervait et exaspérait par-dessus tout l'infortuné barde.

Certes, bien d'autres, des milliers d'autres écrivains et des milliers de peintres et de sculpteurs, de musiciens et de cabotins, sont piqués de la même tarentule, et font des pieds et des mains, feu des quatre sabots, pour que la presse n'omette pas de signaler leur présence aux populations attentives et anxieuses. Cette réclame donne, d'ailleurs, une plus-value à leurs produits, et a son côté pratique. Mais généralement cette vanité se dissimule comme une tare ou un vice, un besoin honteux. Le bon Duvauchel, lui, n'en faisait pas mystère, s'en ouvrait à tout venant, s'en lamentait à tous les échos :

« Hélas ! Comment donc faire ? J'ai beau me démener, me multiplier... »

D'après ce qu'assurent plusieurs de ses amis, sa mort fut même due à cet irrésistible prurit d'exhibition. Malade depuis longtemps, souffrant de douleurs rhumatismales qui lui rendaient la

marche difficile, le contraignaient à cheminer à menus pas, à se traîner presque à l'aide d'une canne, il tint absolument, quoique le médecin lui eût ordonné de garder la chambre, à se rendre à l'inauguration de la statue d'Alphonse Daudet aux Champs-Élysées.

« J'irai, oui ! Il le faut ! Comment parlerait-on de moi, si l'on ne m'aperçoit nulle part ? Vous voulez donc m'empêcher de me montrer, m'empêcher d'être connu ? »

Tout courbé, l'œil vitreux, le teint terreux, il faisait peine à voir, à cette fête de juin 1902, où je le rencontrai pour la dernière fois : quelques jours plus tard il expirait.

Léon Duvauchel, qui était aussi à ses heures peintre paysagiste, avait, comme écrivain, comme poète et romancier, une réelle valeur. Il s'est surtout appliqué à étudier et à chanter la forêt de Compiègne, « ma forêt », comme il l'appelait gentiment, et il a laissé sur ce coin de France, sur ses pittoresques beautés, sa population de bûcherons, de braconniers et de gardes, un

remarquable roman, *la Moussière*. C'est à *sa* forêt qu'il adresse, dans un de ses sonnets, cette suprême prière :

Et grave un jour mon nom sur le fût d'un beau hêtre,
A moi, qui, le premier, du fond d'un humble nid,
T'ai consacré l'ardeur de ma muse champêtre.

Né à Paris, de parents picards, il était resté fidèle à ces deux origines, avait été un des fondateurs de la Société des Parisiens de Paris, qui « était devenue pour lui plus qu'une famille », a dit sur sa tombe M. Allouard, et se complaisait, dans ses livres, dans ses romans surtout, à l'étude des mœurs de la Picardie et du patois de cette province. C'est au point que certains de ses volumes sont tellement remplis de locutions spéciales à cette contrée, qu'ils auraient besoin, comme on l'a plus d'une fois objecté à l'auteur, d'être accompagnés d'un lexique du patois picard.

Il avait ainsi partagé en deux son existence, passait l'hiver à Paris, l'été près de Pierrefonds, à Saint-Jean-aux-Bois, où il possédait un char-

mant ermitage, agrémenté d'un vaste jardin jouxte l'église de l'ancien prieuré de Saint-Jean. Cette « dualité » de vie a été décrite par lui en termes drolatiques dans un de ses recueils, *le Livre du Forestier* :

Assis, l'été, sous les grands hêtres,
L'hiver, aux cafés élégants,
Je suis sylvain : voyez mes guêtres !
Je suis mondain : voyez mes gants !

Faisant deux parts de l'existence,
Comme le Bonhomme disait,
Je suis, selon la circonstance,
Chat du foyer, pigeon bizet.

Mais, même en devenant pigeon, Duvauchel conservait sa voix de matou, voix particulière, *sui generis*, bien connue de nous tous : d'autant plus que, ne se mouvant pas aisément, il interpellait les gens à distance, était forcé de crier. Coppée, affirme-t-on, a composé jadis un poème sur cette voix spéciale, une chanson ou complainte ayant pour refrain :

C'était la voix de Duvauchel !

Malgré son consciencieux labeur, son tempérament artistique et un incontestable talent, l'auteur du *Médaillon*, de *la Clé des Champs*, du *Tourbier*, de *l'Hortillonne*, de *M'zelle*. des *Horizons de Paris*, etc., n'a pas été apprécié comme il le méritait. Certains travers, provenant sans doute de son état maladif, de fréquentes maladresses peut-être aussi, lui avaient créé, non des ennemis : le mot serait trop gros, mais pas mal de détracteurs ; et Jules Levallois. dans la notice qu'il lui a consacrée, a eu raison de constater que « la camaraderie ne lui a peut-être pas rendu en mutuelle allégeance ce qu'il aurait été en droit d'en attendre ». A l'époque où je rédigeais la revue littéraire au *Radical* et au *National*, chaque fois que je rendais compte d'un volume de Duvauchel, je ne manquais jamais de recevoir des réclamations, plus ou moins aigres ou ironiques, de ses confrères en poésie :

« Pourquoi, diable, entretenir le public des fariboles de Duvauchel ? Ce n'est pas sérieux Ça n'existe pas ! » Etc.

Ce qui était inexact, car ses volumes sont tous, au contraire, très vivants, très soignés, tous très consciencieusement et artistement élaborés.

Une des marottes de Léon Duvauchel était de s'imaginer ressembler de point en point — lui, de petite taille, épais, courtaud et peu ingambe — à l'élégant et apollonien Catulle Mendès, dont, en effet, il faut bien le reconnaître, il avait « quelque chose », mais seulement dans le galbe du visage et la coupe de la barbe. On aurait dit, selon le mot de Jean Sigaux, « un Mendès qui a reçu un renfoncement ». N'importe ! quand, à nos dîners des gens de lettres, Duvauchel venait à s'écrier : « On m'a encore pris tantôt pour Catulle ! C'est excessivement désagréable, vous comprenez ! » on ne pouvait s'empêcher de sourire, et aussi de se demander pour qui la confusion était si « désagréable ».

Le poète forestier Duvauchel repose aujourd'hui dans l'agreste cimetière de Saint-Jean-aux-Bois, contigu à sa propriété de « la Moussière » :

Dans le coin précisé par le mur mitoyen,
Qui rend le grand jardin jumeau du cimetière,
S'entr'ouvrira pour moi la tombe forestière.

Ailleurs encore, dans un beau quatrain, il avait d'avance marqué le lieu de sa sépulture :

Dans la sincérité d'une âme de poète,
Voilà quel est mon rêve et mon désir secret :
Quand la nuit du tombeau pour mes yeux sera faite,
Mon cœur à mon amour, mon corps à la forêt.

Préalablement aussi, du reste, il avait pris soin de faire construire son caveau funéraire, et il offrait parfois à ses amis d'en effectuer l'inspection complète. L'un d'eux, Jules Troubat, l'ancien secrétaire de Sainte-Beuve et ex-bibliothécaire du château de Compiègne, étant allé passer une journée à la Moussière, le propriétaire ne se contenta pas de promener son hôte dans tous les coins de la maison et dans toutes les allées de l'enclos et du cimetière y attenant, il l'invita à descendre dans le caveau :

« Vous verrez comme c'est solidement maçonné ! Et de la pierre de premier choix, mon cher !

Tout ce qu'il y a de bon ! Tenez, voici l'échelle : descendons !

— A une condition ! repartit Troubat. C'est que nous boirons le champagne dedans ! Je n'aime pas à m'aventurer dans ces profondeurs-là sans viatique. »

Je ne me souviens plus si la clause fut exécutée, ni même si la descente eut lieu.



Bien que le poète Antony Valabrègue n'ait pas fait partie de la Société des gens de lettres et n'ait jamais, par conséquent, assisté à nos dîners, il a été d'usage, durant si longtemps, d'accoler son nom à celui de Léon Duvauchel, qu'ayant parlé de l'un je ne puis m'abstenir de faire au moins mention de l'autre. Duvauchel et Valabrègue, Valabrègue et Duvauchel, c'était comme une formule, comme une ritournelle, il y a quelque quinze ans : on eût dit des deux frères Siamois de la poésie. Tous les deux, au surplus, marchaient de conserve et sifflaient les mêmes airs ; tous les

deux aimaient à chanter les paysages parisiens et les coins de banlieue, aussi bien que les beautés champêtres et les splendeurs des sous-bois. « Les deux guignards », on leur donnait aussi volontiers ce sobriquet, en raison de la déveine obstinée qui les poursuivait : il est certain, en effet, que les résultats obtenus par eux, leurs succès littéraires, n'ont pas correspondu à leur talent et à leurs efforts.

A l'opposé de Duvauchel, Valabrègue était long, mince, maigre, efflanqué, si mince et si long que le critique Eugène Ledrain l'avait surnommé « le peuplier Valabrègue ».

Antony Valabrègue était originaire d'Aix-en-Provence, où il avait été, au collège, le condisciple d'Émile Zola, puis de Paul Alexis : c'est même lui qui, plus tard, à Paris, leur servit de trait d'union, présenta le débutant Alexis à son compatriote Zola, déjà sur le chemin de la gloire, et fut ainsi le promoteur de leur cordiale et étroite liaison.

Au moment où Antony Valabrègue s'apprêtait

à publier son premier volume de vers, *Petits Poèmes parisiens* (1880), il apprit que M. Albert Mérat allait faire paraître également un recueil poétique, intitulé *Poèmes de Paris* : il n'était plus temps de changer le titre, puisque le livre était entièrement tiré et broché, et l'inévitable confusion se produisit dans tous les journaux, toutes les revues, partout. Chaque fois que Valabrègue allait réclamer dans un bureau de rédaction :

« Mais nous avons déjà parlé de votre livre ! lui répliquait-on. Nous en sommes sûrs. On va vous montrer l'article.

— Ce n'est pas mon livre que votre article concerne, c'est celui de Mérat.

— Pardon ! Il s'agit bien des *Poèmes de Paris*...

— Mais le mien a pour titre *Petits Poèmes parisiens !*

— Ah ! cela se ressemble tellement ! C'est de de votre faute ! Vous n'auriez pas dû...

— Eh ! je le sais bien ! Mais il était trop tard.... »

A l'apparition des autres œuvres de Valabrègue, de *la Chanson de l'Hiver, les Princesses*

artistes. Abraham Bosse, etc., ce fut autre chose, et chose plus fâcheuse encore.

Son cousin, Albin Valabrègue, l'auteur dramatique, avait fait jouer ses premières pièces, et comme le théâtre popularise bien plus rapidement les noms que ne le fait la librairie, on attribuait de préférence à Albin ce qui émanait d'Antony : de là des réclamations incessantes, acerbes et comiques, des plus divertissantes pour la galerie :

« Mon homonyme Antony Valabrègue écrivant parfois de très mauvais vers, et ces vers m'étant attribués, ma considération en souffre ! déclarait énergiquement Albin. Étant auteur dramatique, je ne veux être responsable que de mes *actes !* »

« Mon cousin Albin Valabrègue, l'auteur de *la Veuve Chapuzot* et de *Charvin père et fils*, et l'ancien secrétaire de Ballande, aspire donc bien à se rendre ridicule ? ripostait Antony. Il vous écrit qu'il ne veut pas avoir d'homonyme, et il parle — idée un peu folle ! — de s'adresser aux tribunaux... Albin oublie qu'il est venu à Paris

sept ou huit ans après moi, lorsque j'avais déjà débuté, et par quelques vers et même par une collaboration régulière à divers journaux. Ce serait donc à moi qu'il appartiendrait de faire un procès, si un procès aussi grotesque était de mise [1], » etc.

Les deux cousins, on le voit, ne cousinaient pas.

Très discret et très réservé d'ordinaire, grave, doux, pensif, mélancolique, — tout à fait l'opposé de son confrère et ami, l'autre « guignard », l'exubérant Duvauchel, — Antony Valabrègue vivait confiné dans ses études d'esthétique et de poésie, ses visites aux musées de France et de l'étranger. Cette mélancolie et cette tristesse plane sur toute son œuvre poétique, la recouvre même par endroits d'un voile de deuil :

Pourtant je suis triste aujourd'hui.
Ah ! je suis triste d'habitude !
Demain mon bonheur aura fui ;
Je garderai ma solitude.

1. Cf. *Paris-Journal*, cité dans le journal *le Voleur*, 3 mars 1882, pp. 141-142.

. . . .

Et moi, lassé parfois d'une tâche stérile,
Épuisé par l'effort, par le doute affaibli,
Je voudrais me plonger au fond de quelque asile
Où l'on savoure en paix le silence et l'oubli.

. . . .

Tu veux toujours me consoler,
Comme si j'étais toujours triste.
Etc.

Outre leur malchance commune, « les deux guignards » avaient un point de contact : une même vive passion pour l'Art et les Lettres les animait l'un et l'autre; tous les deux, chacun selon ses forces et à sa façon, ils n'ont cessé de poursuivre et de célébrer le Beau et le Vrai, et l'on peut leur appliquer à l'un comme à l'autre les paroles d'Émile Blémont, dans sa notice sur Antony Valabrègue :

« Si la vie ne leur a pas donné tout ce qu'ils en attendaient, ils furent, en somme, des favorisés de ce monde. Ils ont possédé cet inestimable trésor, l'affection vraie dans la paix familiale. Ils ont réalisé la meilleure partie de leur rêve. Ils ont pu suivre, jusqu'à la fin, aimés et honorés, leur vocation de poètes. »

XIV

La table d'« Alceste ». — Un journaliste « vieux jeu ». — Un mal nécessaire. — Inanité de la gloire. — Deux compères : MM. Édouard Portalis et Girard. — Entre la coupe et les lèvres. — Jules Richard. — Arthur Arnould : Une existence tourmentée ; La mort considérée comme voyage d'agrément.

Les personnes qui ont occasion d'aller voir, dans son cabinet de la cité Rougemont, M. le délégué du Comité des gens de lettres, ne manquent pas de remarquer la superbe table Louis XV, en bois de rose ornementé de cuivres, qui lui sert de bureau.

C'est sur cette table qu'ont été écrites, il y a un quart de siècle et plus, les célèbres « Lettres d'Alceste », publiées tantôt par *le Corsaire*, tantôt par *la Constitution*, *la Vérité*, *l'Avenir natio-*

nal, ou quelque autre journal de M. Édouard Portalis. Elle fut léguée en 1894 à la Société des gens de lettres par la famille d'Hippolyte Castille, — Alceste, — qui a été, sinon un des fondateurs, du moins un des membres les plus anciens et les plus dévoués de cette société.

A la fois historien, journaliste et romancier, auteur d'une *Histoire de la Révolution française*, d'une *Histoire de la Seconde République*, d'une centaine de biographies ou *Portraits politiques au XIX*e *siècle*, de *les Hommes et les Mœurs en France sous Louis-Philippe*, un maître livre, et de divers romans, *les Oiseaux de proie*, *Histoires de ménage*, *Blanche d'Orbe*, *les Compagnons de la mort*, etc., Hippolyte Castille fut l'un des plus notables écrivains du règne de Napoléon III. Il avait, à ses débuts, entre 1840 et 1850, conçu de hautes ambitions politiques, et la littérature ne devait guère être pour lui qu'un moyen ou un accessoire.

Républicain, démocrate, mais indépendant, il s'aliéna, par sa franchise et par sa résistance à

tout enrôlement, les principaux adversaires de l'Empire, les chefs de l'opposition, Léonor Havin, Adolphe Guéroult, Eugène Pelletan, Jules Favre, Jules Simon, etc., qui organisèrent contre lui et ses écrits « la conspiration du silence ». J'ai même ouï dire que c'est à son sujet que fut inventée, ou tout au moins propagée, cette locution [1]. Comme, d'autre part, il ne ménageait pas les critiques au gouvernement impérial et aux suppôts et séides de ce gouvernement, il ne tarda pas à avoir tout le monde contre lui et à se trouver dans la plus fausse position. Incarcéré en 1857 pour délit de presse, criblé d'amendes, et sans un sou pour les payer, ne sachant à qui recourir ni que faire, comment nourrir sa femme et son enfant, repoussé une dernière fois par les coryphées du parti républicain, que son ami l'ex-représentant Babaud-Laribière implora vainement pour lui, il finit par lâcher pied et se soumettre au pouvoir régnant.

1. Propagée seulement : elle se trouve déjà, en effet, dans une lettre de Proudhon à son ami Ackermann, datée du 23 mai 1842.

« L'Empire, d'ailleurs, m'a-t-il plus d'une fois conté, ne m'a jamais demandé qu'un service, un seul, celui de combattre la liste républicaine aux élections de 1863; — et j'ai refusé, ajoutait-il, j'ai déclaré que je ne combattrais qu'Eugène Pelletan. »

Eugène Pelletan, le père de Camille, était sa bête noire, en même temps qu'elle était celle de Sainte-Beuve [1], et il se croyait fondé à lui témoigner en toute occasion une impitoyable hostilité.

« Je n'ai jamais été bonapartiste, me disait-il encore. De républicain, je suis devenu démocrate césarien : je m'imaginais que l'Empire en avait pour de longues années, qu'il était pour toujours instauré en France. Et combien ont partagé mon erreur ! Au dire de l'empereur lui-même, il n'y avait qu'un bonapartiste au monde, c'était le cousin Pierre : l'impératrice était légi-

1 « L'homme dont vous me parlez, M. Pelletan, que je n'ai jamais eu l'honneur de rencontrer, s'est montré de tout temps mon ennemi personnel le plus acharné. » Etc. (SAINTE-BEUVE, *Correspondance*, t. II, p. 50.)

timiste, le prince impérial orléaniste, et l'empereur socialiste. »

Les premières « Lettres d'Alceste » parurent en 1869 dans *l'Universel*, journal dirigé par M. Ducuing. Elles furent, dès leur début, très remarquées ; ce qui n'empêcha pas cette feuille de végéter et de succomber au bout de peu de temps. La guerre survint, puis la Commune, et ce n'est que vers la fin de 1871 que le nom d'Alceste reparut dans la presse. Le secret de ce pseudonyme fut, d'ailleurs, très bien gardé, et, pendant des années, on ignora le véritable auteur de ces articles quotidiens, qui décelaient à la fois le politique expert et sagace et le lettré délicat, le penseur aussi bien que l'érudit.

Voici par suite de quelles circonstances, et d'après le récit que m'en a fait lui-même Hippolyte Castille, comment il entra en rapport avec M. Édouard Portalis, et de quelle façon « l'affaire » se fit.

Un certain M. Gigon, plus ou moins lié avec M. Portalis, se rencontra un jour, durant un

voyage, avec une dame amie de Castille. C'était peu après la Commune. La conversation tomba sur les « Lettres d'Alceste », publiées naguère par *l'Universel*, et dont M. Gigon se montrait enthousiaste et regrettait vivement la disparition. Son interlocutrice, sans dévoiler le pseudonyme d'Alceste, s'offrit à tenter une démarche auprès de l'auteur pour obtenir de lui une nouvelle série de ces lettres.

« Si vous connaissiez un journal ?...

— J'en parlerai à Portalis, » dit M. Gigon.

M. Portalis, qui venait justement de fonder *la Vérité*, accueillit avec empressement la proposition, et cette acceptation fut sur-le-champ transmise par M. Gigon à ladite dame, qui en fit part à Castille. Celui-ci s'entendit alors avec son notaire, Me Potier de la Berthellière, et il fut convenu que chaque matin, à onze heures, un clerc de l'étude, M. Lequesne, garçon sûr et d'une discrétion à toute épreuve, viendrait chercher l'article de Castille, la « Lettre d'Alceste », la recopierait et la porterait au journal. A bien

des reprises, dans les bureaux de la rédaction et ailleurs, on essaya de faire jaser M. Lequesne ; mais ce fut en vain. Ce n'est que neuf ans plus tard, en 1880, que M. Portalis, — qui naturellement avait bien fini par soulever le masque d'Alceste et entrevoir ou deviner la vérité, se rencontra avec Hippolyte Castille et acquit l'entière certitude qu'il cherchait.

Dans la presse, selon les besoins du moment, ces lettres étaient attribuées à celui-ci ou à celui-là, à tel publiciste démocrate ou à tel impérialiste repentant ; très fréquemment la question revenait à flot et provoquait de vives discussions. L'auteur se bornait à répondre :

« Qu'importe qui peut être Alceste, comme je l'ai dit tant de fois, puisqu'il n'aspire à rien, ne connaît personne, ne sert personne, et ne demande rien à ses concitoyens ? Une seule chose peut avoir de l'intérêt : se trompe-t-il ? est-il sur le chemin de la vérité ? J'y suis, j'en ai le ferme espoir ! J'y suis, puisque la bête orléaniste a crié, et que je puis dire comme Proudhon : » Donc,

j'ai touché ! » J'ai touché le jour où j'éventai la *faction des ducs*, des cuistres ou doctrinaires et des cléricaux ; j'ai touché le jour où je poussai, à propos du suffrage universel menacé, ce cri qui réveilla les endormis, et qui me valut, en récompense, un déluge d'épithètes sifflantes, mordantes et bavantes, » etc.

Cette lettre sur le suffrage universel est une des plus belles que l'auteur ait écrites. Une autre, intitulée « A bas Chambord ! » eut l'importance d'un manifeste. Tantôt, après avoir drapé et brocardé de la bonne sorte l'épais Batbie, l'oblique Buffet, Ravinel, maire de Nossoncourt, et Fourtou, et Basile, et les ducs, les princes et les cagots, Alceste célèbre les mérites des grands révolutionnaires, de Camille Desmoulins et de Danton, ou nous décrit les bienfaits de la Constitution américaine ; tantôt il nous parle de ses auteurs préférés, de Tacite et de Paul-Louis, de Montaigne, de Mirabeau, d'Augustin Thierry, de Michelet, de Proudhon, de Bastiat, et fait jaillir de leurs livres quelque utile leçon, de salu-

taires avertissements pleins d'actualité; tantôt il nous entretient de lui, de ses chers morts, qui dorment là-bas sur les hauteurs du Père-Lachaise.

Hippolyte Castille était un journaliste de l'ancienne école, nourri de fortes études, ayant gardé l'amour des Lettres, recourant sans cesse à elles, leur demandant sans cesse appui et consolation, avis, aide et réconfort.

J'allai chez lui pour la première fois en janvier 1881. Chargé de la revue littéraire à *la Vérité*, dont MM. Édouard Portalis et Henry Maret étaient l'un directeur, le second rédacteur en chef, j'avais reçu mission de conférer avec Hippolyte Castille sur divers points de la partie littéraire du journal, et je me rendis à son domicile, alors avenue de Villiers.

Je trouvai un vieillard à cheveux blancs, à la belle et imposante physionomie, à l'œil bleu, vif et perçant, mais à la lèvre fréquemment plissée, fréquemment empreinte de tristesse et d'amertume. Au bout de quelques visites, peu à peu, il me parla de lui, s'épancha. Il paraissait revenu de

tout, fatigué de la vie, et se qualifiait de « journaliste vieux jeu » et de « sceptique transcendant ».

« A mon âge, déclarait-il volontiers, on n'a plus qu'un plaisir, c'est de dire ce qu'on pense, ce qu'on croit la vérité. Aussi je ne m'en prive pas, je me l'offre chaque matin et tout à mon aise dans ma « Lettre d'Alceste », cette divine et ultime joie. »

La politique, qui avait eu pour lui tant d'attraits jadis, et pour laquelle il conservait peut-être bien encore un faible, il la jugeait sévèrement, la qualifiait de « mal nécessaire ».

« Avant comme après Louis XI, Richelieu, Mazarin, Napoléon, Talleyrand, Bismarck, elle se résume en un seul mot : le mensonge, l'odieux mensonge. Mentir, mentir, toujours mentir, c'est le premier et comme l'unique devoir de tout homme politique : mieux vous mentez et mieux vous trompez, dans cette carrière, plus vous êtes fort, plus vous êtes considéré[1]. »

1. « Tous les grands politiques ont été plus ou moins de grands dissimulateurs, pour ne pas dire un autre mot. Qu'ils le

« Autrefois, me disait-il encore, nous avions un roi et sa cour pour nous exploiter et nous gruger ; à l'heure actuelle, nous avons un millier de parlementaires, monarques au petit pied, possédant chacun leurs clients et courtisans, et nous sommes tout aussi bernés et tondus . . . Cependant je crois au progrès, je crois qu'il fait meilleur vivre aujourd'hui qu'il y a trois cents ans, je crois que, peu à peu, l'idée de justice gagne du terrain, se répand par le monde, et qu'elle finira par s'imposer et triompher. »

Souvent, tout en fumant sa petite pipe à tuyau de bois et en dégustant son café, il prenait un de ses livres favoris, et, de sa voix par instants âpre et stridente, m'en lisait quelque passage, à l'appui d'une de ses thèses. Un jour, c'était l'admirable page du *Songe de Scipion*, où Cicéron se raille de la gloriole humaine :

soient seulement dans l'intérêt général et en vue du bien de l'Etat, comme disait Richelieu, les voilà plus qu'absous, et ils font de grands hommes.... Ce sont les moins scrupuleux habituellement qui ont le triomphe définitif dans l'histoire. Osons bien nous l'avouer, oui, c'est au prix de cette connaissance et aussi de cet emploi du mal que le monde est gouverné, qu'il l'a été jusqu'ici. » (SAINTE-BEUVE, *Portraits contemporains*, t. V, pp. 248-249.)

Tu enim quam celebritatem sermonis hominum, aut quam expetendam gloriam consequi potes?...
« Quelle renommée, quelle gloire digne de tes
« vœux, peux-tu acquérir parmi les hommes ?
« Tu vois quelles rares et étroites contrées ils
« occupent sur le globe terrestre.... Retranche
« toutes les contrées où votre gloire ne pénétrera
« pas, et vois dans quelles étroites limites est
« enfermé pour elle cet univers qu'elle croit
« remplir. Ceux mêmes qui parlent de vous en
« parleront-ils longtemps ?... »

« Tout s'use et tout périt ici-bas, continuait-il, tout est voué à la destruction et à l'oubli ; la gloire n'est qu'un vain mot et n'existe pas. Combien d'écrivains, des plus renommés jadis, dont le nom ne nous dit plus rien ! Tenez, écoutez cela ! »

Et il me lisait ces lignes de Sainte-Beuve [1] :

« Bizarrerie de la gloire ! Dans cette mêlée
« injurieuse des temps, combien est-il de ces

1. *Portraits contemporains*, t. V, p. 447.

« anciens poètes, Panyasis que les critiques pla-
« çaient très haut à la suite d'Homère, Varius
« qu'on ne séparait pas de Virgile, Philétas que
« Théocrite désespérait jamais d'égaler, Eupho-
« rion avec son Gallus, combien, et des meilleurs
« et des plus charmants, qui ont succombé sans
« retour, et n'ont laissé qu'un nom que les éru-
« dits seuls remuent encore parfois aujourd'hui ! »

« Un jour viendra, poursuivait-il, où il en sera de même de Théocrite, de Virgile, d'Homère : eux aussi disparaîtront, comme leurs émules Panyasis, Varius, Philétas, noyés dans la masse, engloutis dans l'oubli....

« Nous sommes tous des nageurs qui devons
« nous tendre la main.... Hélas ! un peu plus
« tôt, un peu plus tard, nous y passerons tous.
« Chacun a la mesure de sa pleine eau. L'un
« va jusqu'à Saint-Cloud, l'autre va jusqu'à
« Passy [1]. »

« Et quelle bizarrerie dans la dispensation de

1. Sainte-Beuve, *Nouvelle Correspondance*, p. 157.

cette prétendue gloire ! Quel aléa que le succès ! Quelle loterie que la vie ! Pourquoi celui-ci lu, apprécié, en vogue, et pas celui-là ? Pourquoi une statue à Lenfumé, Trouillefoux et Tartempion, et rien à Pascal, rien à Montesquieu, à Chénier ni à Musset ? Pourquoi Campenon, Molé, Étienne, Ancelot, de l'Académie, et pas Molière, ni Jean-Jacques, ni Diderot, ni Saint-Simon, ni Beaumarchais, ni Courier, ni Stendhal, ni Lamennais, ni Balzac, ni Michelet, ni Théophile Gautier, ni Flaubert, ni Proudhon ? Qui se doute aujourd'hui que Proudhon, qui est quasiment mort de misère et de faim, a été l'un des plus grands écrivains un des plus puissants stylistes du XIXe siècle ? Sainte-Beuve, qui s'y entendait pourtant, s'est en vain efforcé d'appeler sur les livres de Proudhon, sur son admirable Correspondance, l'attention du public.... « O « Gloire, déesse plus aveugle que la fortune, « que le destin et que l'amour ! » C'est le cri de Léopardi. Voyez-vous, concluait Castille, on n'a encore rien formulé de mieux que ce

que Voltaire fait dire à l'un des personnages de *Nanine* :

> Ce monde ci n'est qu'une loterie
> De biens, de rangs, de dignités, de droits,
> Brigués sans titre et répandus sans choix [1].

Une loterie, mon ami, encore un coup, une loterie ! »

Et, comme Gourdon de Genouillac [2], Hippolyte Castille aboutissait à cette constatation :

« A notre époque, il n'y a que l'argent, vraiment que l'argent, et ce qui en résulte : relations mondaines, services rendus, obligations, etc., qui explique le succès et le détermine. C'est lui, et lui seul, qui, jusqu'ici, a remplacé les anciens privilèges de la noblesse. Et quels sont ceux qui s'enrichissent ? Sont-ce les plus instruits, les plus intelligents et les plus honnêtes, — ou, à l'op-

1. Et, bien avant Voltaire, l'*Ecclésiaste* (IX, 11) nous en avait prévenu : « J'ai vu sous le soleil qu'on ne confie pas la course au plus vite, ni la guerre au plus vaillant : que ce n'est point aux sages qu'on donne du pain.... mais que la rencontre et le hasard font tout sur la terre. »

2. Voir ci-dessus, pp. 44-47.

posé, les plus terre à terre et les moins scrupuleux, les plus retors, les plus éhontés et les plus méprisables ? Répondez, jeune homme, prononcez vous-même !

— En sorte que, dans la susdite loterie, les meilleurs billets sont généralement pour les plus gredins ?

— Généralement... Tu l'as dit, mon enfant ! »

Selon lui, le bonheur était, d'après la formule antique, « dans la modération », et peut-être dans l'imperturbable calme et l'ataraxie, le nirvana du bouddhisme.

« Imaginez-vous que vous causez avec un mort, » me répétait-il parfois, en faisant allusion à lui-même et à son universel désenchantement.

« Ce qui me consolera de mourir, m'avouait-il un jour, c'est que je ne laisserai point de fils. »

Ses compromissions envers le gouvernement impérial, et le discrédit qui en avait rejailli sur son nom, et l'avait amené à faire oublier ce nom, à le troquer contre celui du misanthrope par excellence, contre ce pseudonyme d'Alceste qui

lui convenait si bien, — pesaient toujours sur lui et l'obsédaient.

« On réhabilite difficilement un journal disqualifié, me disait-il à propos de je ne sais plus quelle feuille de M. Portalis ; mais un homme qui s'est compromis, un nom taché, on ne le nettoie pas, on ne le réhabilite pas ! J'en sais quelque chose, et je ne signerai plus jamais rien du nom de Castille. »

*
* *

Nos relations se resserrèrent beaucoup à la suite d'une circonstance particulière, d'un important service que je fus amené à lui rendre à mon insu.

Sortant peu, vivant tout à fait en dehors du monde de la presse, n'allant pas une fois par mois dans les bureaux de ce journal *la Vérité* où il collaborait quotidiennement, il se plaisait à m'interroger sur ce qui s'y passait, à me demander notamment comment se comportaient envers les rédacteurs M. Édouard Portalis et son facto-

tum et séide. l'ex-maître de pension Girard, baptisé *le Tapir,* à cause de la ressemblance de sa tête avec celle de cet animal. Je n'avais aucune raison pour taire à Castille les singuliers procédés dont ces deux compères usaient à notre égard : un procès survenu depuis a, du reste, mis ces faits et bien d'autres en lumière, et valu à MM. Portalis et Girard de dures mais équitables condamnations. Je racontais donc franchement à mon interlocuteur nos griefs contre la direction du journal.

« Je vous remercie de ce que vous m'apprenez là. me dit-il un jour. Vous ne vous doutez pas de tout l'intérêt qu'ont pour moi ces renseignements. combien ils me sont précieux !

— Non... En quoi donc ?...

— Figurez-vous que M. X... (un banquier de la rue de Londres. qui depuis a été logé à Mazas), M. X.... ami de Portalis, me tarabuste pour que je mette 250.000 francs dans le journal.... »

Je commençais à comprendre.

« Oui. et quoique j'aie donné ma parole, je

n'en ferai rien, je m'abstiendrai. On m'a caché toutes ces manigances ; on me dorait la pilule....»

Le soir même, comme j'arrivais à *la Vérité*, je vis un des principaux rédacteurs accourir vers moi, — et je n'oublierai jamais sa mine hagarde, ses bras levés au ciel :

« Malheureux, qu'avez-vous fait ? me cria-t-il. Vous êtes cause qu'Alceste refuse d'apporter ses fonds au journal. J'allais être payé, c'est de votre faute...

— Si Alceste n'est pas volé ? » répliquai-je.

Ce fut, d'ailleurs, la première et unique fois que je vis la couleur de l'argent de cette étrange feuille. Depuis quatre mois que j'y collaborais, nous ne pouvions, ies autres rédacteurs pas plus que moi, tirer un sou du père Girard dit *le Tapir*. Chaque fois que l'un de nous se présentait à la caisse, la même petite comédie se renouvelait.

« Qu'y a-t-il pour votre service ? demandait *le Tapir*.

— Je voudrais toucher un peu d'argent, monsieur Girard.

— De l'argent ? Qui êtes-vous donc, monsieur ?

— M. un tel.

— Je ne vous connais pas, monsieur. A quel titre vous adressez-vous à moi ?

— Mais je suis rédacteur du journal. Je dois y donner et j'y donne un article par semaine, moyennant tant, prix convenu avec M. Portalis. Mes articles ont paru : je viens vous prier de régler mon compte.

— Je ne sais pas un traître mot de cette convention ni de tout ce que vous me débitez là, monsieur ; je n'ai jamais vu votre signature...

— Je vais vous la montrer : voici le numéro contenant mon dernier article.

— Qu'est-ce qui me prouve que vous êtes le signataire, que vous êtes M. un tel? Je n'en sais rien, moi ! Je ne vous connais pas !

— Je m'en vais voir M. Portalis.

— C'est cela, monsieur. »

On courait chez M. Portalis, — M. Portalis, dont on a si joliment et si justement dit qu'à

force de mentir, il avait perdu l'usage de la vérité : il mentait par instinct et de nature, comme on respire ; — et, lui aussi, tranchait de l'étonné, mais d'une autre façon :

« Il y a là un malentendu : je ne comprends pas.... Revoyez donc M. Girard, revoyez le demain.... Je vais lui parler tout à l'heure et éclaircir cette affaire. Tout sera réglé pour demain. »

Le lendemain, vous vous représentiez à la caisse de M. Girard, et il ne savait rien, il ne savait jamais rien :

« Encore une fois, monsieur, je ne vous connais pas ! M. Portalis ? Eh bien, oui, je l'ai vu, je l'ai vu hier soir ; mais il ne m'a rien dit à votre sujet, absolument rien.... »

Si, comme il était tout naturel, vous retourniez alors près de M. Portalis, et lui adressiez une nouvelle réclamation, le priiez de donner séance tenante des instructions à son caissier, et de mettre fin à cette comédie, une autre scène, plus cocasse encore, se déroulait.

M. Portalis sonnait le garçon de bureau et lui ordonnait d'aller dire immédiatement à M. Girard de venir lui parler :

« Tout de suite ! Je l'attends. »

M. Girard arrivé :

« Vous ne connaissez pas M. un tel?

— Non, grognait *le Tapir*.

— Eh bien, c'est lui, lui-même.... Vous l'avez devant vous.

— Ah !

— Il est chargé de telle rubrique... — Chambre, tribunaux, théâtre, etc., — à raison de tant par mois. Nous lui devons donc actuellement tant.

— C'est bien cela, oui.

— Donnez-lui donc cette somme tout de suite.

— Soit ! Je veux bien, moi ! grognait de plus belle *le Tapir*, en tirant des billets de banque de sa poche. Voilà ! »

Vous étendiez la main pour saisir ces billets, en vous disant : « Enfin, je les tiens ! Ce n'a pas été sans peine ! » Mais, juste à ce moment, une

troisième main surgissait et s'abattait entre la vôtre et celle du *Tapir*.

« Eh bien, non! se ravisait M. Portalis. Non! Toute réflexion faite, monsieur Girard, vous réglerez M. un tel à la fin du mois, le tout ensemble. Cela lui fera quatre mois.

— Quatre mois, c'est cela! Parfait! » répliquait victorieusement *le Tapir* en réempochant ses billets bleus.

Et le tour était joué ; tout était à recommencer. Vous n'aviez d'autre consolation que de méditer sur le proverbe, dont vous veniez de constater toute la justesse : « Entre la coupe et les lèvres... » ; entre une main et une autre main, il y a place pour une troisième.

Le soir de cette visite à Hippolyte Castille, je n'eus pas besoin de décliner mes nom et prénom au *Tapir* ; il daigna me reconnaître, et sur-le-champ :

« Ah! vous voilà, vous! s'écria-t-il dès qu'il m'aperçut, du fond de sa cage grillée. Un beau coup que vous avez fait là!

— N'est-ce pas?

— Votre compte est prêt.

— Pas trop tôt.

— Voilà, monsieur!

— Pardon, monsieur Girard. Il n'est pas exact, mon compte.

— Comment cela, monsieur?

— Je dois toucher cent francs par mois, comme mon prédécesseur Léon Hennique, dont je puis invoquer le témoignage. M. Portalis vous a déclaré lui-même en ma présence que j'aurais cent francs par mois : vous vous en souvenez? Voilà quatre mois d'écoulés, quatre mois que je collabore au journal sans rien toucher : c'est donc quatre cents francs...

— Non, monsieur, ce n'est que deux cents.

— J'ai si grande hâte, monsieur Girard, si grande hâte de sortir de cette caverne que je ne discuterai pas davantage. Tout plaisir s'achète! »

Quelques années plus tard, MM. Édouard Portalis et Girard s'adjoignirent un troisième larron,

M. Raoul Canivet [1], qui a eu également maille à partir avec les tribunaux et, comme ses deux compères, a vilainement fini, mais qui était alors très lancé dans le monde politique et au mieux avec nos gouvernants ; il passait même pour leur rendre de galants petits offices, et le ruban rouge, sinon la rosette, brillait à sa boutonnière.

« Vous comprenez, contait un jour M. Portalis à mon confrère et ami Paul Leconte, Lanessan m'a dit tant de mal de Raoul Canivet, tant de mal ! que j'en ai conclu qu'un homme aussi discrédité et vilipendé ne pouvait manquer d'être bon à quelque chose, d'être bon à tout. Et je me le suis attaché ! »

Un mot encore à propos d'Hippolyte Castille. Vers 1859, à l'époque où il dirigeait *l'Esprit public*, il eut pour secrétaire un jeune homme, qui, depuis, se fit connaître comme publiciste et

1. Ne pas confondre avec Charles Canivet, notre excellent confrère du *Soleil*, l'auteur de *la Nièce de l'organiste*, *la Ferme du Gohel*, *Enfant de la mer*, etc. A cette époque, Charles Canivet se voyait à tout instant obligé de protester contre cette très préjudiciable confusion, et c'est pour l'éviter, assure-t-on, qu'il se retrancha derrière un pseudonyme, celui de Jean de Nivelle.

surtout comme écrivain militaire, Jules Richard. Son véritable nom était Maillot, et Jules-Richard n'étaient que ses prénoms. Il avait pour père, m'a dit Castille, — pour grand'père serait peut-être plus exact, — un marchand et fabricant de bonneterie, inventeur du « maillot » que mettent les danseuses pour paraître sur le théâtre. Outre ses innombrables articles de journaux et ses volumes de politique et d'art militaire, Jules Richard, qui appartint aussi à la Société des gens de lettres, a publié plusieurs romans, *Un Péché de vieillesse, la Galère conjugale,* etc., et un intéressant petit manuel, *l'Art de former une bibliothèque*, où il se révèle fervent ami des livres.



Comme à Hippolyte Castille, la politique causa à Arthur Arnould de grands déboires et de grands tourments : je ne connais même guère d'existences qui aient été plus agitées et plus malheureuses que celle d'Arnould.

Je l'avais rencontré pour la première fois en

1869, chez Jules Levallois, et je le retrouvai vingt ans plus tard au Comité des gens de lettres, dont il avait été élu vice-président. Durant l'intervalle, Arnould, qui avait pris part à la Commune, et, lors de l'entrée des troupes versaillaises à Paris, n'avait dû son salut qu'à un ecclésiastique, assez charitable pour lui prêter une soutane et de l'argent, et l'aider ainsi à gagner le large, avait parcouru la Suisse, l'Italie, puis le Brésil, la République Argentine, etc. Or, pierre qui roule n'amasse pas mousse, et, dans ses nombreuses pérégrinations, Arthur Arnould avait essuyé de cruelles tourmentes. Mme Arnould, admirable d'énergie et de vaillance, fut même réduite, à Genève, à vendre de la volaille dans les rues.

Arnould atteignait quarante-cinq ans et luttait toujours désespérément contre les vicissitudes du sort, quand Paul Meurice lui conseilla, au lieu de s'aheurter à la politique, de « faire du roman-feuilleton », besogne qui aurait pour lui le double avantage d'être plus rémunératrice et de ne lui attirer aucune tracasserie du gouvernement. Le

premier de ses feuilletons parut dans *le Rappel*, la plupart des autres dans le journal *la France* C'étaient *l'Étang des sœurs grises*, *le Pendu de la Baumette*, *Zoé Chien-Chien*, qui obtint un si brillant succès et fut transportée sur la scène, *le Duc Kandos*, *les Deux Duchesses*, *Jean sans Nom*, etc.

Comme pour bien indiquer la scission qui s'était opérée entre son passé et son présent, bien marquer qu'il avait fait peau neuve, Arnould signait ses nouvelles œuvres d'un nom nouveau, Matthey. — A. Matthey. — qui était le nom de sa femme.

Bien qu'il produisît beaucoup et se fût acquis comme feuilletoniste une véritable popularité, Arnould continuait à être en proie à des difficultés pécuniaires et à des embarras de toute sorte. Il s'était pris pour les sciences occultes : magie, ésotérisme, théurgie, satanisme, etc., d'une violente passion, et semblait avoir quitté le terre-plein de l'existence pour errer à travers les nuages, dans les hauteurs de l'empyrée. Il avait fondé une revue cabalistique, *le Lotus bleu*, et il

se tenait chez lui des réunions qu'il qualifiait « de science expérimentale ». Ces études, plutôt bizarres, altérèrent son caractère : il devint sombre, misanthrope, puis tomba malade. Les médecins lui ordonnèrent des viandes blanches ; mais il s'était proclamé végétarien et ne voulait pas en démordre. Il n'agissait qu'à sa guise, et cette guise était des plus fantasques, tout à fait en dehors des us et coutumes, du courant normal et du bon sens, absolument parfois incroyable et inconcevable.

Mme X..., femme d'un de nos confrères, ami intime d'Arnould, assista un soir à la scène suivante.

Atteinte de je ne sais quel mal, Mme Jenny Arnould, — qui, maigre, toute ridée et décrépite, coiffée d'une moutonnante perruque rousse, avec du fard, une épaisse couche de vermillon sur les joues, a toujours évoqué en mon esprit l'une des deux *Vieilles*, chefs-d'œuvre de Goya, qui figurent au musée de Lille, — se mourait dans son lit. Arnould avait prié son ami X... d'aller voir un directeur de journal pour lui demander un

reliquat de compte. X... n'avait pu rencontrer ce directeur, et Mme X... venait faire part à Arnould, — qui demeurait alors rue Stanislas, — de l'insuccès de la démarche.

« Il me faut cependant de l'argent ! s'écria Arnould, qui se trouvait, ainsi que Mme X..., auprès du lit de la moribonde. Cette pauvre Jenny n'en a plus que pour quelques heures, et il est temps que j'avise, que je prenne mes dispositions pour les obsèques.... »

Atterrée d'un tel langage, Mme X... considérait Arnould fixement, en écarquillant les yeux, comme pour l'inviter à prendre garde, l'avertir que la mourante l'entendait.

« Oh ! ne craignez rien ! Elle le sait, qu'elle va mourir.... Pas besoin de se cacher ni de dissimuler ! Elle ne passera pas la nuit : le médecin me l'a déclaré.... N'est-ce pas, Jenny, tu sais à quoi t'en tenir ? »

Et « Jenny » hochait la tête, faisait signe que oui, qu'elle savait....

Pour Arnould, et avec ses idées transcendantes,

il n'y avait sans doute pas séparation et déchirement dans la mort ; il ne s'agissait là que d'un simple déplacement : Madame partait pour un voyage, en attendant que Monsieur allât la rejoindre.

Ce qui n'empêcha pas « Monsieur » — et voyez que de contradictions et de bizarreries ! — d'abord de se montrer inconsolable du « départ de Madame », et d'élever à sa mémoire, dans un coin de l'appartement, une sorte de chapelle funèbre ; puis surtout de se remarier quelques mois plus tard, d'épouser une artiste, peintre de talent, Mme Delphine de Cool.

XV

Deux belles fourchettes : l'abbé Huot et le commandant de Noireterre : Député *virtuel* ; Sérieux motif pour briguer la députation : Type peu banal. — Autres disparus : Pierre Zaccone, Élie Berthet, Lucien Biart, Paul Arène, Charles Leroy, Germond de Lavigne, Amable Bapaume, Monnier de la Motte, Adrien Huard, Philippe Gille, Henri de Bornier, Armand Silvestre, Armand Renaud, Gabriel Marc, Tarbé des Sablons, commandant Schambion, Henry Fouquier, Félix Frank, etc. — Notre chansonnier Henry Buguet.

L'abbé Pierre Huot — « dont la large figure égayait nos banquets », selon la juste remarque de Léo Claretie, dans le rapport annuel présenté à l'Assemblée générale des gens de lettres d'avril 1900, — et le commandant de Noireterre, un autre de nos plus assidus convives, sont deux types que je me plais à réunir ici. Quels bons vivants tous les deux ! Quelles superbes fourchet-

tes l'un et l'autre ! Quelle puissante et mirifique carrure ils étalaient, et quelle pleine, joufflue, rebondie, rubiconde et rayonnante face, chez l'un comme chez l'autre !

Je crois cependant bien que l'abbé l'emportait sur le guerrier : il avait le teint plus fleuri, l'œil plus émerillonné, la lèvre surtout plus proéminente, la lippe bien autrement sensuelle et gourmande.

L'abbé Huot, force est bien de l'avouer, était tenu à distance, tenu même en médiocre estime par les catholiques fervents de la Société, — Léon de la Brière, par exemple, — qui lui reprochaient de ne pas avoir une attitude plus conforme à sa qualité d'ecclésiastique. Le brave abbé se souciait peu, je crois, de cette désapprobation de ses coreligionnaires, et n'en continuait pas moins à se tenir les pieds chauds, dormir salé et lamper frais.

Ses œuvres littéraires sont de genres très variés : à côté d'une *Vie de saint Christophe* et des *Lettres de saint Ignace*, je découvre une comédie

en trois actes ayant pour sujet *les Mystères du Cirque Fernando*, que je regrette vivement de n'avoir pu me procurer ; puis viennent un roman-feuilleton, des pièces de vers, des études sur Gustave Flaubert et sur Jeanne d'Arc, sur *l'Imitation de Jésus-Christ* et sur le peintre Baudry, des livres sur la Commune, sur la Pologne et sur nos hommes d'État contemporains. L'abbé, comme on le voit, pratiquait le plus large éclectisme.

Il a aussi publié des souvenirs militaires, où il retrace son rôle durant l'invasion de 1870-71, alors qu'il était aumônier d'un de nos régiments. Un fait, qu'il aimait à conter, a été rappelé sur sa tombe par Henri Demesse : « Il avait arboré le drapeau tricolore au-dessus de son autel, sur un champ de bataille tout ensanglanté, après l'une de nos glorieuses défaites. Nos vainqueurs durent saluer l'autel où le prêtre officiait ; mais, en même temps, disait-il avec un frisson, ils saluèrent les trois couleurs du drapeau de France, flottant fièrement dans l'air ensoleillé. »

*
* *

Le commandant de Noireterre ne devait certainement pas assister à cette messe : il avait en horreur toute cérémonie religieuse, et poussait jusqu'à la monomanie, jusqu'à la frénésie, la haine des prêtres et du cléricalisme.

« Ce représentant de Dieu, en a-t-il une santé, hein ? Il en ballonne ! Il en éclate ! Bientôt il faudra le faire cercler comme un tonneau.... Regardez-le s'empiffrer ! Regardez-le ! » grommelait-il un soir, pendant que lui-même, comme le *Gnathon* de La Bruyère, avait la bouche pleine et le menton tout luisant et ruisselant de sauce.

Le commandant employait une bonne partie de ses loisirs à faire la guerre au clergé, une guerre acharnée. Tous les deux ou trois mois, il nous arrivait de lui quelque terrible brochure : *A bas la calotte ! — Sus aux jésuites ! — Dehors la prêtraille ! — Les frocards au pilori ! — Jovialités ecclésiastiques*, — etc., etc., plaquettes anonymes, ou revêtues de cette cabalistique suscrip-

tion : « Noireterre, député *virtuel* de Castres ».

Député VIRTUEL ! Depuis je ne sais combien d'années, le prêtrophage commandant se présentait aux élections législatives dans son département, le Tarn, où il possédait de vastes propriétés, et, chaque fois, sur 18.000 votants, et bien qu'à l'entendre il fût toujours absolument « sûr de passer », il ne manquait jamais de récolter le chiffre imposant de 250 ou 300 voix. Ces voix, on en a fait le calcul là-bas, — ne lui revenaient pas à moins de 200 francs pièce. Malgré ce piteux résultat, il lui plaisait de se considérer comme le véritable élu, le représentant authentique, mais non effectif, virtuel, virtuel seulement, de Castres et de sa circonscription.

Lorsqu'on lui demandait :

« Mais pourquoi, diantre, commandant, tenez-vous tant à briguer ce mandat, et vous obstinez-vous à vous lancer dans la bagarre politique ? Vous qui ne savez pas farder vos paroles, qui ne savez pas mentir, qui n'avez rien du sauteur ni du charlatan ! Qu'est-ce donc qui vous pousse

à vous affubler de ce rôle qui vous convient si peu ?

— Que voulez-vous ! interjetait-il avec une complaisante bonhomie et le plus grand sérieux. Ce n'est pas ma faute ! Mme de Noireterre, ma femme, a juré de... *dormir* avec un député, et, comme je ne veux pas qu'elle me fasse... *mari trompé*, je suis bien obligé... »

Notez que Mme de Noireterre comptait alors soixante-cinq printemps pour le moins, et lui de même.

Il avait la langue bien pendue, et souvent le parler gras, une extrême liberté de langage. C'est ce qui m'empêche de rapporter ici toutes les rabelaisiennes anecdotes qu'il nous débitait avant même le dessert, et sans broncher ni sourciller, avec le plus imperturbable flegme. Il y avait notamment une histoire de galette ou de brioche, — d'un plantureux gâteau déposé sur une banquette d'omnibus, et sur lequel il avait failli s'asseoir : l'effroi du propriétaire à l'aspect de ce danger, de cette énorme croupe près d'apla-

tir son gâteau, et la gouailleuse riposte du commandant : « Vous avez donc bien peur que je ne vous le mange ? En tout cas, ce ne serait point par... » Mais je ferais sauver toutes les lectrices.

En dépit de ses prétentions politiques et de sa prêtrophobie ou prêtrophagie, le commandant de Noireterre était un excellent homme et le plus divertissant compagnon.

Généreux, hospitalier et toujours savant appréciateur de la bonne table et des crus de choix, il invitait fréquemment, dans son château de la Landelle, non seulement ses voisins et amis, mais tous les curés et vicaires du canton, et il leur servait, avec des mets exquis, des historiettes superlativement pimentées, dont se régalait et se pourléchait — des unes aussi bien que des autres — l'auditoire sacré.

Non content de s'occuper de politique, de philosophie et de noircir du papier, l'infatigable commandant cultivait la peinture : le musée de Castres en contient des preuves ; et, ce qui n'est pas un de ses moindres titres de gloire, il avait

imaginé de faire travailler sur un mode rythmique, en musique, les ouvriers qu'il employait. Aux paysans conduisant la charrue, aux maçons maniant la truelle, aux menuisiers poussant le rabot, à tous, il sifflait ou solfiait l'allure qu'ils devaient avoir, et cadençait leurs mouvements.

Ah ! ce n'était pas un cerveau banal que celui du commandant de Noireterre !

Ancien élève de l'École polytechnique, ex-chef d'escadron d'état-major, officier d'ordonnance de Napoléon III, M. Jumel de Noireterre avait épousé, dit-on, une demoiselle d'honneur de l'impératrice, qui lui avait apporté une grosse fortune. Il y avait, entre autres, dans cette dot, une concession de forêts de chênes-lièges en Algérie, représentant plusieurs millions, une quinzaine de millions, affirmaient certains, et cette concession avait engendré un interminable procès. Une partie de ces débats a été réunie en volumes par le demandeur, et publiée sous ce titre catégorique et proudhonien : *L'Administration, c'est le vol*. Il ne prenait jamais de gants et

n'y allait jamais de main morte, notre commandant.

« Ah ! quand j'aurai gagné mon procès, vous verrez ! s'exclamait-il en clignant de l'œil. Je veux être un des bienfaiteurs de la Société des gens de lettres ! Je veux... Vous aurez de mes nouvelles ! »

Il est mort en juillet 1902, sans avoir vu la fin de ce litige, ni pu réaliser son aimable projet. Mais combien il manque à nos fêtes, le cher commandant ! Quelle note originale et folichonne il y mettait !



Je revois encore, parmi tant de convives disparus :

Pierre Zaccone, avec sa douce et souriante physionomie, sa belle tête aux cheveux bouclés, l'auteur des *Zouaves*, d'*Une haine au bagne*, des *Mansardes de Paris*, de soixante autres romans, qui a été, à son heure, un des plus célèbres de nos feuilletonistes.

Élie Berthet, autre romancier populaire en renom, qui composa plus de cent volumes, et assista tout vivant à son apothéose. Il était Limousin, et le conseil municipal de Limoges, voulant « honorer la mémoire d'un des plus illustres enfants de la ville », décida, en décembre 1890, de donner à une rue nouvellement ouverte le nom de *feu* Élie Berthet, et de faire apposer à chaque coin de cette rue des plaques *commémoratives*. Or, Élie Berthet était encore de ce monde à cette époque, et il s'empressa de saisir sa bonne plume pour remercier ses compatriotes de l'honneur insigne, mais prématuré, qu'ils voulaient bien lui décerner, et leur déclarer qu'occire les gens pour les faire entrer plus vite dans l'immortalité, n'était pas de son goût. Hélas ! deux mois plus tard, les édiles de Limoges pouvaient reprendre leur délibération et confirmer leur pieuse décision : Élie Berthet, vraiment *feu* cette fois, n'avait plus rien à objecter.

Lucien Biart, petit, glabre, doux et discret, une figure de prêtre. Il avait beaucoup voyagé, avait

longtemps habité le Mexique, s'était occupé de sciences naturelles, et possédait une valeur intellectuelle bien supérieure à sa notoriété. Il a écrit un chef-d'œuvre, que Boutet de Monvel a très artistement illustré : *Quand j'étais petit, histoire d'un enfant racontée par un homme*. « Être exquis, fait de loyauté, de droiture, de candeur et de générosité, » a dit de lui Ernest Daudet. Lucien Biart avait le mépris du tapage et de la réclame ; c'était, avant tout, un délicat et un modeste ; c'est ce qui explique — le bruit n'allant, comme nous l'avons vu, qu'à ceux qui en font — le peu de retentissement qu'ont obtenu ses œuvres et son nom. Sa modestie et sa délicatesse se révèlent jusque dans l'expression de ses dernières volontés, en même temps que sa foi en un au-delà : « Je désire que l'on ne dérange aucun de mes amis pour mon enterrement, ni aucun de mes chers collègues de la Société des gens de lettres ; mais que l'on avise les uns et les autres après coup, en leur adressant de ma part un cordial *au revoir*. »

Paul Arène, de menue taille, maigre et sec, l'air triste, renfermé, glacial, qui ne rappelait en rien cette chaude et exubérante Provence qu'il aimait tant, ce *bon soleil* qu'il s'est plu à chanter. Je me souviens que, quelque temps après sa mort, le poète normand Paul Harel étant venu à l'un de nos banquets, plusieurs convives, des plus jeunes, confondirent son nom avec celui d'Arène, et allèrent le féliciter de son « beau livre » *la Gueuse parfumée*, et de son autre « beau livre » *la Chèvre d'or*. Tête de Paul Harel. D'autres se récriaient : « Comment ! Mais tous les journaux ont annoncé sa mort ! — Mais non ! — Mais si ! — Paul Arène ? — Eh non ! Je vous dis : Paul Harel. »

Charles Leroy, l'auteur du fameux *Colonel Ramollot*, aimable, loyal et jovial confrère, que la mort emporta prématurément et presque soudainement. Il était de petite taille, lui aussi, et il boitait. « Charles Leroy, a fort bien dit Théodore Cahu en lui adressant le suprême adieu, avait une gaîté communicative qui semblait défier

les tristesses. Il gardait toujours pour ses amis, pour ses camarades, un peu du joyeux rire gaulois de nos aïeux. Les plus moroses ne résistaient pas à sa bonne humeur. Ils oubliaient leurs soucis pour s'amuser avec les autres. Pendant quelques instants, la vie leur semblait meilleure. »

Comme Charles Leroy, Germond de Lavigne était obligé de s'aider d'une canne pour marcher, une de ses jambes étant plus courte que l'autre ; mais il était loin d'avoir la belle humeur, l'entrain et l'accortise du père de *Ramollot*. Il passait, au contraire, pour être d'un naturel peu commode et d'un commerce difficile. Il connaissait bien l'Espagne et sa littérature, et était membre de l'Académie espagnole. Il s'était aussi spécialement occupé de questions de propriété littéraire, et avait été un des fondateurs du « Syndicat des Sociétés françaises littéraires et artistiques pour la protection de la propriété intellectuelle », dont il est resté jusqu'à la fin de sa vie le secrétaire général.

Amable Bapaume, en dépit de son prénom de favorable augure, et malgré sa collaboration au *Tintamarre*, puis son titre de rédacteur en chef du *Tam-Tam*, et tant d'amusants et désopilants articles, n'était pas non plus réputé pour le plus gracieux des mortels. Il avait notamment la rancune tenace et ne pardonnait pas à ses confrères d'oublier d'annoncer ses livres. Paul Ginisty ayant perpétré ce crime, alors qu'il rédigeait la revue littéraire du *Gil Blas*, en a su quelque chose : le peu *Aimable* Bapaume ne manquait pas une occasion de l' « attraper » dans son *Tam-Tam* et de lui chanter pouilles.

Le poète et romancier Monnier de la Motte témoignait encore, pour le même forfait, de plus de bile et plus de ressentiment. Ayant envoyé son petit dernier au critique littéraire d'un grand journal, il s'étonnait de ne pas voir paraître d'article sur ce nouveau-né, et pressait et houspillait ce critique :

« Excusez-moi, répondit celui-ci, j'ai dû m'absenter de Paris, j'ai perdu ma mère...

— Je ne pouvais pas m'en douter, riposta Monnier. Ce n'est pas de ma faute si madame votre mère est morte ! »

Ils sont parfois terribles, d'un égoïsme et d'une inconscience qui vont jusqu'à la cruauté, les auteurs qui « attendent » des articles.

Malgré cette brutale preuve d'impatience et cynique repartie, Monnier de la Motte était, en temps normal, un avenant et galant homme. Il ne manquait pas de talent : il a composé de jolis petits vers badins, qui rappellent ceux de Voltaire, pour lequel il professait une grande admiration ; et un de ses romans, *Une justice de femme*, retrace les péripéties d'une dramatique aventure qui se déroula en 1880, et se termina en cour d'assises. Une chanteuse de casinos, Mlle Marie Bière dite Maria Béraldi, que le docteur Blanche déclare issue d'une famille d'aliénés, tira trois coups de revolver sur son amant, qui l'avait délaissée, et fut acquittée par le jury de la Seine. Peu de temps après cet acquittement, elle épousa je ne sais plus qui, et son « historien » Monnier de

la Motte lui servit de témoin devant M. le Maire.

Me Adrien Huard, dont la haute compétence et le tact parfait étaient prisés de nous tous, a été, durant de longues années, président du Consei judiciaire des gens de lettres, et a rendu à notre Société de signalés services. « Qu'en pense Me Huard ? Il faudra consulter Me Huard ? » C'était ce que nous disions tous, dès que surgissait une question embarrassante. Jacques Normand a tracé de lui ce bon portrait : « ... Sollicité de nous éclairer de ses lumières, Me Huard prenait la parole. Sa belle figure aux traits graves et réguliers s'animait d'un fin sourire, sourire un peu triste, mais d'une mélancolie douce, où passait un rayon de bonté. Nous écoutions sa voix paisible, aisée, très douce aussi. Et, peu à peu, la question obscure s'illuminait, la conviction se faisait en nous. »

Philippe Gille, le critique littéraire du *Figaro* et le poète de *l'Herbier*, toujours si indulgent envers ses justiciables, toujours si accueillant et obligeant, était aussi de nos convives.

D'autres poètes encore : le vicomte académicien Henri de Bornier, propriétaire de vignobles et particulièrement d'un cru renommé, à propos duquel il s'écriait un jour qu'il était « plus fier de son vin que de ses vers » ; ce qui faisait dire à cette méchante langue d'Henri Becque : « Et il n'a fichtre pas tort ! » — Armand Silvestre, l'auteur des *Ailes d'or*, du *Chemin des étoiles*, des *Tendresses*, et aussi des *Farces de mon ami Jacques* et des *Malheurs du commandant Laripète*, le joyeux et grassouillet conteur, à la bonne figure épanouie, au large rire rabelaisien. — Armand Renaud, l'air doux, fin, délicat, frêle, ayant une apparence féminine. — Gabriel Marc, le chantre de l'Auvergne, calme et réservé, lui aussi, mais de taille épaisse et râblé.

Puis Tarbé des Sablons, esprit original et curieux, excellent camarade, dont la mort tragique, analogue à celle d'Émile Zola, a causé tant de stupeur.

Le commandant Schambion, si ouvert, si gra-

cieux, si sympathique, l'un des sociétaires les plus assidus à nos banquets.

Le brillant journaliste Henry Fouquier, — un de nos plus fidèles, lui aussi, — artiste et érudit, aimable et sceptique, à qui on a souvent attribué une origine athénienne, dont, au surplus, et selon la remarque de Paul Hervieu, « il ne dédaignait pas de se flatter, en riant dans sa barbe soyeuse de bel Alcibiade ».

Félix Frank, l'ardent et vibrant poète, le passionné lettré, le consciencieux et savant biographe et glossateur de la reine de Navarre, de Bonaventure des Periers et de Noël du Fail.

Et le romancier naturaliste Paul Alexis, et le voltairien et féministe Édouard de Pompéry, et le chroniqueur judiciaire Albert Bataille, et l'écrivain berrichon Pierre Bujon, — morts si jeunes et si vite tous les deux ! — et les romanciers Fernand Hue et Henri Monet, emportés aussi prématurément, et Harry Alis, tué en duel à quarante ans, et Joseph Noulens, Charles

Gueullette, Eugène Moret, Marcel Guay, Saint-Juirs, Eugène Guyon, Charles Valois....



Mais il est un vivant — et un bon vivant — que je n'aurai garde d'oublier, car il tient grande place dans nos agapes et y joue chaque fois un rôle d'importance ; c'est notre chansonnier officiel, notre confrère Henry Buguet, dont la devise parlante : « Ma vie est un *but gai* » indique bien le genre d'esprit et le caractère.

Pour chaque président de nos diners, Buguet tient toujours en réserve quelques gentils et joyeux couplets, que, le moment venu, il nous roucoule d'une voix un peu aigrelette et chevrotante, un tantinet fausse aussi parfois, il faut bien le reconnaître, d'autant plus que lui-même l'avoue et s'en flatte même.

« Vous ne savez donc pas, objecte-t-il — gaîment toujours — vous ne savez donc pas que tous les chansonniers du *Caveau* chantaient faux ? C'était de règle absolument ! »

Et Buguet s'applique à s'y conformer de son mieux, à cette règle.

Dans son zèle pour nos réjouissances et son dévouement à nous tous, il a essayé, durant quelque temps, d'adjoindre à sa chansonnette un feu d'artifice de salon. Au dessert, il allumait des soleils sur un coin de table, faisait partir pétards et fusées ; mais ces explosions et tout ce vacarme épouvantait les dames, et il a fallu renoncer à cette innovation.

Si les strophes de Buguet pèchent souvent par la diction, elles se rattrapent par la bonhomie et la verve. Dans ces quelques vers, l'auteur trouve moyen chaque fois d'énumérer les divers volumes publiés par le président du banquet, de passer en revue toute son œuvre La chanson composée en l'honneur de Paul Adam donnera une idée de ce genre et nous servira d'exemple :

Air de Froufrou

I

Ce soir à l'auteur dont le nom
Tient de notre tout premier homme,

Buvons, Messieurs : que son renom
Lui vaille une seconde pomme !
Esprit subtil, profond penseur,
Doué d'un prestigieux style,
Au paradis, son œuvre utile
Lui rendra sa place d'honneur.

REFRAIN

Adam, Adam,
Grand premier nom du monde,
Adam, Adam,
A ses fils, à la ronde,
Adam, Adam,
Légua verve féconde,
Dont hérita l'écrivain Paul Adam !

II

En son bagage triomphal,
Que de lecteurs, avec délice,
Appréci' *la Force du mal*,
Et goûtent *l'Anné' de Clarisse !*
Imbu, de *l'Essenc' de soleil*,
Parlant de nos terrestres houles,
Il décrit *le Mystèr' des foules*,
Et de *la Glèbe* le réveil !

REFRAIN

Adam, Adam,
Etc.

III

Robes rouges, dans nos cerveaux,
Évoque *Imag's sentimentales ;*
Sa plume émeut *les Cœurs nouveaux ;*
Chair molle a des raisons normales ;
Conte futur, *Critiq' des mœurs*
Byzantine, *Automne* et *le Cuirre*,
Tous, il vous anime et fait vivre,
Qu'il parle des gens ou des fleurs.

REFRAIN

Adam, Adam,
Etc.

Mais il en est des chansons de Buguet comme de toutes les autres : elles sont faites pour être chantées, et ne peuvent que paraître incolores et froides à la lecture. Dans la chanson,

Les vers sont enfants de la lyre,
Il faut les chanter, non les dire.

XVI

Les femmes à la Société des gens de lettres. — George Sand : Fâcheux démêlés. — Séparation des sexes. — Condition du bonheur, d'après Émile Richebourg. — « Les bas-bleus sont peu conjugaux. » — L'ornement de notre Société : elle manquait de femmes. — Mme Louise Gagneur : « Aimable déesse ! » — Mme Blanchecotte : « Cotte » et « Rotte » ; Lamartine et ses erreurs de calcul : Victor Hugo, *poète polygame*. — Mmes Anne Levinck, Adèle Esquiros et Mie d'Aghonne. — La sibylle Nelly Lieutier. — « Mon enfant ! » — Mmes Anaïs Ségalas et Riom. — Adieux et souhaits.

Comme on garde les vins de choix pour la fin du repas, ou comme on plante une gerbe de fleurs au sommet de l'édifice — palais ou chaumière — qu'on termine, j'ai réservé pour ce dernier chapitre les plus aimables de nos convives, la plus belle et la meilleure moitié du genre humain.

Au début, les femmes étaient très rares dans la Société des gens de lettres. Seule à peu près,

George Sand y apparaît. En 1839, elle fut même élue membre du Comité; mais elle s'abstint toujours d'assister aux séances. « Pendant les quatre années où les Assemblées générales firent à l'illustre écrivain l'honneur de l'appeler au Comité, il ne daigna jamais s'y rendre, même une seule fois, malgré l'éclat des noms qui rayonnaient autour du sien, » constate Édouard Montagne, dans son *Histoire de la Société des gens de lettres*.

George Sand ne semble pas, d'ailleurs, s'être jamais bien entendue avec les membres des Comités d'alors, et ses démêlés avec eux sont demeurés célèbres.

En 1849, l'agent central, — que nous appelons aujourd'hui « le délégué », — M. Pommier, ayant laissé reproduire prématurément *la Mare au diable*, Mme Sand lui intenta un procès qui faillit amener la ruine et la disparition de la Société des gens de lettres. Trois mille francs de dommages-intérêts étaient demandés, impitoyablement réclamés par la bonne dame de Nohant, et la

Société ne possédait pas cette somme, le Comité se trouvait « en face d'une caisse absolument vide [1] ». Un membre proposa « que le Comité, soucieux de sa dignité et de celle de ses mandants, satisfît Mme George Sand jusque dans les prétentions les plus minutieuses, et qu'on insérât dans le *Bulletin* que, si les secours ont été supprimés aux sociétaires en détresse, c'est par la nécessité où l'on s'est trouvé de payer trois mille francs à l'auteur de *la Mare au diable* ». Cette draconienne motion fut acceptée, mais resta sans effet. La situation, telle qu'elle ressort des procès-verbaux d'alors, était des plus critiques. George Sand, comme on le lui a souvent reproché, se montra inflexible, impitoyable : elle tenait dans ses mains le sort de la Société des gens de lettres, et elle abusa de ses droits, elle manqua la tuer.

Ce fut le dévoué et excellent baron Taylor qui détourna le péril. Il apporta et déposa sur le bureau, à titre de prêt, en réalité à titre de don,

1. Édouard Montagne, *loc. cit.*, pp. 112 et suiv.

les trois mille francs nécessaires pour apaiser les réclamations et les menaces de Mme Sand.

Est-ce pour ce motif, en souvenir de cette terrible exigence et de cette insigne dureté de cœur à l'égard de ses confrères, que les membres des Comités antérieurs à ces quinze dernières années ont été presque toujours et presque tous opposés à l'admission des femmes dans la Société? Non, certes ; ils avaient d'autres raisons, des raisons de bien plus de poids que cette mésaventure. D'abord, ils voulaient se garer de la « fraude conjugale » que Gourdon de Genouillac nous a exposée précédemment [1], de l'intrusion dans la Société d'un conjoint avec le bagage de l'autre, afin de toucher doubles allocations, secours ou avances, et double pension de retraite. Puis, il faut bien le dire aussi, ils comprenaient autrement que nous la condition sociale de la femme, ils ignoraient ce que nous nommons « le féminisme », ils étaient, en un mot, de leur époque et non de la

1. Voir ci-dessus, p. 49.

nôtre ; et, de cela, on ne peut leur faire un grief.

Il y a un demi-siècle, les femmes écrivains étaient l'exception, une exception telle que la Société des gens de lettres n'avait pas à se préoccuper d'elles. On les compte, et elles ne sont guère plus d'une vingtaine, celles qui sollicitèrent leur admission antérieurement à l'année 1860. Il est certain que si les fondateurs de la Société avaient pu prévoir la concurrence féminine, ils auraient — ainsi que Gourdon et d'autres « ancêtres » me l'ont dit plus d'une fois — modifié le titre et les statuts de leur association, créé une *Société des hommes de lettres*, laissant aux dames et demoiselles toute latitude de se solidariser entre elles à leur guise et de fonder la *Société des femmes de lettres.* Cette concurrence, s'exerçant dans la même compagnie et sous la même égide, leur semblait pleine de périls : non seulement ils redoutaient la susdite fraude conjugale, mais quantité de rivalités et de jalousies, — dans l'attribution des prérogatives notamment et dans la répartition des deniers, — tout à

fait nuisibles au bon fonctionnement d'une association. Ces dames, alléguaient-ils, ne manqueront pas de se plaindre, à tort ou à droit, de l'inégalité des partages : « Tout est pour ces messieurs, rien pour nous ! » Elles ne tarderont pas à réclamer leur place dans le Comité, place à laquelle elles ont droit, d'ailleurs, et qu'elles sauront bien prendre.

« Nous n'aurons plus alors qu'une chose à faire, concluait un jour, à ce propos, Charles Valois ; c'est de décider qu'hommes et femmes siégeront à tour de rôle : une année un comité masculin, l'année suivante un comité féminin. Comme cela, on aura peut-être la paix. »

Charles Valois, Émile Richebourg et Tarbé des Sablons (ce dernier était cependant fils d'une *authoress*) ont été les trois plus irréductibles adversaires de l'admission des femmes dans la Société. Leurs collègues au Comité, ou, plus exactement, dans les Comités successifs d'il y a quinze, vingt, trente ans et plus, — Champfleury, Balathier de Bragelonne, F. du Boisgobey, Augus-

tin Challamel, Élie Berthet, Pierre Zaccone, Édouard Montagne, Borel d'Hauterive, Joseph Noulens, Léon de la Brière, Fernand Hue, Ernest Benjamin, Charles Leroy, etc., etc., — ont presque unanimement partagé cette façon de voir. Ils avaient, sur le rôle social de la femme, les idées des républicains de 1848, de Proudhon, de Michelet, de Lamennais, d'Auguste Comte ; ils voulaient écarter la femme de la vie publique, la retenir au foyer, la confiner dans le cercle de la famille et du ménage. La femme sans foyer et sans ménage devait être l'exception, une exception de plus en plus rare, et qu'il fallait bien se garder d'encourager. Tandis que le nombre des mariages va diminuant de plus en plus, au point, comme on l'a dit, que « l'usage du mariage tend à disparaître de nos mœurs », ils avaient pour objectif, eux, de chercher à accroître ce nombre, à généraliser le mariage et la vie de famille le plus possible. Volontiers ils proclamaient, avec je ne sais plus quelle vieille barbe : « La femme ne doit pas travailler ; elle ne doit s'occuper que

de son chez elle, du soin des enfants et du logis. Dans le mariage, l'homme doit représenter le *travail* ; la femme, *l'économie*. » Voilà l'idéal, le but à poursuivre, estimaient-ils.

« Si tu veux être heureux, n'épouse pas un bas-bleu, » repétait souvent Émile Richebourg, qui s'était conformé à ce précepte et s'en trouvait à merveille.

A l'appui de sa thèse, — pour démontrer combien « les bas-bleus sont peu conjugaux », et que leur seule situation possible semble d'être « ou veuves ou séparées », il rappelait les noms de George Sand, — la grande aïeule ! — de sa fille, la romancière Solange, et de son amie l'historienne Daniel Stern ; de la comtesse Dash, des baronnes Double et de Sparre, de Gustave Haller dite comtesse Romani, de Prudence de Saman, Louise Colet, Flora Tristan, Adèle Esquiros, Olympe Audouard, Ary Ecilaw, Camille Delaville, Lucenay-Vidal, Clémence Badère, etc., etc., qui, toutes, se sont mises en rupture de foyer, et ne passent pas pour avoir fait précisément le bonheur de leurs

époux. « Si tu veux être heureux, méfie-toi des femmes de lettres ou de sciences ! » C'était l'opinion de Diderot, aussi bien que de Molière, sans remonter jusqu'à Martial :

Quæris cur nolim te ducere, Galla? Diserta es.

Femme sage
Reste dans son ménage.

« Bonne poule et bonne femme ont toutes deux une patte rompue afin de ne pas courir. »

« La femme la meilleure est celle dont on parle le moins. »

« Il est plus utile à une femme de savoir la recette d'un ragoût de mouton que le carré de l'hypoténuse. »

Ils avaient comme cela quantité de vieux adages devenus bébêtes, et dont, encore un coup, il ne faut pas leur faire un crime. Ils n'ont pas su être des précurseurs ; mais, au point de vue de la Société des gens de lettres, dont la gestion leur était confiée, aussi bien qu'au point de vue de l'intérêt général, et notamment de l'intérêt des

femmes elles-mêmes, des femmes surtout, ils ont agi de leur mieux. Ils se sont trompés, mais avec la plus entière bonne foi, avec les sentiments les plus généreux et les plus délicats, les plus « féminins », on peut le dire. Paix donc à leurs cendres !

Aujourd'hui, amende honorable a été faite ; on cherche à « entre-bâiller pour les femmes la porte du Comité », et même, reprenant en quelque sorte la thèse de Charles Valois, Léo Claretie a insinué, dans son discours de président du dîner de janvier dernier (1903), qu'on pourrait « composer le Comité exclusivement de femmes ». Il est vrai qu'il prédit aussitôt « que la première séance ne durera pas une heure et ne se terminera pas. Je crois même qu'elle ne commencera pas, ajoute-t-il, car la première opération d'une telle assemblée ne sera-t-elle pas de nommer à la présidence la doyenne d'âge ? Et il ne se trouvera pas une femme pour se laisser attribuer une aussi fâcheuse doyenneté. »

Il est très intéressant et très joli, ce discours

de Léo Claretie ; il indique bien exactement l'état présent de la question et la disposition actuelle des esprits. Aussi vais-je y recourir encore : le lecteur n'y perdra pas.

« Vous êtes, Mesdames, l'ornement de notre Société littéraire, qui souffrait d'une indigence de rubans et de dentelles. Vous êtes un des éléments qui manifestent la vitalité de notre institution par le changement et la nouveauté.

« Si vivre, c'est se modifier, nous vivons, puisque nous changeons.

« Il y a une dizaine d'années, il y avait très peu de femmes à nos banquets. Le culte de Minerve avait plus de prêtres que de prêtresses. Il lui en est venu. Il était temps ! Notre banquet ressemblait, si j'ose dire, à ces Romains de la tragédie de Du Bellay, *l'Enlèvement des Sabines*. C'était au temps où l'on aimait la précision dans les indications scéniques, et celle-ci précédait une réplique : « Les Romains expriment par leurs gestes qu'ils manquent de femmes. » Notre dîner mensuel en faisait autant.

« Depuis, c'est un des faits caractéristiques que l'heureuse et gracieuse affluence des femmes chez nous. Peut-être l'accueil de la Société, qui se plaît à les saluer et à les attirer, n'est-il, après tout, qu'une réparation, un remords, un repentir ; car il faut bien l'avouer, les littérateurs ont été trop souvent pour les femmes, je ne dis pas « rosses », le terme est trop brutal, mais allongeons-le et disons « féroces ».

Et Léo Claretie continue par l'apologie du féminisme, devenu une des conditions de la vie moderne, où les carrières libérales s'ouvrent de plus en plus à la femme, où la femme peut, de mieux en mieux, se dégager de la tutelle de l'homme, vivre indépendante, honorée, heureuse et prospère.

Et cette vieille baderne d'Auguste Comte qui osait prétendre — il y a soixante ans à peine — que le plus sûr moyen pour la femme d'atteindre le bonheur, c'est de demeurer dépendante de l'homme, de « surmonter la difficulté d'obéir » !

Combien les avis diffèrent, et

Que peu de temps suffit pour changer toutes choses !



Mme Louise Gagneur, l'auteur du *Calvaire des femmes*. de *Chair à canon*, des *Forçats du mariage*, des *Vierges russes*, et de tant d'autres romans démocratiques, fut, jusqu'à son dernier jour, des plus assidues à nos banquets, où les organisateurs, — Félix Jahyer comme Benjamin, — s'empressaient toujours de la « bien placer », ce à quoi elle tenait extrêmement.

Elle avait été fort belle, et conservait encore, à plus de soixante ans, une grâce juvénile et charmante, une imposante et souveraine vénusté. C'est en raison sans doute de cette majestueuse beauté que l'original commandant de Noireterre, dont j'ai précédemment esquissé la silhouette, ayant je ne sais quelle nouvelle à mander à Mme Gagneur, et trouvant trop banal de commencer sa lettre par « Chère Madame », débuta par ce délicieux vocatif : « Aimable déesse ! »

« Aimable déesse ! » Comme elle riait de bon

cœur en nous contant le fait, la chère madame Gagneur !

Ce qu'elle avait de particulièrement remarquable, c'était le regard, un regard caressant, étincelant et pénétrant, — d'admirables yeux noirs, brillants et veloutés, toujours souriants. M. E. Ledrain, en adressant à Mme Gagneur le suprême adieu, au nom de la Société phalanstérienne, a magistralement décrit la sereine puissance de ce regard :

« Il y a de la flamme, dit le poète, dans les yeux des jeunes gens ; mais, dans les yeux habitués à contempler le spectacle des êtres et des événements, il y a surtout de la lumière, une lumière douce, sereine, comme celle qui tombe des étoiles dans les belles nuits d'été ou du commencement de l'automne. Combien de fois n'ai-je pas contemplé ces lueurs dans les yeux de Mme Gagneur ! Elle était clémente avec tous, jamais un geste autoritaire, jamais une pointe acérée dans son regard, jamais une parole blessante sur ses lèvres. »

Élevée dans un couvent, Mme Gagneur — née Marie-Louise Mignerot — avait eu beaucoup à se plaindre des prêtres, et elle gardait d'eux et de leur tutelle la plus mauvaise opinion. Elle avait dix-huit ans, quand un de ses écrits, une étude sur la misère des ouvriers de Londres, tomba entre les mains de M. Wladimir Gagneur, député du Jura, qui voulut en connaître l'auteur, et bientôt sollicita et obtint sa main. Les opinions politiques et antireligieuses de son mari étaient déjà à peu près les siennes.

« Au couvent, elle avait eu ses premières heures de mysticisme, d'idéalisme chrétien, a dit encore M. E. Ledrain. Ses mains s'étaient jointes, ses genoux avaient touché la terre ; ses yeux s'étaient levés vers un ciel qu'elle s'imaginait peuplé d'êtres brillants. Oui, son enfance et une partie de sa jeunesse avaient été nourries de divines légendes. Puis, tout à coup, relevant ses genoux, se redressant dans sa fierté humaine, irritée contre ceux qui l'avaient bercée dans des récits auxquels elle ne croyait plus, redoutant

pour elle et pour ses frères les tyrannies intellectuelles, elle entra dans la bataille. »

La plupart de ses livres, en effet, sinon tous, *la Croisade noire*, *le Roman d'un prêtre*, *le Chevalier de sacristie*, *le Crime de l'abbé Maufrac*, *la Vengeance du beau vicaire*, *Une Passion de dévote*, etc., sont des œuvres de propagande anticléricale et socialiste, des œuvres de combat. Elles sont d'ailleurs habilement charpentées, ne manquent ni d'observation ni de style, ni surtout d'un captivant intérêt. Elles ont été et sont encore reproduites par beaucoup de journaux, et ont rapporté à l'auteur — dont la fortune personnelle aurait pu se passer de cet appoint — de fort gentilles sommes. C'est cette fortune qui a permis à la belle madame Gagneur, qui avait vu le jour à Domblans (Jura) le 25 mai 1832, et aurait pu toucher en 1892, à soixante ans, sa pension de retraite de la Société des gens de lettres, de reculer l'avènement de cette soixantaine jusqu'en 1897 et de se rajeunir ainsi de cinq ans. Malgré la politique et en dépit du socialisme et de la

littérature, elle avait gardé sa coquetterie, elle était restée femme, — ce que je suis loin de lui reprocher, bien au contraire. C'est même à sa plume experte qu'est dû certain petit manuel, bréviaire des élégantes, intitulé *Pour être aimée, Conseils d'une Coquette, Secrets féminins*, publié chez Dentu en 1886 et signé « Duchesse Lauriane », dont la vente fut des plus fructueuses et produisit plus de cent mille francs de droits d'auteur.

En 1891, Mme Gagneur adressa à l'Académie française une curieuse épître, où elle suppliait la docte compagnie d'enrichir notre langue de mots devenus indispensables par suite de l'accession des femmes à toutes les fonctions et à tous les métiers, de substantifs féminins correspondant aux substantifs masculins : écrivain, auteur, littérateur, prosateur, administrateur, sculpteur, ingénieur, dessinateur, correcteur, prote, photographe, médecin, magistrat, etc.

Mme Gagneur habitait rue du Val-de-Grâce, et son salon était très fréquenté. Gens de lettres et artistes, députés et sénateurs s'y rencontraient.

Elle jouissait même, assure-t-on, d'une sérieuse influence auprès de nos gouvernants, et passait pour être la « grande électrice » de son département d'origine, du Jura. Grâce à ses hautes et très nombreuses relations, elle obtint, quelques mois avant sa mort, le ruban de la Légion d'honneur.

« Jusqu'à présent, je n'y avais pas pensé, nous avoua-t-elle tout franchement, un soir, au sortir de table ; mais quand j'ai vu Mme Daniel Lesueur décorée, je me suis dit : « Pourquoi pas moi aussi ? »

Et le fait est que, par son talent et son travail, aussi bien que par ses services rendus à la République et à la libre pensée, elle avait amplement droit à cette distinction. Elle connaissait, du reste, tant de monde et était si fortement appuyée qu'il était impossible de la lui refuser : plusieurs centaines de députés et je ne sais combien de douzaines de sénateurs plaidèrent sa cause en cette circonstance ; de mémoire de ministre, on n'avait vu, dans les bureaux de l'Intérieur, un dossier aussi volumineux, aussi éloquent et

superbe. Ajoutons que, toujours aimable, délicate et bonne, Mme Gagneur faisait volontiers servir ses puissantes influences au soulagement de l'infortune et ne cessait d'user d'elles en faveur de ses amis.

Elle s'était depuis longtemps ralliée aux théories de Fourier, et son dernier ouvrage, *le Droit au bonheur*, est un résumé et une apologie de la doctrine phalanstérienne. Elle fut incinérée au Père-Lachaise le 19 février 1902. Quelques jours auparavant avaient eu lieu les obsèques civiles d'une autre éminente femme de lettres et surtout femme de sciences et philosophe, Mme Clémence Royer, qui, elle, « afin de ne mettre aucun obstacle à son incorporation rapide à la terre », avait demandé « à être ensevelie, sans cercueil et profondément, dans les sables, à proximité des flots de l'Océan », et dont le corps a été simplement déposé dans la terre nue, en un coin du cimetière de Neuilly [1].

1. *Revue Universelle*, avril 1902, p. 200.



Mme Blanchecotte — Augustine-Malvina Souville — a été, elle aussi, une des ferventes habituées de nos banquets ; mais, à part cette assiduité, elle n'avait absolument rien de commun avec l'anticléricale romancière de *la Croisade noire*. Elle était, au contraire, très chrétienne et foncièrement pieuse, ne s'occupait pas de tenir salon, n'entendait rien à la politique et ne songeait nullement à cultiver les politiciens. Elle était, en outre, de mise fort peu coquette, et manquait totalement de cette élégance, de cette grâce et de cette beauté qui s'épanouissaient si bien chez Mme Gagneur. A parler sans fard, elle était même d'une laideur manifeste, laideur telle qu'elle lui devait — ou du moins le bruit en courait — sa brouille avec sa famille et son isolement. Ayant placé son idéal fort au-dessus des biens périssables, Mme Blanchecotte devait se consoler aisément de ces misères : la poésie était là pour lui sourire, la prière pour la récon-

forter, et je m'imagine que, toute humble, pauvre et disgraciée qu'elle était, elle vivait dans un monde enchanté.

Elle avait débuté en 1855 par un recueil de vers, *Rêves et Réalités,* — « par Madame M. B., ouvrière et poète », — dont Sainte-Beuve salua avec grands éloges l'apparition. Dès les premières strophes, on reconnaît, dit-il, « un poète et une âme, une âme douloureusement harmonieuse. On sent que ce n'est point une fiction ni une gentillesse que ce titre d'ouvrière qui se joint aux initiales de l'auteur. » Et il ajoute : « Il y a même, dans ce volume, quelques cris trop déchirants pour être confiés à l'art et qui font mal à entendre [1]. » C'est là, en effet, la caractéristique, et on peut dire le défaut de la poésie de Mme Blanchecotte. Plus encore qu'Antony Valabrègue [2], qui la tenait, du reste, en très haute estime, elle et son talent, elle est vraiment trop larmoyante, trop « saule pleureur ».

1. *Causeries du lundi,* t. XV, p. 328.
2. Voir ci-dessus, p. 243.

O mes larmes, tombez !
Coulez ! coulez longtemps et sans mesurer l'heure...
La douleur est moins vive alors que l'âme pleure :
O mes larmes, tombez !

Il est vrai que la pauvre dame avait tant de motifs de tristesse ! Elle s'en créait même encore, prétend-on, se forgeait des ennuis, des tourments.

A peu près à l'époque où Mme Blanchecotte publiait son premier livre, une autre poétesse, Mlle Mélanie Bourotte, prenait, elle aussi, son essor. Le succès encouragea les chants de l'une et de l'autre, de *Cotte* et de *Rotte*, comme on s'amusait à dire en ce temps-là. Née dans un bourg de la Meuse, à Vigneulles, en 1832, Mlle Bourotte, qui était fille d'un inspecteur des forêts, célébra de préférence la vie champêtre et les plaisirs sylvestres. Bien que le lieutenant-colonel suédois Staaff, ou plutôt son collaborateur ou *teinturier*, le barde et critique Thalès Bernard, se soit avisé, dans l'anthologie publiée par lui, de la proclamer « la femme la mieux douée de notre temps sous le rapport de la poésie »

lyrique », — rien que cela, — Mlle Bourotte renonça bientôt et à peu près à enfourcher Pégase pour s'en tenir à la vile prose. On ne lira pas cependant sans agrément, je le crois, le sonnet suivant, qu'elle publia il y a une trentaine d'années, et qui a pour titre :

LUI

Est-il brun ? Je l'ignore. Ou châtain ? Que m'importe !
Est-ce un œil noir ou bleu qu'il tient sur moi levé ?
Je ne sais ; mais mon cœur bat d'une étrange sorte
Quand son pas vif résonne en frappant le pavé.

S'il passe inattentif sans heurter à ma porte,
Je souffre... En mon sommeil, à lui j'avais rêvé !
S'il entre... A sa rencontre un élan me transporte :
Jamais il ne me semble assez vite arrivé !

Il verse la lumière et l'ombre sur ma voie ;
Il dispense à mes jours la tristesse ou la joie,
Au drame de ma vie infatigable acteur.

Ah ! lorsqu'il tient mon âme à sa voix suspendue,
Qu'il sent ma main trembler vers la sienne tendue,
Croyez-vous qu'il s'émeuve ?... Eh ! non... C'est LE FACTEUR !

Mais quittons *Rotte* et son poétique postier pour revenir à *Cotte*.

Prônée par Sainte-Beuve, patronnée par Béranger et par Lamartine, l'auteur de *Rêves et Réalités* continua à chanter et à pleurer aussi. L'Académie française récompensa plusieurs fois ses vers; l'empereur Napoléon III lui vint de même en aide ; elle eut son public, restreint, il est vrai, mais d'élite et fidèle.

Lamartine était son poète de prédilection, on pourrait même dire l'objet de son culte. Elle avait eu cependant à se plaindre de lui jadis, en une circonstance délicate, où elle tint le beau rôle, d'ailleurs, et qui avait valu au chantre de *Jocelyn* une vigoureuse algarade du poète Charles Coligny. Voici la chose, telle à peu près que Jules Troubat la conte dans ses *Souvenirs*. Toujours prévenante, empressée à rendre service, Mme Blanchecotte s'était mise en quête de souscriptions pour le *Cours familier de littérature*, que publiait Lamartine à cette époque. Elle lui apportait le montant d'une de ces récoltes, quand Lamartine, qui n'était pas fort en calcul et embrouillait tous les comptes, s'avisa de déclarer

qu'il lui manquait de l'argent. A ces mots, Mme Blanchecotte éprouva un tel saisissement, qu'au lieu de se défendre et de lui prouver qu'il se trompait, elle tira son portemonnaie et paya de sa poche la différence. Charles Coligny, témoin de la scène, ne put retenir son indignation, et cingla l'amant d'Elvire d'apostrophes de ce genre :

« Vous vous conduisez comme un misérable ! Vous n'êtes qu'une canaille ! » Etc.

Littérairement et poétiquement, Mme Blanchecotte procède de Lamartine, et aussi de Mme Desbordes-Valmore, une autre « Sapho de la douleur » et la vraie *Mater dolorosa* de la poésie[1], qui avait pour devise : *Toujours souffrir, chanter toujours !*

Quant à Victor Hugo, qui pourtant ne lui avait jamais réclamé aucun reliquat de compte, j'ai idée qu'il lui était plutôt antipathique.

« Qu'attendre d'un homme qui ne craint pas

1. L'expression est de Sainte-Beuve : *Portraits contemporains*, t. II, p. 151.

d'installer une maîtresse à son foyer, qui vivait publiquement à Guernesey — oui, publiquement ! — entre deux femmes, la sienne et l'ex-actrice Juliette Drouet, sans compter les autres, hélas ! celles avec lesquelles il ne cohabitait pas? nous disait-elle un soir, d'un air scandalisé et navré. Quelles pensées vraiment nobles, vraiment élevées, réconfortantes et bienfaisantes, peuvent germer, je vous le demande, dans le cerveau d'un poète aussi irrespectueux de la dignité féminine, d'un *poète polygame !* »

Pour cette âme sainte, immaculée et ombrageuse, le talent, et, à plus forte raison, le génie n'allaient pas sans vertu bourgeoise — ni mono gamie.

***

Mme Anne Levinck, — de son véritable nom Suzanne Lambert, — auteur d'une demi-douzaine de romans et de diverses études ethnographiques, était entrée dans la Société des gens de lettres en 1884, avec le parrainage d'Eugène

d'Auriac et de Charles Diguet. Elle aussi — quand du moins elle se trouvait à Paris — venait régulièrement à nos dîners mensuels. Mais, bien qu'elle fût de santé délicate et, selon son propre aveu, très mauvaise marcheuse, elle avait parcouru, à dos de bête ou par voie ferrée, une bonne partie de l'Afrique et les trois quarts de l'Europe, et était très fréquemment en route.

Il y avait bien du mystère en elle et dans sa vie. Elle contait que, élevée par ses grands-parents, elle avait eu licence, dès sa prime jeunesse, de lire tout ce que bon lui semblait. A treize ans, elle connaissait en entier Voltaire, Jean-Jacques et Diderot, et rédigeait une *Étude comparative des religions*, qu'elle communiquait à un révérend père jésuite, son confesseur, « pour le scandaliser ». Mais le brave père, qui en avait vu bien d'autres, ne manifesta à sa jeune pénitente aucun blâme, aucun étonnement même : il se contenta de lui insinuer gentiment qu'elle ferait mieux d'habiller sa poupée. Tel Massillon répondant aux parents de la future marquise du

Deffand, Mlle de Chamrond, qui, au sortir de l'enfance, avait, elle aussi, « conçu des doutes » sur la foi chrétienne : « Elle est charmante, cette petite ! — Et que faut-il lui donner à lire ? — Un catéchisme de cinq sous. »

On trouve dans le roman de Mme A. Levinck, *Après la ruine*, qui, en plus d'un endroit, n'est qu'une autobiographie, bien des détails particuliers sur son éducation et ses premières années. Entre tous les écrivains, Voltaire avait son admiration et sa tendresse. « Voltaire était mon frère.... J'ai parlé souvent à son portrait, et, vous le dirai-je ? un jour, j'ai mis mes lèvres sur les lèvres de son buste de plâtre ! » (p. 113).

Bien que féministe, Mme Levinck ne se dissimule pas les inconvénients du système, et elle écrit (p. 148) : « Sont-elles aptes à la maternité, à ces fonctions délicates, sublimes, qui s'appellent la conception, l'enfantement, l'allaitement, l'instruction première, ces femmes qui se font avocats, docteurs, qui fument et montent à cheval comme des hommes, qui font de la politique

à bâtons rompus ou qui courent les grands chemins en habits masculins ? S'occuperont-elles des enfants et des détails de l'intérieur ? Non, elles ne le voudront et ne le pourront pas. »

Aussi avouait-elle tout franchement un jour à M. Henry Ferrari, le directeur de la *Revue bleue* :

« Moi, je ne pourrais pas habiller mon petit garçon : je n'ai jamais su habiller un enfant ! »

Un soir, en sortant de table, nous étions en train de causer tous les quatre, Mme Levinck, Charles Leroy, Fernand-Lafargue et moi, dans un coin de salon, chez Marguery, quand il échappa à notre interlocutrice — qui était en fraîche toilette claire et toute pimpante — de nous dire que « son mari s'était suicidé deux mois auparavant ; que, bien qu'elle n'habitât pas avec lui, c'était tout de même triste de penser qu'il était mort, mort volontairement, qu'il s'était brûlé la cervelle.... » Et, ce drame intime, nous l'apprîmes depuis, était absolument imaginaire, ce suicide n'avait jamais eu lieu.

Toutes ces singularités et contradictions n'em-

pêchaient pas Mme Levinck d'être des plus gracieuses et des plus aimables, sympathique entre toutes. Elle souffrait d'une maladie de poitrine, était atteinte de phtisie, et jamais personne n'a mieux qu'elle justifié la remarque du grand physiologiste Toussenel, que « la phtisie semble choisir de préférence ses victimes parmi les types les plus adorables et les plus suaves de la beauté féminine ».

Elle s'éteignit — cessa de souffrir — en janvier 1898, dans un couvent ou une maison de santé d'Algérie.

*
* *

Encore deux douloureuses existences, celles des romancières Adèle Esquiros et Justine-Louise Mie d'Aghonne.

Née en 1819, à Paris, Adèle Battanchon épousa, vers 1840, le littérateur et politicien Alphonse Esquiros, l'auteur de *Charlotte Corday*, des *Vierges folles*, des *Vierges sages*, des *Vierges martyres*, de *l'Angleterre et la vie anglaise*,

l'*Émile du XIXe siècle*, etc., qui fut plusieurs fois représentant du peuple, et fit preuve, en 1870, comme administrateur des Bouches-du-Rhône, d'autant d'indécision et de faiblesse de caractère que d'incurie. Si l'histoire des dames galantes, de leurs caprices et de leurs trafics préoccupait Monsieur, Madame ne se désintéressait pas non plus de la question, et préparait et élucubrait à son tour tout un volume sur *les Marchandes d'amour*. D'après ces communes dispositions, on aurait pu croire les deux conjoints créés et mis au monde l'un pour l'autre, mais pas du tout. Bien qu'Esquiros, dans la préface de ses *Vierges folles*, se qualifie d' « homme austère,... soutenu par une idée blanche et pure », il semble s'être dépourvu assez vite de cette austérité et de cette blancheur : c'est du moins ce que sa moitié n'a, jusqu'à sa fin, cessé de lui reprocher. Peut-être avait-il lui-même contre elle un grief analogue. Tant il y a que nos deux époux rompirent bientôt la chaîne conjugale pour s'en aller ramer séparément sur d'autres galères. Cependant, en 1856,

on les trouve encore réunis tous les deux sous la même couverture, lui, avec son roman historique *Charlotte Corday*, qui passe pour son meilleur livre ; elle, avec le plus étendu et le moins informe de ses ouvrages, ses aventures d'*Un Vieux Bas-Bleu*[1], qui sont bien ce qu'on a écrit de plus étrange, de plus incroyable et de plus abominable sur les femmes de lettres. Et quand on pense que c'est l'une d'elles qui tient la plume !

Mme Esquiros ne se contente pas de faire de son héroïne — Mme de Saint-Mégrin, qu'elle semble avoir connue et peindre d'après nature, par vengeance, — une enragée coquette et une fieffée coureuse, vilaine à faire peur et répugnante au possible, mais une ivrognesse aussi, proxénète convaincue, et peut-être bien incendiaire vers la fin du récit : à peu près toute la lyre !

« Mme de Saint-Mégrin, écrit-elle, était vieille

1. Paris, Librairie des Publications illustrées, 1856. In-quarto.

et laide, mais elle était pis que cela : elle était bas-bleu. Elle avait, à ce titre, tous les défauts de son sexe, avec tous les ridicules de son métier.... Par amour de l'art, notre Muse allait même jusqu'à chercher de l'esprit dans les petits verres de rhum et de kirsch-wasser, dont elle réchauffait son inspiration languissante.... Jeune, sa beauté avait été son diplôme littéraire.... Elle avait fini par se persuader que le coton qui remplissait son corset, faisait partie d'elle-même : « Ai-je assez de gorge ? Et mes hanches ? » Etc.

Plus loin, elle promet à un don Juan, baptisé Saint-Marc, de lui livrer « morte ou vive » une innocente enfant, Gabrielle de Beaulieu, qui habite non loin d'elle.

« Dans Paris, les femmes sont reines ; mais il faut savoir régner. Ma chère enfant, je veux vous *lancer*, comme on dit.... Il vous faut un protecteur.... Vous êtes femme, d'ailleurs : vous savez tromper ! »

Tel est le langage que tient cette horrible

chouette à la jeune colombe, sa voisine ; telles les leçons qu'elle lui inflige.

Elle en veut surtout à Gabrielle de l'avoir appelée « vieille » : c'est l'injure qui ne se pardonne pas.

On insinue un jour à Mme de Saint-Mégrin, qu'elle aurait dû se marier :

« Me marier ? Vous savez bien que le génie n'a pas de sexe ! » répond-elle superbement.

Au dernier chapitre, nous trouvons Mme de Saint-Mégrin « balayant le devant d'une porte.... C'était une petite vieille, décrépite et déguenillée.... C'était le type de ces créatures galantes, qui, après avoir usé leur vie jusqu'à la corde, tombent dans une loge de concierge, *comme un immondice dans un égout.* »

Ainsi finit cette Muse. Et c'est une autre fille d'Apollon, sa sœur et consœur, qui trace d'elle ce joli portrait et lui décoche toutes ces aménités !

Les dernières années de Mme Adèle Esquiros furent plus sombres, plus lamentables que celles

de son héroïne, de son *Vieux Bas-Bleu*. La paralysie vint la frapper : puis elle perdit la vue. Dénuée de toutes ressources, confinée dans une très humble chambre de la rue de Bagnolet, elle serait morte d'indigence et de faim, sans la sollicitude de la Société des gens de lettres et l'aide du Gouvernement. Elle traîna jusqu'à soixante-huit ans, cette triste existence.

Plus navrante encore fut la fin de Mme Mie d'Aghonne, qui, de 1860 à 1870, avait vu le succès accueillir ses œuvres, la renommée répandre son nom.

Après avoir énormément écrit, publié près de *cent* romans, et un nombre considérable de nouvelles et de variétés, Mme Mie d'Aghonne avait peu à peu perdu sa vogue ; le silence s'était fait autour d'elle, l'oubli était venu, et la misère aussi, — une misère que la Société des gens de lettres s'efforçait de soulager, sans y réussir. C'est qu'à côté de cette misère matérielle, il y en avait une autre, bien autrement poignante, une misère morale, qui échappait à tout remède et

repoussait toute guérison. Mme Mie d'Aghonne n'est pas morte dans un complet dénûment, comme l'ont imprimé les journaux en décembre 1897 : elle touchait de la Société des gens de lettres une pension de retraite de six cents francs et de fréquentes allocations supplémentaires ; elle était, en outre, titulaire d'un bureau de tabac ; mais elle n'avait ni su ni voulu vieillir ; — et je préfère n'en pas dire davantage, et couvrir d'un voile cette ultime et lugubre aventure.

*
* *

Mme Nelly Lieutier, poète et romancière, qui était tante de M. Pierre Loti, l'académicien qui ne lit jamais, n'aimait pas non plus qu'on dit son âge. Elle se brouilla irrémédiablement avec je ne sais plus quel critique, — Charles Buet peut-être, — qui avait osé assigner à sa naissance une date précise. Elle n'avait, au surplus, jamais eu de chance avec les journalistes. Lorsqu'elle publia son recueil de vers *Chemin faisant*, une gazette de l'époque, une gazette de modes

rédigée par des dames, pour comble, termina son élogieux compte-rendu de ce livre par cette coquille mémorable : « L'Olympe de la poésie compte une BUSE de plus. » Jamais Mme Lieutier ne voulut admettre que sa consœur avait écrit MUSE et non BUSE ; elle resta invinciblement persuadée que — *in caudâ venenum* — c'était une flèche de Parthe et une perfidie de cette rivale.

A partir de vingt-cinq ans, Mme Nelly Lieutier avait cessé de se faire photographier, et, ayant franchi la soixantaine, elle donnait encore, lorsqu'il s'agissait de reproduire ses traits, — dans la *Revue Encyclopédique* de 1896, par exemple,— cet ancien daguerréotype, datant du règne de Louis-Philippe, où elle est représentée la bouche mi-close et souriante, la tête gracieusement inclinée et encadrée, selon la mode du temps, d'une double masse de *ringlets* ou tire-bouchons. Elle était très fière de ce portrait, où elle apparaissait, en effet, en pleine beauté et avec tous ses avantages. La vieillesse venue, elle avait conservé

une physionomie particulière, très caractéristique : avec sa haute taille, son nez en bec de corbin, son épaisse et superbe chevelure, non plus disposée en *repentirs*, mais séparée en deux bandeaux tout frisottants et moutonnants, elle évoquait l'idée de quelque fée de Perrault ou de Mme d'Aulnoy, faisait songer à une antique sibylle ou pythonisse. Invitée un jour à un bal masqué et ayant à se choisir un déguisement, elle s'était habillée en magicienne, avait enroulé un serpent dans ses cheveux et autour de son front, et ce costume, qui lui seyait à merveille, avait obtenu le plus grand succès.

Bien que Mme Lieutier ait légué à la Société des gens de lettres une somme « dont les revenus doivent servir à constituer un prix destiné aux femmes écrivains », et qu'elle ait ainsi voulu « engendrer, même dans l'autre monde, des femmes de lettres », de peur sans doute qu'il en manque, elle n'était pas aimée des coryphées du parti féministe, qui l'accusaient de tiédeur. N'avait-elle pas déclaré que « la femme ne

doit pas se masculiniser », qu' « elle doit rester femme », femme aimable, élégante et gracieuse, voire coquette ?

Ce programme était aussi celui de Mme Jules Paton, née Pacini, en littérature Jacques Rozier. Après avoir écrit de nombreux romans, empreints de sentiments délicats et de noblesse d'esprit, *la Princesse Clio, Sarah Moore, la Justicière, les Oiseaux bleus*, etc., elle avait rêvé la gloire du théâtre et composé une comédie qu'elle était allée porter à Dumas fils. Dans une de nos réunions, elle parlait un jour de cette visite et répétait les paroles que Dumas lui avait adressées :

« Mon enfant, m'a-t-il dit, — notez que Mme Jacques Rozier était alors sexagénaire et ne pesait pas moins de quatre-vingt-quinze kilos, — mon enfant, voilà une scène qui fera sensation ! Oui, mon enfant, je vous le prédis sans crainte, vous tenez là un succès.... »

Ce mot, « mon enfant », qui revenait à chaque phrase et s'appliquait à une personne

de cet âge et de ce calibre, nous amusa bien.

Mme Anaïs Ségalas, dont le nom figure dans toutes les chrestomathies et dont les strophes émues et touchantes ont bercé tant d'enfances, s'est toujours montrée toute dévouée à la Société des gens de lettres, et elle en était. à quatre-vingt-deux ans, une des doyennes. Celle qui a écrit que « les morts de la terre sont les vivants du ciel » ne redoutait pas le passage de ce monde dans l'autre, et elle vit approcher ses derniers moments avec « une sérénité bienheureuse », selon l'expression d'Ernest Benjamin, qui eut mission de lui adresser le suprême adieu.

Moins célèbre, mais non moins attachée à notre ociété, Mme Alexandrine Riom, qui a signé ses ivres Comte de Saint-Jean, puis Louise d'Isole, partageait ses croyances. Elle était originaire des environs de Nantes, et, bien qu'elle habitât cette ville, elle assistait très fréquemment à nos banquets, où elle avait recueilli toutes les sympathies et tous les respects. D'elle, pas plus que de Mme Anaïs Ségalas, — toutes les deux toujours

29

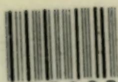
douces, réservées et discrètes, — je n'ai gardé souvenance d'aucune particularité, et je ne puis qu'inscrire ici leurs noms et m'incliner devant leur mémoire, — en adressant un dernier et cordial salut à tous ces confrères, tous ces camarades ou ces maîtres défunts, dont je me suis plu à rappeler les paroles et les gestes et à retracer la physionomie.

Et je termine en exprimant aux organisateurs actuels du Dîner des Gens de Lettres, à Léo Claretie, à Félix Jahyer et à Léonce de Larmandie, tous mes souhaits pour la prospérité de nos amicales, fructueuses et excellentes réunions.

FIN

INDEX ALPHABÉTIQUE

des noms de personnes


a39003

002322559b